

St. Chresm Oriental

4/218

LA RUSSIE

SERA-T-ELLE

CATHOLIQUE

PAR

LE P. J. GAGARIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.



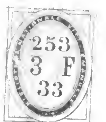
PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE,

Éditeur du Correspondant,

rue de Tournon, n. 29.

1856.


253
3 F
33

LA RUSSIE

SERA-T-ELLE CATHOLIQUE?



Paris. — Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.

LA RUSSIE

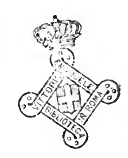
SERA-T-ELLE

CATHOLIQUE

PAR

LE P. J. GAGARIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.





PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE,

Éditeur du Correspondant,

rue de Tournon, n. 29.

1856.



PRÉFACE.

Dans le manifeste qui annonce à la Russie la conclusion de la paix, l'Empereur Alexandre II a prononcé de belles paroles. Il a voulu montrer à ses peuples les avantages qui doivent résulter pour eux de la cessation de la guerre. « Puissent, leur dit-il, ces avantages être complétement atteints par nos efforts unis à ceux de tous nos fidèles sujets ! Qu'avec l'aide du Tout-Puissant, qui a toujours protégé la Russie, se consolide et se perfectionne son organisation intérieure. Que l'équité et la clémence règnent dans ses jugements, que l'élan vers la civilisation et vers toute activité utile se propage partout, avec une nouvelle force, et que chacun jouisse en paix du fruit de son travail, sous l'égide de lois également justes et tutélaires pour tous ! Enfin, et c'est là le plus important, le plus cher de nos vœux ; puisse la lumière salutaire de la foi, en éclairant les esprits, en fortifiant les cœurs, conserver et améliorer de

plus en plus la moralité publique, qui est le gage le plus sûr de l'ordre et du bonheur! »

Ce programme d'un nouveau règne est venu me trouver dans l'exil. Mais l'exil ne brise pas les liens qui rattachent le cœur à la patrie. Remué jusqu'au plus profond de mon âme par ce grand et noble langage, je me suis demandé ce que je pouvais faire pour y répondre.

La pensée qui m'occupe uniquement depuis ma jeunesse et à laquelle j'ai dévoué toute ma vie, s'est présentée à mon esprit plus vivante et plus belle que jamais. Il m'a semblé que l'heure qui la verrait se réaliser, approchait, puisque le Souverain auquel la Providence confie les destinées de mon pays, exprime des sentiments et des vœux qui sont en parfaite harmonie avec elle et qui ne peuvent trouver qu'en elle leur accomplissement. La civilisation, la justice, la clémence, le règne des lois, la morale publique, et tout cela appuyé sur la foi qui éclaire les esprits et fortifie les cœurs, nous ne trouverons pas tous ces biens dans une imitation servile et violente des institutions, des mœurs et des lois des nations étrangères; ni dans un retour factice vers la barbarie de nos aïeux; il faut chercher une transaction libre et intelligente qui concilie les justes exigences de la civilisation universelle et de l'esprit national.

Comme les paroles de l'Empereur Alexandre le proclament avec vérité, tout dans l'ordre social repose sur la religion. C'est donc dans la sphère de la religion que la

transaction doit s'opérer d'abord. Depuis des siècles, l'Église de Russie est en guerre avec le Saint-Siége, il faut que la paix soit signée, mais une paix honorable et avantageuse pour tous. En gardant ses rites vénérables, sa discipline antique, sa liturgie nationale et sa physionomie propre, l'Église Russe peut rentrer dans le concert de l'Église universelle; elle peut renouer les liens qui, autrefois, unissaient l'Orient et l'Occident. Cette œuvre de réconciliation est difficile; beaucoup de préjugés s'y opposent : elle n'est pas impossible, car elle ne blesse aucun intérêt sérieux et respectable. Elle se fera tôt ou tard, parce que la guerre ne peut pas durer toujours, parce que la paix est avantageuse pour tout le monde. Pour y arriver, l'accord de trois volontés suffit. Lorsque le Pape, l'Empereur de Russie et l'Église Russe, représentée par ses Evêques ou par son Synode, se seront entendus, qui pourra empêcher la réconciliation de s'accomplir?

Or, jamais peut-être les circonstances ne furent plus propices. Le Pontife qui occupe la chaire de saint Pierre est animé vis-à-vis de l'Orient des dispositions les plus conciliantes. Les Evêques Russes favorisent autour d'eux une réaction imposante contre les tendances protestantes et fébroniennes. A quelle époque enfin a-t-on vu sur le trône de Russie un Souverain plus capable de mener à bien une pareille entreprise? Celui qui a terminé la guerre dont nous sortons à peine, celui qui a signé le traité de Paris et le manifeste du 31 mars, peut mieux que per

sonne provoquer des négociations entre le clergé Russe et le Saint-Siége, faire assembler un congrès ecclésiastique, et apposer sa signature à un traité de paix religieuse qui ouvrirait une ère nouvelle à la Russie et au monde.

Paris, le 29 juin 1856.

Fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul.

LA RUSSIE

SERA-T-ELLE CATHOLIQUE?

I

LE RITE ORIENTAL.

Tertullien ne pensait pas que les empereurs de Rome pussent jamais se convertir, et, dans son énergique langage, il s'écriait : *Cæsares christiani esse non possunt, quia Cæsares.* « Les Césars ne peuvent pas être chrétiens, parce qu'ils sont Césars. » Il lui semblait que la puissance orgueilleuse des maîtres du monde ne pouvait se concilier avec l'humilité du joug de la Croix.

Y aurait-il une incompatibilité de ce genre

entre la Russie et le Catholicisme? Bien des personnes semblent le croire, et à l'exemple de Tertullien, elles diraient volontiers que la Russie ne peut pas être catholique.

Constantin a donné à Tertullien un éclatant démenti, et j'espère que la Russie à son tour démentira l'opinion de ceux qui refusent de croire à sa conversion. Je n'ignore pas que c'est là une œuvre hérissée de difficultés, et de difficultés sérieuses; mais quelque sérieuses qu'elles soient, elles ne sont pas insurmontables; je vais plus loin, elles ne sont pas aussi grandes qu'on se l'imagine et qu'on affecte de le dire.

De quoi s'agit-il en effet De bouleverser toute l'organisation religieuse de la Russie, pour y établir une nouvelle foi, un nouveau culte, un nouveau clergé? Pas le moins du monde.

Aux yeux de Rome, les évêques russes sont de véritables évêques, les prêtres russes sont de véritables prêtres, qui offrent véritablement sur leurs autels le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Les catéchismes de l'Eglise russe présentent des lacunes plutôt que

des erreurs, et ce qu'ils peuvent contenir de défectueux se trouve complété et corrigé par les offices de la liturgie orientale. Il faut en dire autant de la discipline de l'Eglise russe; on peut y déplorer quelques altérations récentes dues à l'intervention irrégulière du pouvoir civil; mais à part ces points, l'Eglise romaine est loin de blâmer les différences qui existent entre la discipline de l'Orient et celle de l'Occident. Il fut un temps où, malgré toutes ces différences de rite et de discipline, l'Orient et l'Occident ne formaient qu'une seule Eglise dont les enfants étaient unis entre eux par les liens d'une même foi et d'une même charité.

C'est ce temps que nous aspirons à voir renaître; il ne s'agit donc nullement, on le voit, de l'absorption de l'Eglise russe par l'Eglise latine; il s'agit d'une réconciliation. Pour l'amener, il faut dissiper les préventions qui s'y opposent, et faire ressortir les avantages qui doivent en résulter; c'est là l'œuvre que nous voudrions entreprendre aujourd'hui. La question du rite oriental tient la première place dans les préoccupations de beaucoup de Russes. C'est par elle que nous commencerons.

Aux yeux de certaines personnes, toutes les fois qu'il s'agit de ramener une Eglise particulière à l'unité de la foi, Rome conserve l'arrière-pensée de lui imposer la liturgie et la discipline de l'Eglise latine. Rien n'est plus faux; mais en présence des préjugés qui existent sur cette matière, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails. Je vais le faire en m'appuyant sur un document dont personne ne contestera l'authenticité et la valeur. C'est une bulle solennelle de Benoît XIV, un des plus savants papes qui se soient jamais assis sur la chaire pontificale; elle est datée du 26 juillet 1755, elle commence par les mots *Allatæ sunt*, et est imprimée dans le 4e volume de son bullaire, page 281. Il ne faut pas le perdre de vue, Benoît XIV avait fait une étude approfondie de cette question des rites, et c'est dans cette bulle qu'il a consigné le résultat de ses travaux sur cet important sujet, et qu'il a tracé la ligne de conduite à suivre pour rattacher au Saint-Siége les Orientaux qui en sont séparés.

En parlant des missionnaires qui travaillent à cette œuvre de réconciliation, il résume

toutes leurs obligations sous deux chefs :

1° Arracher du cœur des Orientaux toutes les erreurs que leurs ancêtres ont embrassées afin d'avoir un prétexte de se séparer du centre de l'unité et de se soustraire à l'autorité du pontife romain ; pour y parvenir, s'appuyer de préférence sur les anciens Pères de l'Eglise grecque, qui s'accordent parfaitement en matière de dogme avec les Pères latins, et qui condamnent avec eux toutes les erreurs nouvelles.

2° Ramener les Orientaux à l'unité, et pour cela, il n'est nullement nécessaire de porter atteinte à leurs rites, ce qui n'a jamais été dans l'intention du Siége apostolique. Loin de là, en travaillant à la réconciliation de ces peuples, il faut éviter avec le plus grand soin de chercher à leur faire embrasser le rite latin, car c'est uniquement pour les ramener à la foi catholique, et nullement pour les faire changer de rite, que le Saint-Siége leur envoie des missionnaires (1).

(1) Ex his, quæ hucusque latiori calamo relata sunt, plura facile inferri possunt :

Primum quidem, conatus omnes, omnemque diligentiam in id unum impendendam esse ab eo missionario qui orientales schismaticos et græcos ad unitatem, Deo juvante, redigere contendit, ut

Benoît XIV ne se borne pas à énoncer ces principes, il les appuie par un grand nombre de faits pris dans l'histoire de l'Eglise ; nous nous contenterons d'en citer trois ou quatre des plus saillants et qui ont un rapport plus immédiat avec la Russie. Au XIIIe siècle, il y eut, au sujet de la réunion de l'Eglise russe, des négociations entre le pape Innocent IV et Daniel, prince de Galitch ou de Galicie ; l'histoire nous a conservé les paroles de ce pape, qui déclare expressément qu'il consent à ce que les évêques et les prêtres russes continuent à se servir de pain fermenté pour le sacri-

scilicet ab illorum animis errores depellat catholicæ fidei adversantes quos majores eorum amplexi sunt, ut causam aliquam prætenderent, qua se ab Ecclesiæ unitate segregarent subtraherentque ab obedientia ac obsequio romano pontifici tanquam ejusdem Ecclesiæ capiti exhibendis....... convenire maxime inter sese veteres spectabilioresque Græcorum nostrosque Ecclesiæ occidentalis Patres, in iis omnibus, quæ ad dogma pertinent, et ad confutationem errorum quibus Orientales et Græci nunc temporis misere implicantur....... Ex quo primum haud levis spes affulget, fore, ut ipsorum oculis subjectæ auctoritates veterum Patrum, quæ novis eorumdem erroribus adversantur, catholico autem nostro dogmati favent quam maxime, facilem iisdem viam ad reditum sternant, eosque ad veram conversionem impellant.

Deinde alterum quoque potest inferri, nimirum non modo opus non esse, ad Orientales et Græcos in viam unitatis revocandos ut lædantur ipsorum ritus, aut corrumpantur, quandoquidem id sem-

fice de la messe, et gardent ceux de leurs autres rites qui ne sont pas contraires à la foi catholique (1).

Il existe deux constitutions des papes Léon X et Clément VII, dans lesquelles ces deux souverains pontifes font des reproches véhéments à ceux des Latins qui se permettent de blâmer chez les Grecs l'observation de coutumes approuvées par le Concile de Florence, comme de se servir de pain fermenté pour la messe, de se marier avant d'avoir reçu les ordres sa-

per alienum fuit ab instituto Sedis apostolicæ; quæ in hac ipsa sacrorum rituum materia, zizania a tritico, quoties oportuit, secernere novit; verum etiam conatus hujusmodi plurimum optatissimæ unioni adversari.....

Demum ex iis, quæ supra præjecimus, illud, tertio infertur, cavendum omnino esse missionario, qui Orientalem schismaticum reducere cupit, ne eumdem ad latinum amplectendum ritum inducere contendat : *munus namque hoc unum missionario demandatur, revocandi orientalem ad catholicam fidem non vero ipsum ad latinum ritum inducendi.*

(Bened. XIV. Bulla *Allatæ sunt*, § 19.)

(1) « Eapropter, charissime in Christo fili, tuis supplicationibus inclinati, episcopis et aliis presbyteris de Russia, ut liceat eis more suo ex fermentato conficere, et alios eorum ritus, qui fidei catholicæ quam Ecclesia romana tenet, non obvient, observare, auctoritate præsentium indulgemus. »

(Innocentii IV verba a Benedicto XIV relata in Bulla *Allatæ sunt*, § 9.)

crés et de garder leurs femmes après l'ordination, de distribuer la communion sous les deux espèces aux laïques, et de ne pas la refuser aux plus petits enfants (1).

En 1596, sous le pontificat de Clément VIII, quelques évêques de la Russie occidentale, placée alors sous l'autorité du roi de Pologne, rentrèrent dans la communion du Saint-Siége. Le vénérable cardinal Baronius, qui nous a conservé le récit de cet événement, rapporte le décret des archevêques et évêques de Russie, et ce décret contient la réserve suivante : Sauf, toutefois, à nous, de garder les cérémonies, d'administrer les sacrements et faire le service divin, à la façon et selon la coutume de l'Eglise orientale : consentant seulement à corriger les articles qui pourraient empêcher cette union, afin que toutes choses se fassent à la

(1) Duæ summorum pontificum Leonis X et Clementis VII habentur constitutiones, quibus vehementer increpantur latini illi, qui in Græcis reprehendebant observantiam eorum, quæ in Florentino concilio eisdem permissa fuerant ; præsertim quod sacrificium offerrent in fermentato, uxorem ducerent, antequam sacris ordinibus initiarentur, eamque post susceptos ordines sacros retinerent, quodque Eucharistiam sub utraque specie etiam pueris exhiberent. (Innocentii IV verba a Benedicto XIV relata in Bulla *Allatæ sunt*, § 13.)

manière ancienne, comme elles se faisaient jadis au temps de la première union (1).

Cela est bien clair; ajoutons cependant une circonstance qui jettera un jour plus grand encore sur toute cette question. En 1720, quelques évêques russes unis, c'est-à-dire des évêques catholiques du rite oriental, assemblés en concile à Zamosc, crurent devoir adopter des décrets qui modifiaient ou supprimaient

(1) Celeberrima fuit unio Ruthenorum cum apostolica Sede tempore felicis recordationis Clementis papæ VIII. peracta, cujus monumenta relata leguntur in Annalibus Ven. Card. Baronii (*Roman.* edit. an. 1596, tom. VII) ubi (pag. 682) exhibetur decretum ab archiepiscopis et episcopis Ruthenis pro ineunda unione confectum cum hac conditione : *Salvis tamen et in integrum observatis cæremoniis et ritibus cultus divini peragendi et sanctorum sacramentorum juxta consuetudinem Ecclesiæ orientalis; correctis tantummodo iis articulis, qui ipsam unionem impedirent, ut more antiquo fierent omnia, sicut olim unione durante fuerunt.*

(BENED. XIV. Bulla *Allatæ sunt*, § 14.)

Une traduction française du récit de Baronius a été imprimée dès 1599 sous le titre suivant : Discours de l'origine des Russiens et de leur miraculeuse conversion et de quelques actes mémorables de leurs rois, en outre comme par laps de temps, ils ont quitté la vérité connue et maintenant une grand'partie d'iceux se sont rangéz à la communion du S. Siège Apostolic, traduict en françois du latin de l'Ill^me^ et R^me^ Cardinal César Baronius, par M. Marc Lescarbot, Advocat en la Cour. A Paris, par Claude Morel, ruë St-Jacques à la fontaine. M. D. XCIX.

On vient d'en faire une réimpression élégante, Paris, Techener, 1856.

quelques pratiques usitées dans leur rite. C'étaient les Pères de ce concile qui voulaient introduire ces modifications; mais leurs actes devaient être soumis à la confirmation du souverain pontife. Le pape Benoît XIII hésita longtemps, et le bref qui approuvait le concile de Zamosc ne fut donné qu'en 1724; et encore le pape ne consentit à cette approbation qu'en y insérant la clause suivante : « De telle façon que la confirmation donnée par nous à ce concile ne porte aucune dérogation aux constitutions des pontifes romains nos prédécesseurs et aux décrets des conciles généraux en matière de rites, constitutions et décrets qui doivent toujours conserver leur autorité, nonobstant la confirmation que nous donnons au concile de Zamosc (1). »

(1) (Benedictus XIII) licet obsecundandum putasset insinuationibus Patrum ejusdem concilii, a quibus nonnulli ritus inter Græcos vigentes, suis decretis vel temperati fuerant, vel sublati, prædictam synodum confirmavit quidem suis Apostolicis litteris in forma Brevis, datis anno 1724, hac tamen addita declaratione : *Ita tamen quod per nostram prædictæ synodi confirmationem nihil derogatum esse censeatur constitutionibus romanorum pontificum prædecessorum nostrorum, et decretis Conciliorum generalium emanatis super ritibus Græcorum, quæ, nonobstante hujusmodi confirmatione semper in suo robore permanere debent.* (Bened. XIV. Bulla *Allatæ sunt,* § 16.)

Cette clause est très-remarquable; elle est en quelque sorte inverse de la clause *non obstantibus*, qui se trouve habituellement à la fin des bulles et des constitutions des souverains pontifes.

Ordinairement le pape déroge par les présentes à tout ce qui avait été fait de contraire par lui ou ses prédécesseurs; ici Benoît XIII déclare que, nonobstant les présentes, tous les anciens décrets qui leur sont contraires conservent leur force et leur vigueur. C'est bien dire que c'est une exception accordée aux instances d'un concile particulier et qui ne fait pas loi dans l'Eglise.

Ainsi le Saint-Siége a toujours travaillé à rétablir l'union avec les Orientaux, en combattant les erreurs contraires à la foi catholique, mais toujours aussi il a respecté *le vénérable rite oriental* (c'est l'expression de Benoît XIV), et sans se laisser décourager par le peu de succès des tentatives antérieures, c'est encore en suivant la même voie, que les papes continuent à travailler à cette grande œuvre. De nos jours enfin, Pie IX a inauguré son pontificat en adressant aux Orientaux une

lettre encyclique conçue dans le même esprit, et où la bulle de Benoît XIV, *Allatæ sunt*, se trouve expressément citée (1).

D'ailleurs, en agissant ainsi, en voulant le rétablissement de l'unité et le maintien du rite oriental, les papes ne faisaient que suivre la ligne de conduite qui avait été tracée par le Concile de Florence, et le Concile de Florence lui-même n'innovait rien, mais s'appuyait sur ce qui s'était toujours fait dans l'Eglise.

Une tradition aussi constante, confirmée avec tant de solennité au Concile de Florence, expliquée avec tant d'autorité par Benoît XIV, et qu'aujourd'hui encore nous retrouvons vivante dans le cœur de Pie IX, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour convaincre tout le monde? Ne serait-il pas superflu d'insister? Et pour emprunter encore une expression de Benoît XIV, ne pourrions-nous pas dire en terminant, qu'ignorer la pensée constante des souverains pontifes sur cette matière, c'est montrer qu'on ignore en même temps et l'histoire ecclésias-

(1) Lettre de Pie IX aux chrétiens orientaux, du 6 janvier 1848.

tique et la discipline actuellement en vigueur dans l'Eglise (1)?

Cependant, comme la question est d'une extrême importance, nous croyons devoir dire quelques mots des objections qui pourraient nous être faites. Nous affirmons que le Saint-Siége a toujours voulu, sérieusement et sincèrement, le maintien du rite oriental, et que dans sa pensée, la destruction ou l'altération de ce rite n'a jamais été une des conditions du traité de paix à intervenir entre l'Orient et l'Occident. On nous objecte des faits, on nous dit: Quoi qu'il en soit des déclarations et des intentions des papes, la conduite des missionnaires latins a toujours été contraire à ces principes; et en fait, l'Eglise romaine a toujours eu la prétention de faire passer au rite

(1) Ecclesiasticæ historiæ ignarum se proderet, qui pariter nesciret, ita cum Orientalibus unionem peractam firmatamquo fuisse ut...... errores catholicæ fidei adversi evellerentur, nunquam vero id actum esse, ut *venerabili orientali ritui* detrimentum ullum inferretur. Sed præsentem quoque Ecclesiæ disciplinam prorsus ignoraret, cui satis exploratum non osset romanos pontifices qui infelicibus præteritorum temporum successibus minime deterriti, de reducendis ad unitatem Græcis semper cogitarunt, eamdem viam, quam paulo ante indicavimus semper institisse et adhuc insistere; sicut ex ipsorum cum dictis, tum factis manifeste colligitur.
(Bened. XIV. Bulla *Allatæ sunt*, § 6.)

latin les populations du rite oriental qui rentraient dans sa communion.

Il est vrai que dans l'empire ottoman, à l'exception des Grecs Melchites de Syrie, tous les Grecs qui sont catholiques ont passé au rite latin. Il est encore vrai qu'en Pologne le rite latin a été adopté par beaucoup de familles catholiques qui étaient autrefois du rite grec. Ce sont des faits que nous ne contestons pas; mais nous soutenons qu'ils ne prouvent absolument rien contre nous, et qu'ils s'expliquent suffisamment par des causes complétement étrangères à l'action du Saint-Siége et des missionnaires. En Turquie, jusqu'au *hatti-houmayoum* du 18 février de cette année (1856), tous les chrétiens du rite grec se trouvaient placés sous l'autorité du patriarche de Constantinople; lorsque quelques-uns d'entre eux renonçaient à la communion de ce patriarche pour entrer dans celle du pape, il est évident qu'ils demeuraient exposés à toutes les vexations du prélat qui, en cessant d'être leur chef spirituel, ne cessait pas d'être leur chef temporel. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à cette persécution, c'était

de se soustraire à l'autorité civile du patriarche, en même temps qu'on renonçait à sa communion; et pour cela, il fallait absolument embrasser le rite latin. Je pense que ce peu de mots suffit pour expliquer comment, dans la Grèce et dans les îles, tous les Grecs catholiques ont été amenés à quitter le rite grec. Les concessions faites par le Sultan Abdul-Medjid le 18 février ont enlevé au patriarche l'autorité civile qu'il a exercée jusqu'ici sur ses nationaux; mais il n'est pas encore démontré que les Grecs qui voudraient rentrer dans la communion de Rome et conserver leur rite, le puissent faire impunément. Qu'on juge donc si cela était possible il y a cent ou deux cents ans.

En Pologne, les circonstances n'étaient pas les mêmes; mais les Russes-unis passaient au rite latin sous l'empire d'influences analogues. Il y avait dans la république de Pologne deux rites, deux langues, deux nationalités en présence : la supériorité appartenait évidemment aux Polonais; en adoptant le rite latin, on adoptait la nationalité polonaise, on passait dans les rangs du peuple dominant. Cet état de choses

ne suffit-il pas pour expliquer les faits qu'on nous oppose? Ne comprend-on pas qu'en présence de cette excitation permanente, s'adressant à tous les amours-propres et à toutes les ambitions, le rite grec ait été exposé à être absorbé au profit du rite latin, et la nationalité russe, au profit de la nationalité polonaise? Il est certain que dans ces contrées la connexion la plus étroite a toujours existé entre le rite et la nationalité. Si les limites que je me suis imposées me permettaient de développer davantage ma pensée, on serait surpris de la lumière qui éclaire toutes ces questions lorsqu'on se place à ce point de vue. Supposez un instant que la Russie devienne catholique, tout en conservant son rite oriental, supposez encore que les Polonais, qui appartiennent au rite latin, se trouvent vis-à-vis du gouvernement russe et de la nation russe dans une position analogue à celle que les Russes-unis avaient autrefois vis-à-vis du gouvernement polonais et de la nation polonaise : ce qui se passerait alors explique très-bien ce qui s'est passé autrefois. Or, il n'est pas douteux pour moi que, dans des circonstances pareilles, sans aucune violence,

sans aucune intervention des évêques russes, par la seule force des choses, le rite grec ferait de rapides progrès et nombre de familles passeraient du rite latin à celui de la nation dominante.

Ces considérations nous montrent en même temps une des principales causes de l'éloignement que la Russie éprouve pour la religion Catholique. Aux yeux de presque tous les Russes et du gouvernement russe lui-même, catholicisme est synonyme de *latinisme*, et *latinisme* est synonyme de *polonisme*, de sorte que les progrès de la religion catholique sont regardés en Russie comme des progrès de la nationalité polonaise, et par une autre association d'idées, tout ce qui est favorable à la nationalité polonaise est considéré comme favorable à l'esprit révolutionnaire. C'est ainsi que les Russes se trouvent amenés à confondre les intérêts de la religion catholique avec ceux de la révolution. On me dira que c'est une erreur grossière et qu'en réalité il n'y a rien de plus opposé à la révolution que la religion catholique, j'en suis convaincu; mais il ne s'agit pas de savoir si cette opinion est vraie,

je constate qu'elle existe en Russie et qu'elle y exerce une grande influence; cela suffit pour qu'il faille en tenir compte.

Sous quelque face que nous envisagions la question, nous arrivons toujours à la même conclusion. De tous les préjugés qui s'opposent à ce que la Russie devienne catholique, il n'y en a guère qui exerce une plus fâcheuse influence sur les esprits que cette confusion du catholicisme avec le rite latin. Le jour où les Russes seront persuadés qu'ils peuvent être catholiques sans renoncer à la communion sous les deux espèces, à l'usage du pain fermenté dans le sacrifice de la messe, à leur liturgie slavonne, à leur clergé marié, un des plus grands obstacles à la réconciliation de l'Eglise russe avec le Saint-Siége aura disparu; mais tant qu'ils continueront à croire que Rome conserve l'arrière-pensée de leur faire adopter le rite latin, ils resteront défiants et ne se prêteront à aucune tentative de réunion.

Puissent les témoignages que nous venons de citer porter la lumière dans tous les esprits et dissiper toutes les préventions!

II

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT.

L'Eglise russe a besoin d'indépendance, elle le sait; mais elle croit pouvoir se dégager par ses propres efforts des liens qui la retiennent; c'est là qu'est l'erreur. Il n'y a d'indépendance pour elle que dans sa réconciliation avec le Saint-Siége.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu haut, et de bien faire voir qu'entre l'indépendance de l'Eglise russe et son union avec Rome, il y a une connexion intime et profonde,

2.

qui ne repose pas sur des circonstances accidentelles, mais sur la nature et l'essence même des choses.

L'Eglise fondée par Jésus-Christ est une et universelle. Ce double caractère se manifeste en elle dès le jour de la Pentecôte. Au Cénacle, les Disciples furent tous remplis du Saint-Esprit et ils commencèrent à parler diverses langues (*Act.*, II, 4).

Les Apôtres au Cénacle ne forment qu'un seul corps, et le Saint-Esprit qui descend visiblement sur eux et les remplit tous, n'est qu'un seul et même esprit qui les éclaire tous des mêmes lumières, les échauffe tous des mêmes flammes, et, parlant par la bouche de tous, met sur leurs lèvres les mêmes enseignements : voilà comment éclate dès le premier jour l'imposante unité de l'Eglise.

Mais en même temps l'universalité ou la catholicité de l'Eglise nous est également manifestée. Les Apôtres prêchent la même vérité en diverses langues, et les représentants des divers peuples de l'univers que la Providence avait réunis à Jérusalem pour assister à cette prédication miraculeuse, sont tout surpris d'en-

tendre annoncer l'Evangile chacun dans l'idiome de son pays (*Act.*, II, 8).

Peu à peu les Apôtres se répandent sur la surface de la terre; ils vont faire retentir jusqu'aux extrémités du monde cette prédication commencée à Jérusalem, et ils mettent l'Eglise naissante en possession de cette universalité qui lui avait été montrée au jour de la Pentecôte. En se dilatant ainsi, l'Eglise reste une, parce qu'elle ne cesse pas de former un corps dont le Saint-Esprit est l'âme.

La vérité est une et universelle; il n'est donc pas étonnant que l'unité et l'universalité soient les caractères d'une société destinée à faire connaître la vérité et à la faire régner sur le genre humain. Mais le genre humain est profondément divisé, et l'Eglise rencontre là un puissant obstacle.

Le langage est le lien de la société humaine: les hommes qui parlent la même langue sont naturellement unis entre eux par des rapports plus intimes et plus faciles, que ceux qui sont étrangers les uns aux autres par le langage. Autrefois il n'existait sur toute la terre qu'une seule langue (*Gen.*, XI, 1). Pour punir l'orgueil

des hommes qui voulaient élever la tour de Babel, Dieu confondit leur langage; c'est de ce jour que date la diversité des langues. Les saints Pères se plaisent à faire ressortir le contraste que présentent Babel et le Cénacle : d'un côté la confusion, la division, de l'autre l'union et l'harmonie. Mais si les premiers disciples n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, s'ils persévéraient avec unanimité dans la prière, il faut bien remarquer que le Cénacle, loin de détruire la diversité des langues et d'y porter atteinte, la consacre au contraire. L'Eglise n'est pas venue détruire la diversité des nations et des idiomes, mais fonder une unité plus élevée et plus parfaite, dans laquelle il y a place pour toutes les langues, pour toutes les nationalités. Le disciple bien-aimé a contemplé dans le ciel la multitude innombrable des élus de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue (*Apocal.*, VII, 9), et, sur la terre, l'Eglise militante nous présente la même variété.

Ainsi, la diversité des nations subsiste dans l'unité de l'Eglise; mais il ne faut pas que cette

diversité porte atteinte à la grande loi de l'unité.

Il y a là deux principes en présence, deux principes qui ne sont pas incompatibles, mais qui cependant peuvent entrer en lutte : il peut même se faire que l'esprit de nationalité, sortant des limites qui lui sont assignées, vienne à prévaloir sur l'esprit d'universalité, de catholicité, et finisse par briser l'unité de l'Eglise.

Arrêtons-nous ici, et considérons l'Eglise sous une autre face. Il ne suffit pas qu'elle soit une et universelle, il faut encore qu'elle soit indépendante. Jésus-Christ, maître souverain du ciel et de la terre, l'a chargée de montrer aux hommes la voie du salut; il l'a établie interprète infaillible de sa parole et de sa loi; il lui a confié la dispensation des sacrements. Il faut donc qu'elle accomplisse la mission qu'elle a reçue de son divin Fondateur; il faut qu'elle prononce avec une autorité souveraine entre le vrai et le faux, entre le juste et l'injuste; qu'elle donne les sacrements ou les refuse, qu'elle fasse des lois qui obligent la conscience de ses enfants, qu'elle veille à l'exécution de ses lois, et, au besoin, punisse les

transgresseurs. En fondant l'Eglise, Jésus-Christ n'avait à demander d'autorisation à aucune puissance de la terre; l'Eglise, qui a reçu de lui toute son autorité, l'exerce aussi avec une complète indépendance.

De même que l'unité de l'Eglise ne porte pas atteinte à la diversité des nations, son indépendance ne porte pas atteinte aux droits politiques des Etats et des gouvernements. Mais, ici encore, il y a deux principes en présence, il y a possibilité de conflit, et quand la puissance politique sort de ses limites, elle menace l'indépendance de l'Eglise.

Ainsi, d'un côté, l'Eglise est menacée dans son unité par l'exagération de l'esprit national, de l'autre, elle l'est dans son indépendance par les prétentions et les empiétements du pouvoir temporel.

L'indépendance de l'Eglise et son unité ne sont pas la même chose, cela est évident; mais il n'en est pas moins vrai que, dans la pratique, l'unité et l'indépendance se sauvegardent réciproquement.

Une Eglise particulière ne laisse pas se relâcher les liens qui l'unissent à l'Eglise univer-

selle, sans compromettre son indépendance, et une Eglise qui a perdu son indépendance ne tarde pas à voir s'affaiblir ou même se briser les liens de l'unité.

Aucun de ces dangers n'était à craindre dans les premiers siècles du christianisme. Les Romains avaient fait disparaître devant la puissante unité de leur empire toutes les nationalités; ils accomplissaient sans le savoir le plan de la Providence, et préparaient les voies à la prédication de l'Evangile et à l'établissement de la société chrétienne. D'un autre côté, les empereurs païens, aux yeux desquels la profession du christianisme était un crime digne de mort, s'efforçaient de noyer l'Eglise dans le sang de ses enfants, mais n'essayaient pas de la gouverner.

La conversion de Constantin et la fondation de Constantinople commencent une ère nouvelle, et nous ne tardons pas à voir se produire contre l'unité et l'indépendance de l'Eglise les attaques dont nous venons de parler; mais elles se produisent avec un caractère particulier et au milieu de circonstances dont il faut tenir compte.

L'empire romain se divise en deux moitiés, qui tendent chaque jour à se séparer davantage et à devenir de plus en plus étrangères et hostiles l'une à l'autre.

La nationalité grecque, d'abord comprimée par la conquête romaine, retrouve son indépendance et se met en opposition avec la nationalité latine, qui est devenue commune à toutes les parties de l'empire d'Occident. Les influences politiques, les antipathies nationales, la diversité des langues et des coutumes ne tardent pas à réagir sur l'Eglise, et peu à peu on s'habitue à distinguer l'Eglise d'Orient de l'Eglise d'Occident, l'Eglise grecque de l'Eglise latine. Ces nuances, cependant, n'allaient pas encore jusqu'à détruire l'unité; il y avait deux moitiés de l'Eglise, comme il y avait deux moitiés de l'empire.

L'Orient n'était pas alors réduit à cet état d'immobilité dans lequel il est tombé depuis; au contraire, c'est là qu'étaient le mouvement et la vie, et c'est peut-être l'Orient qui nous a donné le spectacle du plus magnifique épanouissement de la vérité catholique, défendue avec tant de profondeur et tant d'éclat

contre les attaques des novateurs par cette armée de docteurs et de Pères que l'Eglise grecque se glorifie d'avoir vus sortir de ses rangs. Ils ne se contentaient pas de combattre l'erreur par leurs anathèmes, par de savants écrits, par la prédication incessante de la vérité catholique; ils mettaient sur les lèvres du peuple des cantiques qui précisaient nettement le dogme et réfutaient directement l'hérésie. C'est là ce qui donne à la liturgie grecque un caractère éminemment dogmatique et en fait un arsenal inépuisable contre l'erreur.

Si l'éclat et la gloire de l'antique Eglise des Gaules a pu éblouir quelques-uns de ses enfants au point de leur faire perdre de vue les harmonieuses proportions de l'Eglise universelle, on comprend bien plus facilement encore un entraînement du même genre dans les enfants de l'Eglise qui a produit les Athanase, les Cyrille, les Chrysostome, les Basile et tant d'autres qui sont l'ornement et l'honneur de l'Eglise catholique.

Aussi on s'explique que, séduits par l'admiration et l'amour que leur inspirait l'Eglise particulière à laquelle ils appartenaient, les

Grecs n'aient pas su se tenir suffisamment en garde contre les suggestions de l'orgueil national. En même temps, les légistes de Constantinople, égarés par les principes d'une législation païenne, ne savaient pas déterminer avec assez de précision les limites des deux pouvoirs, ni discerner les attributions de l'évêque du dehors, des attributions de l'évêque du dedans. Sous l'empire de ces circonstances, il se déclara peu à peu une tendance dangereuse pour l'unité et l'indépendance de l'Eglise. On identifiait les affaires de l'Eglise avec celles de l'Etat, on tendait à centraliser le gouvernement de l'Eglise d'Orient dans la capitale de l'Empire d'Orient; l'Eglise grecque devenait de plus en plus nationale et s'isolait de l'Eglise universelle; l'autorité ecclésiastique se concentrait de plus en plus entre les mains de l'évêque de Constantinople, qui lui-même subissait de plus en plus l'influence du pouvoir temporel.

Comme on le voit, cette situation n'est pas sans analogie avec celle que les principes de Richer et de Fébronius ont essayé de faire prévaloir dans quelques contrées de l'Europe. Cet ensemble de circonstances, de tendances,

a besoin d'être désigné par un mot; jusqu'à présent, aucune expression n'a reçu le droit de cité. Afin de me mieux faire comprendre et d'être plus court, je demande la permission de me servir du mot de *byzantinisme.*

Transporter dans l'Eglise l'esprit national pour l'y opposer à l'esprit catholique, tendre à concentrer le gouvernement de cette Eglise nationale entre les mains d'un prélat ou d'une assemblée de prélats dociles aux influences du gouvernement politique, et en même temps relâcher autant que possible les liens qui rattachent cette Eglise à l'Eglise universelle, voilà l'ensemble des tendances qui se sont produites pour la première fois à Byzance et que, pour cette raison, je désigne par le mot de byzantinisme.

L'histoire nous apprend que des tendances de ce genre peuvent subsister longtemps et prendre de très-gands développements sans que les liens de l'unité soient formellement brisés, c'est ce qui est arrivé en Orient. Le byzantinisme est bien antérieur au schisme; mais le mal faisant tous les jours des progrès, il y eut de temps à autre des ruptures éclatantes, qui,

après s'être renouvelées plusieurs fois, finirent par prendre ce caractère de permanence que nous voyons aujourd'hui.

L'Empire d'Orient et l'Empire d'Occident ont cessé d'exister, et ces deux grandes moitiés de l'Eglise universelle qu'on appelait l'Eglise grecque et l'Eglise latine, ne présentent plus le même aspect qu'autrefois. Ce n'est même que très-improprement qu'on se sert pour les désigner de ces expressions d'Eglise grecque et d'Eglise latine, d'Eglise d'Orient et d'Eglise d'Occident. Tant qu'elles correspondaient aux deux moitiés de l'empire romain, ces désignations étaient parfaitement exactes, elles exprimaient la position géographique que ces deux moitiés de l'Eglise occupaient l'une vis-à-vis de l'autre, et la langue que chacune d'elles parlait dans sa liturgie, dans ses lois, et dans les écrits de ses docteurs. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi; il y a une Eglise qui est en communion avec le pape: elle est répandue sur toute la surface de la terre, au nord et au midi, à l'orient et à l'occident; cette Eglise renferme dans son sein des peuples de toutes langues, elle embrasse dans sa vaste

unité tous les rites; on ne peut donc plus la désigner sous le nom d'Eglise occidentale, d'Eglise latine. De l'autre côté, il y a une Eglise qui se porte pour héritière de l'Eglise grecque, de l'Eglise d'Orient, mais là que de changements se sont opérés! Dans l'antique patriarcat d'Alexandrie cette Eglise ne compte plus que 5,000 adhérents, dans celui de Jérusalem 25,000, et dans celui d'Antioche 50,000, c'est-à-dire, quatre-vingt mille âmes seulement pour trois des quatre anciens grands patriarcats, qui autrefois renfermaient une si grande multitude d'évêques. Le patriarcat de Constantinople est plus considérable, mais là encore quelle décadence! A mesure que les États et les peuples assurent leur indépendance vis-à-vis du pouvoir politique qui réside à Constantinople, leurs Eglises aussi se proclament indépendantes de l'autorité du patriarche de Byzance, de sorte que, à ne considérer que ces quatre patriarcats, on peut dire qu'il ne reste presque plus rien de l'antique Eglise d'Orient. Tel est le résultat auquel le byzantinisme a amené cette Eglise autrefois si florissante. En en faisant une église natio-

nale et politique, il l'a dépouillée de son indépendance, il a brisé les liens qui l'unissaient à l'Eglise universelle, et il a fini par la tuer. Branche séparée du tronc, ne recevant pas la séve qui donne la vie, il n'est pas étonnant qu'elle ait cessé de porter des fleurs et des fruits, qu'elle se soit desséchée comme un bois mort. A plusieurs reprises, on a essayé de la rattacher au centre de l'unité, cela a toujours été sans succès. Pour faire circuler la séve divine dans ce grand corps, il ne suffisait pas de rétablir extérieurement la communion, il fallait combattre efficacement le byzantinisme, qui demeurait toujours comme un germe de mort. Car il faut bien le remarquer, le byzantinisme n'est pas le schisme, mais il est la cause qui finit par le produire, comme le poison n'est pas la mort, mais finit par la donner. Le byzantinisme prétendait avoir pour objet l'exaltation et le triomphe de l'Eglise grecque, de l'Empire grec, de la nationalité grecque; c'est à ce but qu'il a sacrifié et l'unité de l'Eglise et son indépendance, et quel a été le résultat de la lutte qu'il a provoquée? La ruine de l'Eglise grec-

que et par elle la ruine de l'Empire grec et de la nationalité grecque.

Mais Dieu, ne voulant pas laisser périr entièrement cette antique et glorieuse Eglise, a suscité un peuple nouveau auquel il semble avoir donné pour mission de la rétablir dans sa première splendeur. Ce peuple est le peuple slave, dont les trois quarts appartiennent au rite oriental, avec cette seule différence que leur langue liturgique est le slavon. Il est impossible de n'être pas frappé du contraste que présente la branche slave du rite oriental avec la branche grecque : d'un côté, le nombre, la force, la vigueur; de l'autre, le dépérissement et la faiblesse. En dehors de toute autre considération, les chiffres seuls rendent cette différence palpable. On estime que tous les chrétiens du rite oriental, Slaves, Grecs, Moldo-Valaques, Géorgiens, etc., forment une masse d'environ soixante-dix millions d'hommes; sur ce nombre près de 60 millions sont Slaves; quand, sur les 10 ou 12 millions qui restent, on aura défalqué ceux qui ne sont pas Grecs, on verra à quoi le chiffre des Grecs se réduit.

Or les Slaves du rite oriental font presque tous partie de l'Empire russe. C'est donc à la Russie que revient cette mission réparatrice, et il nous faut examiner comment elle s'en est acquittée jusqu'à présent. Le byzantinisme a perdu l'Eglise grecque et l'Empire grec; voyons si l'Eglise russe et l'Empire russe ont su se préserver des mêmes influences.

La Russie a reçu le christianisme de Constinople, le premier clergé de la Russie a été un clergé grec; il semble donc, au premier abord, que l'Eglise russe ait dû subir complétement l'influence du byzantinisme. Toutefois, il n'en fut pas ainsi, plusieurs raisons n'ont pas permis à l'Eglise byzantine d'absorber complétement l'Eglise russe. D'abord, les empereurs d'Orient n'avaient aucune autorité sur les princes de Kief. De plus, le contraste entre la nationalité slave et la nationalité grecque créait à l'Eglise russe une situation toute différente. D'ailleurs, lorsque cette Eglise occupait la soixantième, ou la soixante-dixième place parmi les métropoles qui dépendaient du patriarcat de Constantinople, elle devait avoir bien profondément la conscience de n'être

qu'un membre de l'Eglise universelle. Ajoutons enfin qu'à cette époque reculée, les princes russes se montrèrent extrêmement respectueux envers l'Eglise et peu enclins à empiéter sur ses droits.

A la faveur de ces circonstances, l'indépendance de l'Eglise russe se maintint jusqu'au xiv[e] et même jusqu'au xv[e] siècle. On rencontre bien çà et là quelques empiétements partiels, comme il s'en trouve partout et dans tous les temps; mais le caractère général que présente cette époque, c'est l'indépendance. Les monastères sont nombreux, le clergé est honoré, en possession de priviléges étendus, de richesses considérables, dont il jouit librement. Ce n'est même que d'une manière fort indirecte que l'Eglise russe se trouva entraînée dans le schisme. Les métropolitains de Kief dépendaient dans l'ordre hiérarchique de Constantinople. La rupture une fois accomplie entre Rome et Byzance, Kief se trouva par contre-coup séparé du centre de l'unité; mais les Russes furent longtemps sans partager les passions des Grecs, et on peut dire que, pendant un temps considérable, il

n'y eut entre l'Eglise russe et l'Eglise romaine qu'un schisme purement matériel.

Cependant le clergé de Constantinople s'efforçait de communiquer au clergé russe les préventions et les haines dont il était animé contre les Latins. Il y réussit; l'isolement devenait de plus en plus grand, et lorsque les princes de Moscou manifestèrent l'intention d'attenter à l'indépendance de l'Eglise russe, celle-ci ne dut plus compter que sur elle-même. On n'a pas écrit la triste et émouvante histoire de la lutte que cette Eglise, isolée de l'Occident, et toujours trahie par l'Orient, eut à soutenir contre l'ambition croissante des grands-ducs et des tzars de Moscou. Et cependant cette histoire offrirait de belles pages; car si l'Eglise russe a succombé, ce n'a pas été sans combats et sans gloire.

Ivan III appartenait, si ce n'est par ses convictions personnelles, au moins par celles de son entourage et par sa connivence, à une secte qui n'allait à rien moins qu'à renverser le christianisme pour le remplacer par le judaïsme; le métropolitain de Moscou était gagné à l'hérésie; et cependant l'Eglise russe trouva

en elle assez de force et d'indépendance pour faire condamner ces impures doctrines, malgré les puissants protecteurs qu'elles avaient trouvés jusque sur le trône.

Lorsque Ivan IV, qui a tant de traits de ressemblance avec Henri VIII d'Angleterre, versait à flots le sang de ses sujets et foulait aux pieds l'autorité de l'Eglise pour assouvir ses passions, Philippe, métropolitain de Moscou, sut lui parler avec une liberté apostolique et scella ses remontrances de son sang.

Cependant l'Eglise perdait tous les jours du terrain, et lorsque Boris Godounof transforma le métropolitain de Moscou en patriarche (1588), cette élévation, dans sa pensée, ne devait avoir d'autre résultat que de donner une plus grande efficacité à un docile instrument placé dans la main du tzar. Ces calculs furent déjoués par le mouvement national de 1612. En appelant au trône une nouvelle dynastie, et en replaçant sur de nouvelles bases l'organisation du pays, cette révolution fut favorable à l'indépendance de l'Eglise.

Le jeune Michel Romanof ne vit les suffrages de la nation se fixer sur lui qu'en con-

sidération de son père Philarète, qui fut appelé lui-même au trône patriarcal. Dès lors le pouvoir du patriarche se trouva assez grand pour servir de contre-poids à celui du tzar et pour protéger la liberté de l'Eglise.

Nous ne disons pas qu'à cette époque l'Eglise russe eût recouvré tous ses droits et réparé toutes ses pertes, mais elle avait au moins les moyens de se défendre et de revendiquer ce qui devait lui appartenir. Une réforme était nécessaire, mais une pareille entreprise était encore possible et ne semblait pas dépasser les forces du clergé russe. Aussi fut-elle essayée par le patriarche Nicon, le plus grand homme peut-être que la Russie ait jamais produit. La lutte entre le patriarche Nicon et le tzar Alexis fut longue et dramatique. Les patriarches d'Orient, comme toujours, trahirent l'Eglise russe pour de l'or, Nicon succomba, et avec lui la liberté et l'indépendance de l'Eglise russe. A partir de ce moment, la lutte devint impossible, et depuis deux siècles, la Russie voit se dérouler devant elle les conséquences du triomphe du byzantinisme.

L'abolition du patriarcat, l'établissement

du synode, les règlements à l'aide desquels Pierre I[er] a bouleversé l'Eglise sous prétexte de la gouverner, les spoliations de Catherine II, et tout ce qui a été fait par le gouvernement russe contre les droits et l'indépendance de l'Eglise nationale, tout cela était en germe dans la condamnation de Nicon. Mais parallèlement à cette longue chaîne d'injustices, on voit se dérouler aussi la chaîne des châtiments. La dynastie qui a persécuté Nicon et supprimé le patriarcat, a disparu. Le clergé et la noblesse, instigateurs et complices de cette grande iniquité, ont porté la peine qu'ils avaient méritée. Et nous ne sommes pas au bout. L'iniquité n'est pas désavouée, elle n'est pas réparée, le châtiment n'est pas fini (1).

Je sais qu'aujourd'hui une réaction s'opère

(1) *Voyez* M. W. Palmer, *Dissertations on the orthodox communion*. London, 1853.

Quand M. Palmer a publié cet ouvrage il n'appartenait pas encore à la communion de l'Église romaine; s'il en faisait une nouvelle édition aujourd'hui, il y introduirait quelques changements; mais tel qu'il est, cet ouvrage se recommande à la plus sérieuse attention du clergé russe. Il en est peu qui renferment, sur le sujet qui nous occupe, des renseignements plus précieux, et qui fassent réfléchir davantage. *Voyez*, en particulier, les Dissertations 4 et 5.

dans les esprits en faveur de l'indépendance de l'Eglise. C'est un excellent symptôme et j'y applaudis de grand cœur. Ne nous laissons pas, toutefois, bercer par de vaines illusions, mais ayons le courage de dire la vérité tout entière. Loin d'être affaibli, le byzantinisme russe est en croissance. Si quelques membres du clergé et quelques partisans de la liberté de l'Eglise font à demi voix des vœux qui ne peuvent se réaliser, il ne faut pas perdre de vue d'autres symptômes. L'Eglise et l'Etat, le sentiment religieux et le sentiment national tendent à se confondre de plus en plus, à s'identifier l'un avec l'autre. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet, lorsque nous nous occuperons des progrès de la révolution en Russie, dans le chapitre quatrième; mais auparavant, il nous faut dire quelques mots de la situation du clergé russe et de l'attitude qu'il pourrait prendre lorsque la question de la réconciliation avec Rome viendrait à être agitée sérieusement.

III

LE CLERGÉ RUSSE.

Personne n'ignore l'état de dépendance dans lequel le clergé russe se trouve placé vis-à-vis du pouvoir civil. Cet abaissement ne date pas d'hier, mais il commence à être plus vivement senti qu'auparavant. On voit les conséquences funestes d'une situation pareille, on y cherche un remède; quelques personnes croient l'avoir trouvé.

On rêve la convocation d'un concile national qui siégerait au Kremlin; le trône du patriarche, vide et couvert d'un crêpe, rappellerait à tous les yeux d'une manière sensible le veuvage de l'Eglise, et l'assemblée, proclamant la

déchéance du synode et l'affranchissement de l'Eglise russe, mettrait à sa tête, par de libres suffrages, un patriarche auquel elle confierait la défense de sa nouvelle liberté.

Mais quel est l'esprit sérieux qui puisse se laisser prendre à de pareilles illusions? Sans doute il est facile de donner à un évêque le titre de patriarche de Moscou; mais ce patriarche n'opposera pas plus de résistance aux exigences du pouvoir temporel que le synode, ou bien, si, contre toute attente, il en était autrement, le pouvoir de l'empereur de Russie serait complétement absorbé par le pouvoir de ce tzar spirituel. Il faut en dire autant du concile : il serait aussi souple et aussi docile aux observations du procureur général que le synode l'est actuellement, ou bien on risquerait de le voir dégénérer en une espèce de Convention qui déchaînerait en Russie la révolution, avec son cortége de violences et de massacres.

Non; il n'y a qu'un moyen d'affranchir l'Eglise russe, c'est la réconciliation avec Rome. Le pape, l'Eglise russe et l'empereur de Russie, voilà les trois puissances qui doivent débattre

et arrêter les bases de cette réconciliation. Le pape stipulera les conditions indispensables à l'unité de l'Eglise, et en même temps il garantira, d'un côté, les droits et les libertés de l'Eglise russe, de l'autre, l'autorité légitime de l'empereur de Russie. L'Eglise russe stipulera la conservation de ses rites antiques et de sa discipline; elle trouvera dans le souverain pontife un défenseur énergique contre les prétentions exagérées du pouvoir temporel, et dans l'empereur de Russie un puissant avocat pour plaider à Rome toutes les causes qui intéressent ses anciennes coutumes. Enfin l'empereur de Russie, en consentant à une délimitation précise et équitable des droits réciproques du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, rendra à son clergé la mesure d'indépendance et de dignité sans laquelle il est évidemment dans l'impossibilité de satisfaire à sa haute mission, et en même temps, il trouvera dans le pape une autorité vigilante, toujours prête à réprimer dans les évêques et le clergé les écarts qui pourraient devenir factieux.

Ainsi, le concordat librement débattu et consenti par les trois pouvoirs qui y sont intéressés

garantira les droits de chacun, et sera placé dans une sphère trop élevée pour être exposée aux orages des passions et aux caprices des individus.

Mais ici se présente une question que je veux aborder de front. Quelle sera l'attitude du clergé russe en présence de ces projets de réunion de l'Eglise russe avec le Saint-Siége? Je crois qu'en ce moment il s'en préoccupe fort peu, et qu'il y est plutôt opposé; mais je crois aussi qu'il n'est pas impossible de le rallier à cette cause. Le clergé russe n'est pas connu; je ne veux pas dire qu'il soit parfait et qu'on n'ait aucun reproche à lui adresser; mais je soutiens qu'il est calomnié, et qu'il est plus instruit et plus moral qu'on ne le dit généralement. Ce qui lui manque, je le dis avec douleur, mais sans amertume, c'est la vie surnaturelle et surtout le courage surnaturel. D'ailleurs, comment pourrait-on faire un crime au clergé russe de n'être pas héroïque? N'y a-t-il pas des circonstances où l'héroïsme est tellement difficile qu'il devient à peu près impossible? Ensuite, il serait injuste de mettre tout le monde sur la même ligne, et de ne pas

distinguer dans ce clergé deux nuances, deux partis, qui ont quelque ressemblance éloignée avec ce qu'on appelle en Angleterre la haute et la basse Eglise. Le parti qui a plus d'affinité avec celui de la basse Eglise s'accommode assez facilement aux circonstances du moment et à l'esprit du siècle; il étudie peu les saints Pères et les canons des conciles; dans les difficultés qui peuvent s'élever entre l'Eglise et l'État, il juge inutile de s'ériger en défenseur trop farouche des immunités ecclésiastiques, et le désir de parvenir le rend docile aux avertissements de ceux qui distribuent les honneurs et les dignités.

Mais tout le clergé russe n'est pas engagé dans cette voie. Il y a des prêtres, des moines, des évêques qui se font remarquer par leur respect pour les écrits des saints Pères et pour les traditions ecclésiastiques, qui ont du zèle pour la foi, et qui, au moins dans le secret de leur cœur, n'ont pas déserté la cause de l'indépendance de leur Eglise. Cachés dans la foule, ils gémissent de l'état présent : il y a dans leur âme des regrets pour le passé, des aspirations vers un avenir meilleur. Ce sont eux que je compare-

rais au parti de la haute Eglise; on pourrait même trouver quelque ressemblance entre eux et les puséistes anglais, mais en tenant compte de toute la différence qui sépare l'Eglise russe de l'Eglise anglicane.

Si on pouvait démontrer à cette fraction du clergé russe, la plus saine, la plus honorable, la plus instruite, que le rite oriental n'a rien à redouter de la réunion avec Rome, et que cette réunion est en même temps la meilleure et la seule garantie d'indépendance que l'Eglise russe puisse trouver, non-seulement elle ne serait pas hostile à la réunion, mais elle l'appuierait de tout son pouvoir. Or, je crois que cela est possible, et c'est là une des fins que je me suis proposées dans cet écrit.

Aux indications que j'ai données et que je crois de nature à faire impression sur les hommes de bonne foi, j'ajouterai encore quelques réflexions. Supposé qu'on entre dans la voie que je propose, on commencera sans doute par entamer des négociations auxquelles prendront part des mandataires des trois parties intéressées : le Saint-Siége, l'Eglise russe et le gouvernement russe. Si ces négociations aboutissent,

on conclura un concordat qui garantira l'union de l'Eglise russe avec l'Eglise universelle, le maintien du rite oriental et l'indépendance de l'Eglise russe vis-à-vis du pouvoir temporel. On règlera le mode de nomination des évêques, on précisera leurs attributions. La même garantie s'étendra sur les biens ecclésiastiques, les priviléges des monastères, la tenue des conciles provinciaux et en général le libre exercice des droits qui appartiennent à l'Eglise et à ses ministres.

Comment tous ces points seront-ils réglés? le choix des évêques sera-t-il laissé à la nomination de l'empereur, ou reviendra-t-on à l'ancienne pratique de l'élection? rétablira-t-on un patriarche qui recevra son institution du pape, pour la donner à son tour à tous les autres évêques, ou bien aimera-t-on mieux avoir un certain nombre de métropolitains placés sous la juridiction immédiate du souverain pontife, et qui exerceraient à leur tour une juridiction plus ou moins étendue sur les évêques de leur ressort? Les négociations qui précèderaient la conclusion du concordat auraient à s'occuper de tous ces points et de bien

d'autres encore. Aujourd'hui, il serait tout à fait inutile d'entrer dans une discussion prématurée. Mais ce peu de mots suffit pour montrer qu'une transaction pareille n'est pas de nature à être repoussée par le clergé russe.

Faisons remarquer encore quelques autres avantages qu'il y trouverait.

Je l'ai dit, on calomnie le clergé russe quand on lui reproche en termes si durs son ignorance. Quoi qu'il en soit du passé, on ne peut contester qu'aujourd'hui il n'ait fait des progrès remarquables dans l'érudition et la science sacrée. On peut se faire une idée du degré d'instruction auquel il est parvenu, par les ouvrages qu'il a publiés dans ces dernières années, et qui attestent une amélioration sensible dans les études ecclésiastiques. Mais plus le clergé est instruit, plus il est à même d'apprécier les avantages qui résulteraient pour lui de communications plus fréquentes et plus intimes avec l'Occident, mieux il comprend ce qu'il aurait à gagner à s'abreuver, sans méfiance et sans entraves, aux sources abondantes que lui offre la science de l'Eglise latine, sans qu'il fût obligé de se priver de celle qu'il pos-

sède déjà. Avec l'indépendance, avec la science, le clergé russe acquerrait une considération plus grande, et se trouverait à même d'exercer une influence plus bienfaisante dans la vaste sphère ouverte à son activité. Par sa réunion avec Rome, il ne perd rien, il conserve tout, et ce qu'il acquiert est immense.

Cela est évident; aussi lorsqu'il sera bien établi que la réunion avec Rome est la seule garantie d'indépendance que l'Eglise russe puisse trouver, non-seulement le clergé ne sera pas hostile au Saint-Siége, mais il deviendra le promoteur le plus actif et le plus zélé du rapprochement que nous désirons.

On me dira peut-être : Quelque grands que soient ces avantages, le clergé russe ne peut pas consentir à les acheter au prix d'une transaction sur le dogme. C'est vrai, mais aussi il est loin de ma pensée de lui proposer rien de pareil. De quelques prétextes de paix et de charité qu'on couvre un pacte qui aurait pour objet de réunir dans la même communion des hommes qui ne professeraient pas la même foi, ce ne serait qu'un pacte d'iniquité et une œuvre de ténèbres; des hommes qui ne

sont pas d'accord sur la foi, ne peuvent appartenir à la même Eglise.

Il faut donc examiner si, parmi les points qui séparent l'Eglise russe de l'Eglise romaine, il n'en est pas qui intéressent la foi. Or, tout le monde sait qu'il en est deux principalement qui, au moins au premier aspect, semblent rentrer dans cette catégorie : je veux parler des divergences au sujet de la procession du Saint-Esprit et de l'autorité du pape sur l'Eglise universelle.

Il y a bien encore quelques autres difficultés, qui touchent à des questions dogmatiques; mais elles sont de bien moindre importance, et si l'on parvenait à s'entendre sur la procession du Saint-Esprit et sur la primauté du pape, on n'aurait aucune peine à se mettre d'accord sur tout le reste.

Sans entrer dans une discussion théologique qui pourrait nous entraîner trop loin, nous devons faire une observation de nature à être saisie par tout le monde. Quoi qu'il en soit des points controversés entre l'Eglise russe et l'Eglise romaine, ils ne tiennent pas la même place dans les croyances des deux commu-

nions. Aux yeux du catholique, le pape a, de droit divin, juridiction sur toute l'Eglise; le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; ce sont des articles de foi explicitement définis, et auxquels personne ne peut refuser son assentiment et sa soumission sans cesser d'appartenir à l'Eglise catholique. Il n'en est pas de même pour l'enfant de l'Eglise russe : à ses yeux, ces points n'ont été l'objet d'aucune définition dogmatique; d'un autre côté, ils ne peuvent être considérés comme des hérésies condamnées par l'Eglise, ce sont de simples opinions que chacun est libre d'admettre ou de rejeter.

Je m'explique.

Il est évident que dans l'Eglise d'Orient séparée de la communion du Saint-Siége, il n'existe, en dehors du concile œcuménique, aucune autorité en matière doctrinale, qui soit acceptée comme infaillible par ses adhérents. Cette Eglise refuse le privilége de l'infaillibilité à tout évêque, quel qu'il soit, au patriarche de Constantinople comme à tous les autres; elle ne l'a jamais revendiqué pour le synode de Saint-Pétersbourg; elle le réserve

exclusivement au concile œcuménique. Or, quel est le concile œcuménique qui a condamné la foi de l'Eglise romaine? faut-il le chercher parmi les sept premiers conciles, seuls reconnus par l'Orient? Mais Rome les reconnait aussi, ils ont tous été célébrés avant la séparation, ils ne peuvent donc rien contenir sur les points controversés. Depuis le schisme, il ne s'en est pas réuni un seul que l'Eglise orientale considère comme œcuménique et auquel, par conséquent, elle accorde le privilége de l'infaillibilité.

Elle va plus loin, elle doute d'avance de l'œcuménicité et, par suite, de l'infaillibilité de tout concile, quelque général qu'il fût, qui serait célébré sans que le patriarcat d'Occident y prît part; elle n'ose pas affirmer que l'Orient tout entier réuni en concile représente l'Eglise universelle (1).

Je sais bien qu'elle conteste aussi à l'Occident l'œcuménicité des conciles dans lesquels les patriarcats d'Orient ne sont pas représentés; mais

(1) *Voyez* Palmer, *Dissertations on the orthodox communion.* Pag. 20 et 21.

c'est justement ce qui m'autorise à dire que, d'après les principes mêmes des Orientaux, tous les points controversés entre les deux Eglises ne sont pour eux ni des dogmes de foi, ni des erreurs condamnées ; ce sont des opinions qu'on est libre d'admettre ou de rejeter, et par conséquent il ne saurait être défendu de les examiner, ni même de les embrasser. L'autorité ecclésiastique en Russie ne peut, sans tomber dans une contradiction flagrante, interdire à qui que ce soit cet examen ; et elle ne peut taxer d'hérésie ceux qui se décident à adopter l'opinion des théologiens romains.

Cette situation dogmatique de l'Eglise d'Orient désunie tout entière, et de l'Eglise russe en particulier, paraîtra peut-être extraordinaire à quelques-uns de mes lecteurs; mais, s'ils veulent bien approfondir ce point, j'ose espérer que leurs recherches et leurs méditations auront pour résultat de les convaincre de la vérité de ce que j'avance. Je tiens d'autant plus à mettre dans tout son jour cette face de la question, qu'une fois éclaircie, elle fait aussitôt apercevoir la possibilité d'une réconciliation entre l'Orient et Rome. Par quoi est-on sépa-

ré ? Par un certain nombre de points, qui ont été définis dogmatiquement dans l'Eglise romaine, et qui ne l'ont pas été dans l'Eglise orientale. Que l'Orient et l'Occident se réunissent dans un concile œcuménique, cette auguste assemblée aura aux yeux des deux partis une autorité infaillible ; elle pourra donc prononcer sur les points controversés, soit en montrant que la contradiction n'est qu'apparente, soit en donnant aux questions en litige la sanction d'une décision définitive qui leur manquait encore dans l'opinion des Orientaux. Ce concile procédera par voie d'explication et par voie de définition, et la décision d'une assemblée reconnue comme l'organe infaillible de l'Eglise universelle obtiendra l'assentiment de tout le monde.

La réconciliation est donc possible, et après cette réconciliation, l'Eglise orientale continuera à croire ce qu'elle a toujours cru, seulement elle croira quelque chose de plus, et cela en vertu de ses principes avoués sur l'autorité des conciles œcuméniques.

Tâchons de voir les conséquences de ce que nous venons de dire : qu'un Russe, membre

de l'Eglise nationale, soit amené par ses études, ses lectures, ses réflexions, à la conviction que le Saint-Esprit procède véritablement du Père et du Fils comme d'un seul principe et par une seule spiration, quel est le docteur, quel est l'évêque, quel est le patriarche dans son Eglise, qui pourra le déclarer hérétique? N'est-ce pas une chose reconnue et avouée par eux, qu'aucun évêque, qu'aucune assemblée d'évêques, qu'aucune autorité ecclésiastique, en dehors du Concile œcuménique, n'est infaillible? Il n'y a donc, dans toute l'Eglise orientale séparée de Rome, aucune autorité qui puisse défendre à un membre de sa communion de penser sur la procession du Saint-Esprit ce que pense l'Eglise romaine. C'est une opinion plus ou moins éloignée de l'opinion commune dans l'Eglise orientale, ce n'est pas une erreur condamnée. Un seul tribunal, le concile œcuménique, était compétent pour prononcer cette condamnation; il ne l'a point fait les sept fois qu'il s'est assemblé; et depuis, selon eux, il n'a plus siégé.

Mais voici une autre conséquence. Nous n'avons pas à examiner ici les titres que l'em-

pereur de Russie aurait à faire valoir pour exercer les droits de protecteur de l'Eglise et d'évêque du dehors. Mais supposons ces droits incontestables, ils ne sauraient aller au delà des limites que l'Eglise a tracées elle-même. L'Eglise orientale, par l'organe des conciles œcuméniques, a condamné les Ariens, les Macédoniens, les Nestoriens, les Eutychiens, les Iconoclastes. Par conséquent, nous concevons parfaitement que l'empereur de Russie, en vertu des principes de son Eglise, refuse la tolérance civile à ces différentes sectes. Mais en vertu de quel principe la refuserait-il aux catholiques romains, ou à ceux des membres de l'Eglise d'Orient qui partagent leur croyance? Je le répète, les points controversés, aux yeux de l'Eglise russe elle-même, n'ont pas encore été définitivement résolus, puisque toutes les autorités doctrinales qui ont été appelées à se prononcer dans cette matière, étaient sujettes à l'erreur, et que la seule autorité à laquelle on ne refuse pas l'infaillibilité, est toujours restée muette. En effet, depuis Photius et Michel Cérulaire, il n'a été assemblé aucun concile où l'Orient et l'Occident se soient trou-

vés réunis, et qui soit regardé comme véritablement œcuménique et infaillible par les Orientaux; à moins pourtant qu'on ne veuille me citer le concile de Florence. Je le veux bien, mais alors la réunion est faite et la discussion finie.

IV

CATHOLICISME OU RÉVOLUTION.

Nous croyons avoir démontré qu'au point de vue ecclésiastique, la réunion proposée ne présente pas d'obstacles insurmontables. Mais en général on suppose que la vraie difficulté n'est pas là, et qu'il faut la chercher dans les raisons d'Etat, qui empêcheront toujours le gouvernement russe de consentir à cette œuvre de réconciliation.

C'est encore une face de la question, qu'il faut aborder franchement et résolûment.

Très-certainement, la réunion de l'Eglise russe avec le Saint-Siége, telle que nous la concevons, entraînera, pour le clergé russe,

la garantie de franchises et de libertés qu'il ne possède pas aujourd'hui, et une émancipation de la tutelle que le gouvernement exerce sur lui depuis longtemps, mais surtout depuis Pierre Ier. Il en résultera nécessairement une certaine restriction de cette plénitude de puissance en matière ecclésiastique, qui est devenue, en Russie, un des attributs du pouvoir impérial. Par conséquent, on ne peut le nier, le gouvernement russe perd quelque chose par la réunion de son Eglise avec Rome. Mais il s'agit de reconnaître si, en tout état de choses, il n'est pas condamné à subir cette perte; et de plus, si elle n'apporte pas avec elle des compensations tellement grandes, qu'au lieu d'être une perte elle devienne un gain.

Et d'abord, n'est-il pas évident qu'il y a en Russie un mouvement d'opinion auquel le gouvernement lui-même s'associe dans une certaine mesure, et qui ne tend à rien de moins qu'à affranchir l'Eglise russe de la tutelle du pouvoir temporel? Dans l'opinion de beaucoup d'hommes sérieux, cette espèce d'agitation doit aboutir au rétablissement du patriar-

cat et à l'émancipation de l'Eglise russe. S'il en était ainsi, le gouvernement russe devrait, en toute hypothèse, renoncer à conserver les attributions qu'il possède aujourd'hui en matière ecclésiastique; il ne lui resterait plus qu'à savoir à qui du pape, ou du patriarche, il remettrait la part d'autorité spirituelle qu'il s'est arrogée. Mais ceci encore serait une illusion et le choix qu'il a à faire est bien différent. L'indépendance de l'Eglise russe pourra bien servir de prétexte à des discussions ardentes, à une explosion de l'opinion publique. Une pareille lutte ne recevra jamais une solution pacifique, il n'en pourra sortir qu'une révolution, et cette révolution arrachera à l'empereur de Russie tout autre chose qu'un lambeau de pouvoir spirituel. Ainsi, cette grande question de l'émancipation de l'Eglise, qui commence à être agitée en Russie, ne peut aboutir qu'à l'un de ces deux termes, Catholicisme ou révolution.

Catholicisme ou révolution, voilà le terrible dilemme que les hommes d'Etat de la Russie semblent ne pas apercevoir encore, mais qu'ils sont condamnés à voir se dresser de-

vant eux au bout de toutes les questions avec une évidence toujours croissante. Nous venons de le voir à propos de la liberté de l'Eglise. Nous allons en trouver d'autres preuves.

Il commence à être de mode aujourd'hui, en Russie, de blâmer les innovations et les réformes de Pierre Ier, et de vouloir rétrograder aux temps qui l'ont précédé. Je suis loin de prononcer une condamnation absolue sur cette réaction de l'opinion publique, je la trouve légitime dans une certaine mesure. Les réformes toujours violentes et souvent superficielles de Pierre Ier ont froissé le sentiment national, elles ont froissé quelquefois le sentiment chrétien. Mais il serait puéril de ne pas tenir compte d'un fait accompli, qui a eu une portée gigantesque et qui comptera bientôt deux siècles de durée.

Pierre Ier, quoi qu'il en soit des mesures qu'il a prises, a introduit la Russie dans la société des nations européennes. Une politique d'isolement était possible, alors qu'aux yeux des princes et des peuples de l'Europe le grand duc de Moscovie apparaissait aux extrémités du monde comme un être à peu près fantastique, avec le sophi de Perse, le grand Mogol et

le prêtre Jean. Mais ces temps sont loin de nous : la Russie est sortie de son isolement, elle est bien décidée à n'y pas rentrer. A l'intérieur comme à l'extérieur, elle se trouve mêlée au mouvement des idées et des intérêts qui agitent l'Europe tout entière. C'est dans une mesure plus ou moins grande, c'est sous l'influence de circonstances particulières, qu'elle est associée à ce mouvement ; mais enfin elle y est associée et il ne dépend de personne de l'en retirer.

Or, quel est le fait qui domine aujourd'hui toute la situation ? N'est-ce pas la révolution ? Et quel est le principe social diamétralement opposé au principe révolutionnaire, si ce n'est le principe catholique ? C'est en vain qu'on cherche à nous faire croire qu'il s'agit ici de castes privilégiées résistant aux exigences du droit commun, d'une lutte entre le pouvoir et la liberté. Plus on ira au fond des choses, plus on sera amené à conclure qu'il n'y a de véritable lutte qu'entre le Catholicisme et la révolution. Lorsqu'en 1848 le volcan révolutionnaire effrayait le monde de ses mugissements et faisait trembler la société ébranlée dans ses

fondements, le parti qui s'est voué à défendre l'ordre social et à combattre la révolution n'a pas hésité à inscrire sur son drapeau *Religion, Propriété, Famille;* il n'a pas hésité à envoyer une armée pour rétablir sur son siége le vicaire de Jésus-Christ que la révolution avait forcé à prendre le chemin de l'exil. Il avait parfaitement raison; il n'y a que deux principes en présence : le principe révolutionnaire, qui est essentiellement anti-catholique, et le principe catholique, qui est essentiellement anti-révolutionnaire. Malgré toutes les apparences contraires, il n'y a dans le monde que deux partis et deux drapeaux. D'un côté, l'Eglise catholique arbore l'étendard de la croix, qui abrite le vrai progrès, la vraie civilisation et la vraie liberté; de l'autre, se dresse le drapeau révolutionnaire, autour duquel se groupe la coalition de tous les ennemis de l'Eglise.

Or, que fait la Russie? D'un côté, elle combat la révolution, de l'autre, elle combat l'Eglise catholique. A l'extérieur comme à l'intérieur, vous retrouvez la même contradiction. Je n'hésite pas à le dire, ce qui fait son honneur et sa force, c'est d'être l'adversaire inébranlable du

principe révolutionnaire. Ce qui fait sa faiblesse, c'est d'être en même temps l'adversaire du Catholicisme.

Et si elle veut être conséquente avec elle-même, si elle veut franchement combattre la révolution, elle n'a qu'un parti à prendre, se ranger sous l'étendard catholique et se réconcilier avec le Saint-Siége.

Ceci est trop important pour qu'on ne s'y arrête pas quelque temps. Tâchons donc de nous rendre compte de l'état des esprits en Russie.

Depuis Pierre Ier, la nation russe est pour ainsi dire partagée en deux : les uns ont goûté à la civilisation européenne, ce fruit de la science du bien et du mal ; les autres sont restés fidèles à ces usages anciens, à cet ensemble d'idées et d'habitudes que Pierre Ier et Catherine II qualifiaient de barbarie, et qu'aujourd'hui des admirateurs enthousiastes voudraient nous faire accepter comme une forme originale et féconde de la civilisation.

D'un côté comme de l'autre, nous trouvons, nous catholiques, des auxiliaires et des adversaires. Il en est de même du parti révolution-

naire ; dans les deux camps il a des amis et des ennemis.

Commençons par l'étude des alliés de la révolution en Russie.

Et d'abord, le mouvement provoqué par Pierre I[er] a introduit dans le pays bien des idées favorables aux progrès de la révolution. L'incrédulité avait déjà fait de grands ravages dans les hautes classes de la société russe avant le règne de Catherine II; à cette époque, l'esprit à l'aide duquel les encyclopédistes sapaient toutes les bases de l'ordre social en France et préparaient le triomphe de la révolution, dominait à la cour de Pétersbourg; et, à l'heure où nous sommes, il n'est peut-être pas de pays en Europe où l'on compte encore autant de voltairiens.

Sous l'empereur Alexandre, les idées de liberté qui faisaient fermenter tant de jeunes têtes en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, ne sont pas restées étrangères à la Russie, et les sociétés secrètes ont commencé dès lors à y devenir nombreuses et puissantes. Sous le règne de Nicolas, les progrès de l'esprit révolutionnaire, pour être moins appa-

rents, n'en ont pas été moins rapides et moins terribles. La philosophie allemande et surtout les idées de Hégel, dans ce qu'elles ont de plus radical et de plus extrême, se sont propagées en Russie à l'aide de l'enseignement universitaire et sous la protection du gouvernement lui-même.

Au commencement du règne, on s'était vivement préoccupé de la pensée d'exclure de l'enseignement tout élément étranger pour y substituer l'élément national. On manquait de professeurs; il fallait en former. Il n'y avait qu'un seul moyen d'y parvenir, c'était d'envoyer un certain nombre de jeunes gens étudier à l'étranger. Mais quel pays choisir? D'un côté, les pays constitutionnels, de l'autre, les pays catholiques étaient suspects. Les futurs propagateurs de la science et de la civilisation furent donc envoyés à Berlin; ils ne tardèrent pas à devenir des adeptes fervents des idées hégeliennes. On fit bien parvenir à Saint-Pétersbourg des avertissements sérieux sur la direction funeste que prenaient ces jeunes gens; mais, par suite de circonstances qui seront peut-être expliquées un jour, on n'en tint au-

de Feuerbach, au radicalisme et au communisme le plus effrené.

Si l'on veut s'en faire une idée, on n'a qu'à parcourir les brochures que M. Hertzen publie en langue russe à Londres. Je ne voudrais pas dire un mot qui pût blesser cet écrivain, je rends hommage à son talent qui le met tout à fait hors ligne; je vais plus loin, je ne puis m'empêcher d'éprouver une certaine sympathie douloureuse pour cet esprit véhément et ulcéré, pour cette intelligence hautaine et ce cœur indompté. Hélas! s'il avait été à même de connaître la vérité religieuse, s'il avait été touché de la grâce de Jésus-Christ, il aurait produit des fruits tout différents. Mais, ces réserves faites, je dois dire que je ne puis le lire sans éprouver un sentiment d'épouvante. Dans le premier numéro de son *Etoile polaire*, il a publié en traduction des lettres d'adhésion qui lui avaient été adressées par les hommes qui s'intitulent les chefs de la démocratie européenne. Ces lettres signées Ledru-Rollin, Proudhon et Mazzini, comparées aux pages des révolutionnaires russes, ont quelque chose de calme, de doux et de poli ; c'est un contraste qui

peut servir à mesurer la différence qu'il y a entre le principe révolutionnaire tel qu'il est compris dans l'Europe occidentale, et tel qu'il serait mis en pratique en Russie. J'appelle ensuite l'attention sur la correspondance de Bélinsky et de Gogol : ce peu de pages en apprendra plus que de longs volumes.

En voilà assez sur les progrès que la révolution fait en Russie par l'influence des idées européennes, il nous faut envisager maintenant les alliés qu'elle trouve dans le vieux parti moscovite.

Le fantôme qui exerce le plus de séduction ou plutôt de fascination sur ce parti, c'est la triple unité, religieuse, politique et nationale, dont il voudrait assurer le triomphe en donnant à chacune de ces unités la même extension pour les identifier toutes les trois entre elles. Ce principe s'applique à la politique intérieure aussi bien qu'à la politique extérieure.

A l'intérieur, il s'agit de faire disparaître toutes les différences religieuses, politiques et nationales qui s'opposent à une parfaite uniformité dans l'Empire. Par conséquent, toute

agrégation religieuse qui n'est pas soumise à l'autorité du Synode est considérée comme dissidente et doit cesser d'exister; toute nationalité distincte doit être absorbée par la nationalité russe; tout privilége, tout vestige des anciennes organisations politiques, des droits autrefois attribués à des provinces ou à des royaumes aujourd'hui réunis à l'Empire, tout cela doit être mis à néant, afin de faire régner dans l'intérieur de la Russie la plus complète uniformité religieuse, politique et nationale, ou, pour me servir des termes adoptés, l'orthodoxie, l'autocratie et la nationalité.

A l'extérieur, cette politique a un programme parfaitement en harmonie avec les mêmes principes. Il y a hors de l'Empire, c'est-à-dire hors de la sphère de l'autocratie, des populations qui se rattachent aux sujets russes par les liens d'une fraternité nationale et religieuse. Tous les chrétiens orientaux de quelque nation qu'ils soient, tous les Slaves à quelque Eglise qu'ils appartiennent, doivent venir se fondre dans la grande unité politique, c'est-à-dire faire partie de l'Empire russe où s'achèvera sur eux l'œuvre d'assimilation. De sorte que l'or-

thodoxie, l'autocratie et la nationalité, les trois unités, religieuse, politique et nationale, ayant toutes la même extension et embrassant les mêmes individus, la Russie doit nécessairement devenir le grand empire slave et orthodoxe. Ce plan est simple et grandiose; il est fait pour flatter tous les instincts et toutes les passions de ceux auxquels il s'adresse.

On voit déjà ce qu'il y a de révolutionnaire dans ce vaste projet. Il ne faut pas s'y tromper : dans la pensée même des chefs de cette école, l'autocratie n'est qu'un instrument de conquête, une arme pour le combat, une dictature à laquelle est confié le soin de réunir en un seul corps tous les peuples slaves et tous les chrétiens orientaux; mais lorsque le moment sera venu, il ne sera pas difficile, pour se débarrasser de l'autocratie, de trouver dans le principe de la nationalité des doctrines politiques très-radicales, très-républicaines, très-communistes, doctrines qui, pour être aujourd'hui sur le second plan, n'en ont pas moins d'importance aux yeux des initiés.

Il en est de même de l'orthodoxie; ce qu'on aime en elle dans le sein du parti, c'est cette

identification de la religion avec les intérêts politiques et les passions nationales. Ces étranges chrétiens ont des idées fort peu arrêtées sur la divinité de Jésus-Christ, et à vrai dire, ils se préoccupent bien moins de la vie future et des moyens d'assurer leur bonheur éternel, que de la prépondérance que leur Eglise pourrait exercer dans le monde. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir la facilité avec laquelle ces partisans si véhéments de l'orthodoxie s'entendent avec les adeptes de la philosophie de Hégel, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Enfin, il n'est pas jusqu'au principe de la nationalité qui ne soit détourné de sa voie naturelle pour servir d'instrument à la révolution.

Si l'on voulait sérieusement donner satisfaction aux intérêts de la nationalité slave, on ne sacrifierait pas la nationalité polonaise à la nationalité russe, et on se préoccuperait également de la nationalité serbe et de la nationalité bohême. On laisserait ces formes diverses de la nationalité slave se développer librement l'une à côté de l'autre, et réagir li-

brement l'une sur l'autre en s'appropriant les meilleurs résultats de la civilisation européenne. Mais non; ce développement naturel, spontané et historique, n'est pas ce que se proposent les fougueux panslavistes que nous avons en vue. Ce qu'ils veulent, c'est imposer leur théorie par la violence, façonner la société d'après des principes abstraits qu'ils se sont forgés eux-mêmes, et qu'ils prétendent retrouver dans le caractère des Slaves pour leur donner une apparence de légitimité.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire reconnaître ce qui se cache sous ces mots pompeux d'orthodoxie, d'autocratie et de nationalité. Ce n'est que la forme orientale de l'idée révolutionnaire du XIXe siècle. Si vous comparez le vieux parti moscovite avec la jeune Italie, vous serez frappé de la ressemblance. Là comme ici, sous des dehors divers, c'est l'unité politique, religieuse et nationale qu'on poursuit, et au fond de toutes ces préoccupations, vous retrouvez toujours la même idée, ou, comme on dit en Italie, *l'idée*. Or, cette idée, il n'est pas difficile de la reconnaître, c'est la révolution. Je doute seulement que les révolu-

tionnaires de l'Occident et les révolutionnaires italiens eux-mêmes aient jamais proposé quelque chose de mieux combiné pour agir sur les masses et pour les entrainer, que le panslavisme, cette coalition dans laquelle chacun entre avec ses préférences et ses arrière-pensées, ajournant au moment du triomphe la réalisation complète de ses opinions. Il y a là des républicains qui acceptent l'autocratie comme une dictature bonne pour le moment, et se promettent bien d'en avoir bon marché le lendemain de la victoire. Il y a de bons chrétiens qui s'imaginent en voir sortir la liberté de l'Eglise et le triomphe de l'Evangile. Il y a des politiques qui exploitent toutes ces passions, toutes ces illusions, au profit de leur ambition, mais l'idée révolutionnaire n'en fait pas moins son chemin.

Si nous portons nos regards d'un autre côté, nous verrons que le Catholicisme aussi doit trouver des amis dans les deux camps. La civilisation occidentale est l'œuvre de l'Eglise catholique; le protestantisme est d'hier et il passera demain. Tout ce qui est fondamental dans l'œuvre de la civilisation européenne a

subi l'action bienfaisante du Catholicisme; par conséquent, tout ce qui n'est pas révolutionnaire dans le parti favorable aux idées occidentales doit incliner vers lui; mais, en même temps, dans le parti national, c'est encore vers le Catholicisme qu'incline, sans le savoir, tout ce qui n'est pas révolutionnaire. Cette orthodoxie que l'on met en avant, cette Eglise orientale à laquelle on rattache tout un ordre de pensées et d'institutions, dès qu'on ne s'arrête pas à la surface et qu'on remonte un peu dans l'histoire, s'identifie avec l'Eglise catholique. La plupart des hommes de ce parti repoussent la pensée catholique par suite d'un malentendu. Ils sont attachés aux rites et aux cérémonies de l'Orient, à la langue et aux mœurs slaves; ils s'imaginent qu'il y a là quelque chose d'incompatible avec le Catholicisme, et, à leur insu, ils marchent à grands pas vers lui et subissent son action.

Arrêtons-nous ici un instant, et reportons nos regards vers le grand événement qui domine toute la situation en Russie, vers l'œuvre de Pierre I[er]. Pierre a voulu arracher son pays

à la barbarie pour le faire participer au mouvement de la civilisation européenne. Il a trouvé dans l'accomplissement de ce projet des partisans et des adversaires, et la lutte s'est perpétuée jusqu'à nous; les uns voient dans Pierre le génie civilisateur du pays, les autres lui reprochent d'avoir méconnu ce qu'il y avait d'original et de fécond dans l'esprit national pour faire triompher une vaine et stérile imitation de l'étranger. Aux yeux des uns, Pierre personnifie le parti de la civilisation; aux yeux des autres, il est l'adversaire le plus redoutable du parti national.

La vérité complète n'est ni d'un côté ni de l'autre. Au lieu de transporter dans son pays le germe fécond qui a produit les fleurs et les fruits de la civilisation occidentale, au lieu de rattacher la Russie à l'Europe par ce qui fait le principe et le fond de cette civilisation, au lieu de la faire vivre de la même vie, Pierre s'est borné à transplanter en Russie les résultats tout faits d'une civilisation étrangère. Il n'a pas eu la patience de semer et d'arroser, en demandant à Dieu de donner l'accroissement. Il a négligé les causes pour s'attacher

aux effets; semblable à ces enfants qui, voyant une belle fleur, se hâtent de la cueillir, et s'imaginent lui faire prendre racine en enfonçant la tige dans le sable.

En d'autres termes, l'œuvre de Pierre Ier a été violente, et comme elle a été anti-nationale, elle a aussi été anti-chrétienne. Ce n'a pas été une réforme, c'est-à-dire une correction lente et patiente des abus, un redressement bienfaisant des torts qui finissent toujours par se glisser dans toute œuvre humaine, ç'a été une révolution violente et passionnée. Dès lors on comprend que, sans repousser ce qu'il y a de sérieux dans la tentative de Pierre Ier, on repousse le caractère révolutionnaire et anti-chrétien qu'il lui a donné. On comprend aussi que, sans vouloir accepter tous les abus que présentaient l'ordre politique, l'ordre religieux et la vie sociale dans l'ancienne Russie, par suite de son isolement du côté de l'Europe, par suite aussi du joug des Tartares, on comprend, dis-je, que sans vouloir de tous ces abus, on reste fidèlement attaché à la pensée chrétienne qui a jeté un si vif éclat aux premiers jours de l'histoire russe, et aux

formes que le christianisme y a de tout temps adoptées, à la langue, à l'esprit national, aux mœurs, aux institutions, aux usages, en un mot, à tout ce qui n'est pas contraire au vrai et au bien. Je vais plus loin, tous les hommes du parti national qui veulent sincèrement voir l'Église russe reprendre son antique splendeur, son indépendance, l'influence qu'elle doit exercer sur toutes les classes de la société, ces hommes doivent combattre les tendances fébroniennes, protestantes, voltairiennes, hégeliennes, toutes les tendances anti-catholiques, emprunts malheureux que nous avons faits à l'Europe occidentale. Et en même temps, pour être conséquents avec eux-mêmes, ils doivent s'associer à ce mouvement de réaction ou de renaissance chrétienne, qui travaille si visiblement et si profondément toute l'Europe. Ils ne peuvent pas rester étrangers aux manifestations d'un esprit qui, loin d'être hostile au leur, s'identifie avec lui. Les chrétiens convaincus et zélés de l'Occident et de l'Orient ont les mêmes ennemis à repousser, les mêmes intérêts à défendre; s'ils ne font pas une seule et même armée, ce

sont au moins deux armées alliées qui combattent pour la même cause.

Une autre voie encore les ramènera au même résultat; leurs prédilections sont pour les siècles passés; quelques-uns rêvent la restauration du patriarcat, tous acceptent avec amour et avec respect les enseignements et les exemples donnés par l'Eglise aux premiers siècles du christianisme; tous prêtent une oreille attentive à la voix des saints Pères et à celle des conciles. Or ce retour vers le passé, ce culte de l'antiquité chrétienne les reporte nécessairement aux temps où l'Orient et l'Occident étaient unis, où l'Eglise était une, qu'elle parlât grec ou latin. Ainsi à quelque point de vue qu'on se place, on doit reconnaître que tout ce qu'il y a en Russie de vraiment dévoué à Jésus-Christ et à son Eglise, doit finir par désirer un rapprochement sincère avec l'Occident chrétien. Supposez un instant que la réconciliation s'opère entre ces trois grandes choses, le Saint-Siége, l'Eglise orientale et l'Empire de Russie, sur les bases que nous avons indiquées, la révolution est vaincue, le Catholicisme triomphe et, en même temps, tout ce qu'il

y a de généreuses aspirations, de nobles pensées, tout ce qu'il y a de grand et de juste dans les deux opinions qui se partagent la Russie, trouve sa réalisation.

Il en est de même de la politique extérieure. La Russie restera toujours la première des nations slaves, elle restera toujours la première des nations du rite oriental, et de plus, à quelle place ne pourra-t-elle pas prétendre parmi les nations catholiques? En un jour, elle obtiendra l'amour et les sympathies de tant de catholiques dispersés dans le monde. A Rome, elle verra la défiance faire place à la confiance la plus entière.

Si nous envisageons en particulier les peuples slaves, nous ne tarderons pas à nous convaincre qu'une transaction de ce genre est seule capable de mettre un terme aux dissensions qui les déchirent. Dans l'intérieur de l'Empire, la question polonaise est une source incessante de difficultés et de dangers; ne seraient-ils pas écartés en grande partie par la pacification religieuse? Je vais plus loin, dans le sein de la nation russe elle-même, il y a désunion. Les classes élevées de la

société, qui vivent en communication plus intime avec l'Europe occidentale, lui ont en général emprunté ses erreurs plutôt que ses vertus; elles sont devenues étrangères aux traditions de leur pays, étrangères à la vie et à la pensée des masses. Ce défaut d'harmonie dans le sein d'un même peuple frappe tous les regards, et le gouvernement russe est trop éclairé pour n'en point comprendre le danger.

Or, quel est le remède à une situation pareille? Est-ce de rompre avec l'Europe occidentale, de répudier tout ce qui a été fait par Pierre Ier, par Catherine II, par Alexandre Ier? Faut-il rétrograder jusqu'au temps du tzar Alexis, ou peut-être jusqu'au règne d'Ivan le Terrible? Il est évident que tous les efforts que l'on tenterait dans cette vue n'amèneraient aucun résultat favorable. Ce serait se roidir contre l'impossible. Ce qu'il faut à la Russie, c'est un clergé qui exerce la même influence sur toutes les classes de la société, qui prêche à tous la même doctrine, qui civilise et moralise le paysan, et qui, en même temps, dissipe les nuages que la frivolité de Voltaire ou la fausse pro-

fondeur de Hégel ont accumulés dans l'esprit de tant de seigneurs russes. Or, on ne parviendra pas à donner au clergé russe l'autorité, la science et le dévouement surhumain dont il a besoin pour accomplir cette tâche, si on ne lui donne pas l'indépendance, si on ne le rattache pas au centre de l'unité, en un mot, si on n'accepte pas complétement et franchement la transaction que nous proposons.

Et que n'y aurait-il pas à dire encore, si nous arrêtions nos regards sur ces sectes innombrables que le clergé russe s'est montré impuissant à soumettre? Il y a là un grand, un immense danger : ces sectes présentent des cadres tout préparés aux sociétés secrètes; arrive un homme qui tienne de Pougatchef et de Mazzini, et l'on verra les terribles menaces que ces sectes recèlent dans leurs flancs. Il n'y a pas à dire, révolution ou Catholicisme, pas de milieu. L'Eglise russe est impuissante; l'autorité des empereurs de Russie peut tout au plus retarder l'explosion; chaque jour, le contact de ces sectes avec l'élément révolutionnaire devient plus imminent; il faut donc se hâter, et j'ai beau chercher, je ne trouve, en

état de conjurer le péril, qu'un clergé à la fois national et catholique.

Que dirons-nous encore de ces nombreuses populations, de religions, de langues différentes, que l'Empire de Russie renferme dans son sein? Il faut les appeler à la civilisation; il faut les rattacher à la patrie commune par d'autres liens que ceux de la force. Je ne veux pas atténuer le mérite des efforts tentés par les missionnaires envoyés à ces peuples dans ces derniers temps; mais, en rendant hommage à ce qui a été fait, à la bonne volonté, à la générosité, à l'indomptable énergie, à la courageuse persévérance de ces missionnaires, ne peut-on pas souhaiter que tant d'efforts soient couronnés de plus grands succès, et que tant de labeurs soient plus féconds?

Si nous portons nos regards au delà des frontières de l'Empire, quelle immense perspective s'ouvre devant nous! Pourquoi des centaines de missionnaires russes ne s'élanceraient-ils pas, la croix à la main, à la conquête du vaste continent asiatique? Les missionnaires catholiques ont attaqué ces immenses régions par les côtes méridionales. Il m'a toujours semblé

qu'ils auraient recueilli une moisson bien plus abondante s'ils avaient pu pénétrer, par le nord, dans le centre de l'Asie. Le bouddhisme y a établi le foyer de son action. Si on parvenait à y planter solidement la croix, la vérité religieuse rayonnerait de là dans la Chine, dans l'Indostan, dans tout l'extrême Orient. L'islamisme serait pris à revers, en même temps qu'il est attaqué sur les rivages de la Méditerranée. Un véritable enthousiasme nous saisit à la pensée de ce que deviendrait le monde si l'Asie tout entière était chrétienne. La puissance des armes et celle de l'industrie pourront bien doter ces vastes régions des merveilles qu'a enfantées le génie de l'Europe : les chemins de fer, les télégraphes électriques dévoreront l'espace et détruiront les distances; mais il n'y a que la foi chrétienne qui puisse implanter en Asie la véritable civilisation. Je ne m'arrêterai pas à développer tous les avantages qui résulteraient pour la Russie d'une pareille transformation de l'Asie ; je n'insisterai pas sur l'intérêt qu'elle a de hâter ce moment; mais je ne puis m'empêcher de faire observer qu'il est souverainement important

pour elle que cette pacifique conquête se fasse par des missionnaires russes plutôt que par des missionnaires d'une autre nation. Or, il est évident que l'apostolat des missionnaires russes ne sera fécond que lorsqu'ils seront en communion avec le centre de l'unité, et envoyés par le vicaire de Jésus-Christ.

On le voit : si, en consentant à l'émancipation de l'Eglise russe, et en rétablissant la communion avec le Saint-Siége, le gouvernement russe se trouve obligé de renoncer à une partie de son pouvoir, ces sacrifices ne sont pas sans compensation. Les principes de Richer et de Fébronius ont été accueillis avec faveur par la plupart des gouvernements de l'Europe au XVIIIe siècle; ils ont défrayé la politique de Joseph II, celle de Choiseul, de Pombal et de Tanucci; mais ils ont fait leur temps, et les gouvernements les plus éclairés comprennent aujourd'hui qu'enlever à l'Eglise la liberté dont elle a besoin, c'est lui enlever sa force, c'est s'enlever à soi-même un appui nécessaire. Les mêmes pensées commencent à se faire jour dans le cabinet de Saint-Pétersbourg; on entrevoit le mal que Pierre Ier a fait

à son pays en dépouillant l'Eglise russe de son autonomie; on songe à revenir sur le passé; on ne tardera pas à reconnaître que le seul moyen efficace de rendre à cette Eglise l'indépendance, le mouvement et la vie, c'est de rétablir les liens qui doivent la rattacher au cœur de la chrétienté.

La grande œuvre de la réconciliation de l'Eglise russe avec le Saint-Siége ne présente donc rien de contraire aux intérêts du pouvoir impérial. D'un autre côté, nous l'avons vu, l'Eglise russe, loin d'y perdre, y trouve le seul moyen d'assurer son indépendance et sa dignité; la bonne volonté du Saint-Siége n'est pas en question; le concordat à intervenir ne dépend que de ces trois puissances; sans leur consentement, rien n'est possible; par leur concours, tout devient facile. Or, ce concours ne peut manquer, dès qu'on sera arrivé à la conviction qu'il est dans l'intérêt de tous et de chacun.

C'est cette vérité, évidente à mes yeux, que je voudrais dégager de tous les nuages que les préjugés, les passions et l'ignorance ont amoncelés autour d'elle. Je voudrais inviter tous les hommes de bonne volonté, à quel-

que camp qu'ils appartiennent, à entrer dans cette voie. Le moment de la discussion est certainement venu. Prenons une à une toutes les difficultés, toutes les objections, et travaillons de concert à les résoudre en les éclaircissant; mettons de côté d'inutiles récriminations, tout esprit de contention et d'animosité; ne cherchons pas à faire triompher autre chose que la vérité; elle est faite pour être aperçue de toutes les intelligences, pour être saluée, pour être aimée, pour être mise en pratique par tous les hommes.

Qu'on laisse se poursuivre et se développer pendant quelques années ce travail pacifique, et l'on sera surpris de la rapidité avec laquelle la pensée d'un rapprochement nécessaire se propagera dans les esprits. Aujourd'hui, je demande si la Russie sera catholique, bientôt, je l'espère, tout le monde le demandera avec moi, et la question une fois posée, la réponse ne sera douteuse pour personne.

DOCUMENTS

RELATIFS A LA RÉCONCILIATION DE L'ÉGLISE ORIENTALE AVEC LE SAINT-SIÉGE.

Si l'on veut s'occuper sérieusement de la réconciliation de l'Eglise russe avec le Saint-Siége, on ne peut se dispenser de consulter les documents officiels et authentiques. Dispersés dans des collections volumineuses, ils ne sont pas à la portée de tout le monde et, en Russie surtout, on les rencontre difficilement, même dans les grandes bibliothèques. C'est pourquoi j'ai cru devoir reproduire ici les plus importants; c'est-à-dire, l'acte d'union entre les Latins et les Grecs, promulgué au Concile de Florence; le décret de Clément VIII au sujet de la réunion des évêques de la Russie occidentale, en 1595, et enfin, le bref dans lequel Benoît XIV résume l'enseignement de l'Eglise romaine sur les rites orientaux.

DÉCRET D'UNION

Entre les Latins et les Grecs, promulgué au Concile de Florence le 6 juillet 1439.

EUGENIUS EPISCOPUS, SERVUS SERVORUM DEI.

Ad perpetuam rei memoriam.

Consentiente ad infra scripta carissimo in Christo filio nostro Joanne Palæologo Romæorum imperatore illustri, et locatenentibus venerabilium fratrum nostrorum patriarcharum, et cæteris Orientalem Ecclesiam repræsentantibus.

Lætentur cœli, et exultet terra; sublatus est enim de medio paries, qui Occidentalem Orientalemque dividebat Ecclesiam : et pax atque concordia rediit, illo angulari lapide Christo, qui fecit utraque unum, vinculo fortissimo caritatis et pacis utrumque jungente parietem, et perpetuæ unitatis fœdere copulante ac continente : postque longam mœroris nebulam, et dissidii diuturni atram ingentemque caliginem, serenum omnibus unionis optatæ jubar illuxit. Gaudeat et mater Ecclesia, quæ filios suos hactenus invicem dissidentes, jam videt in unitatem pacemque rediisse : et quæ antea in eorum separatione amarissime flebat, ex ipsorum modo mira concordia cum ineffabili gaudio Omnipotenti Deo gratias referat. Cuncti gratulentur fideles ubique per orbem, et qui Christiano censentur nomine, matri catholicæ Ecclesiæ collætentur. Ecce enim Occidentales, Orientalesque Patres post longissimum dissensionis atque discordiæ tempus, se maris et terræ periculis exponentes, omnibusque superatis laboribus, ad hoc sacrum œcumenicum con-

cilium, desiderio sacratissimæ unionis, et antiquæ caritatis reintegrandæ gratia, læti alacresque convenerunt, et intentione sua nequaquam frustrati sunt. Post longam enim laboriosamque indaginem, tandem Spiritus Sancti clementia ipsam optatissimam sanctissimamque unionem consecuti sunt. Quis igitur dignas Omnipotentis Dei beneficiis gratias referre sufficiat? Quis tantæ divinæ miserationis divitias non obtupescat? Cujus vel ferreum pectus tanta supernæ pietatis magnitudo non molliat? Sunt ista prorsus divina opera, non humanæ fragilitatis inventa, atque ideo eximia cum veneratione suscipienda, et divinis laudibus prosequenda. Tibi laus, tibi gloria, tibi gratiarum actio, Christe, fons misericordiarum qui tantum boni sponsæ tuæ Catholicæ Ecclesiæ contulisti, atque in generatione nostra tuæ pietatis miracula demonstrasti, ut enarrent omnes mirabilia tua. Magnum siquidem divinumque munus nobis Deus largitus est : oculis videmus, quod ante nos multi cum valde cupierint, aspicere nequiverunt.

Convenientes etiam Latini et Græci in hac Sacrosancta œcumenica Synodo, magno studio invicem usi sunt, ut inter alia etiam articulus ille de divina Spiritus Sancti processione summa cum diligentia et assidua inquisitione discuteretur. Prolatis vero testimoniis ex divinis Scripturis, plurimisque auctoritatibus sanctorum doctorum Orientalium, et Occidentalium; aliquibus quidem ex Patre et Filio, quibusdam vero ex Patre per Filium procedere dicentibus Spiritum Sanctum, et ad eamdem intelligentiam aspicientibus omnibus sub diversis vocabulis; Græci quidem asseruerunt, quod id quod dicunt Spiritum Sanctum ex Patre procedere, non hac mente proferunt ut excludant Filium, sed quia eis videbatur, ut aiunt, Latinos asserere Spiritum Sanctum ex Patre et Filio procedere tanquam ex duobus principiis et duabus spirationibus, ideo abstinuerunt a dicendo quod Spiritus Sanctus ex Patre procedat et Filio. Latini vero asseruerunt, non se hac mente dicere Spiritum Sanctum ex Patre Filioque procedere, ut excludant Patrem, quin sit fons

et principium totius deitatis, Filii scilicet et Spiritus Sancti; aut id, quod Spiritus Sanctus procedit ex Filio, Filius a Patre non habeat, sive quod duo ponant esse principia, seu duas spirationes, sed unum tantum asserant esse principium, unicamque spirationem Spiritus Sancti, prout hactenus asseruerunt. Et cum ex his omnibus unus et idem eliciatur veritatis sensus, tandem in infra scriptam sanctam et Deo amabilem, eodem sensu, eademque mente unionem unanimiter concordarunt et consenserunt.

In nomine igitur Sanctæ Trinitatis Patris et Filii et Spiritus Sancti, hoc sacro approbante universali Florentino concilio diffinimus, ut hæc fidei veritas ab omnibus christianis credatur et suscipiatur, sicque omnes profiteantur.

Quod Spiritus Sanctus ex Patre et Filio æternaliter est, et essentiam suam suumque esse subsistens habet ex Patre, simul et Filio, et ex utroque æternaliter tanquam ab uno principio et unica spiratione procedit. Declarantes, quod id quod sancti doctores et patres dicunt, ex Patre per Filium procedere Spiritum Sanctum, ad hanc intelligentiam tendit, ut per hoc significetur, Filium quoque esse secundum Græcos quidem causam, secundum Latinos vero principium subsistentiæ Spiritus Sancti, sicut et Patrem; et quoniam omnia quæ Patris sunt, Pater ipse unigenito Filio suo gignendo dedit, præter esse Patrem : hoc ipsum, quod Spiritus Sanctus procedit ex Filio, ipse Filius a Patre æternaliter habet, a quo etiam æternaliter genitus est.

Diffinimus insuper explicationem verborum illorum, Filioque, veritatis declarandæ gratia, et imminente tunc necessitate, licite et rationabiliter symbolo fuisse appositam.

Item in azymo, sive fermentato pane triticeo corpus Christi veraciter confici, sacerdotesque in altero ipsum Domini corpus conficere debere, unumquemque scilicet juxta suæ Ecclesiæ, sive Occidentalis, sive Orientalis, consuetudinem.

Item si vere pœnitentes in Dei caritate decesserint, antequam dignis pœnitentiæ fructibus de commissis satisfecerint,

et omissis, eorum animas pœnis purgatoriis post mortem purgari; et ut a pœnis hujusmodi releventur, prodesse eis fidelium vivorum suffragia, missarum scilicet sacrificia, orationes et eleemosynas, ac alia pietatis officia, quæ a fidelibus pro aliis fidelibus fieri consueverunt secundum Ecclesiæ instituta. Illorumque animas, qui post baptisma susceptum nullam omnino peccati maculam incurrerunt, illas etiam quæ post contractam peccati maculam in suis corporibus, vel eisdem exutæ corporibus (prout superius dictum est) sunt purgatæ, in cœlum mox recipi, et intueri clare ipsum Deum trinum et unum, sicuti est, pro meritorum tamen diversitate alium alio perfectius. Illorum autem animas, qui in actuali mortali peccato, vel solo originali decedunt, mox in infernum descendere, pœnis tamen disparibus puniendas.

Item diffinimus, Sanctam Apostolicam Sedem et Romanum Pontificem in universum orbem tenere primatum, et ipsum Pontificem Romanum successorem esse beati Petri principis Apostolurum, et verum Christi vicarium, totiusque Ecclesiæ caput, et omnium christianorum patrem et doctorem existere, et ipsi in beato Petro pascendi, regendi et gubernandi universalem Ecclesiam a Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse, quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur.

Renovantes insuper ordinem traditum in canonibus, ceterorum venerabilium Patriarcharum, ut Patriarcha Constantinopolitanus secundus sit post sanctissimum Romanum Pontificem, tertius vero Alexandrinus, quartus autem Antiochenus, et quintus Hierosolymitanus, salvis videlicet privilegiis omnibus et juribus eorum.

Datum Florentiæ in sessione publica synodali, in Ecclesia majori solemniter celebrata, anno Incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo trigesimo nono, pridie nonas Julii, Pontificatus nostri anno nono.

Sequuntur subscriptiones.

DÉCRET DE CLÉMENT VIII

Au sujet de la réunion des Évêques de la Russie occidentale le 23 décembre 1595.

Unio nationis ruthenæ cum Ecclesia romana.

CLEMENS EPISCOPUS SERVUS SERVORUM DEI.

Ad perpetuam rei memoriam.

Magnus Dominus et laudabilis nimis in civitate Dei nostri in monte sancto ejus. Civitas Dei supra montem posita, quæ abscondi non potest, in qua gloriosa, et admiranda operatur Deus, et ipse fundavit eam Altissimus, Sancta est Ecclesia, una Catholica et Apostolica, ædificata a Christo Domino supra Beatissimum Apostolorum Principem Petrum, qui est fundamentum Ecclesiæ quod positum est a summo Architecto Christo Jesu, qui cum sit primarium fundamentum, et lapis electus, et angularis, qui portat, et sustentat omnia verbo virtutis suæ, idem ipse qui vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt, et qui dixit, et facta sunt, Simonem Jonæ filium hominem mortalem, et natura sua imbecillem singularis gratiæ privilegio Cepham vocavit, hoc est Petrum, eique tantam firmitatem, et soliditatem dedit, ut esset petra immobilis, supra quam ædificavit sanctam civitatem suam, quæ est Ecclesia Dei viventis, eamdemque per legitimam summorum Romanorum Pontificum successionem, in quibus Beati Petri auctoritas nunquam deficit, ædificat autem usque in finem sæculorum. Itaque per omnes ætates, et tempora ad hanc petram Fidei, Spiritu Sancto auctore, confluunt gentes, et in hanc Deo dilectam Civitatem per salutaris Baptismi januam introducuntur, nationes et populi multi.

Sæpe etiam, qui fallaciis hominum et Diaboli insidiis seducti per devia aberrantes, et perniciosa schismata sectati inseruerunt se doloribus multis, et ab hac sancta civitate discesserunt, iidem Divinæ misericordiæ abundantia per resipiscentiam, conversionem, et pœnitentiam tanquam ex fluctibus emergunt, et erroribus ac schismatibus damnatis, et repudiatis iterum in hanc sanctam Civitatem a Summo Romano Pontifice, qui illius claves habet, reducuntur, et ad pristinam unitatem magno Ecclesiæ Catholicæ gaudio revocantur. Et ne veterem antiquitatis memoriam repetamus, novissime his diebus nostris illustre reconciliationis, et reversionis ad Catholicam Ecclesiam exemplum extitit Ruthenorum Episcoporum : qua in re abundantes, divitias bonitatis Dei erga humilitatem nostram agnoscimus, qui cum ita disposuerit, ut Pontificatus noster in tam multas Christianæ Reipublicæ calamitates, et tantam temporum acerbitatem incideret, sæpe etiam secundum multitudinem dolorum in corde nostro consolationibus suis lætificat animam nostram. Antea siquidem Rutheni Episcopi, atque ea omnis copiosa, et clara natio cum Romana Ecclesia omnium Ecclesiarum Matre, et Magistra non communicabat, sed proprii sermonis, atque idiomatis usu, retento Græco Ritu, vivebat, et luctuosum Græcorum schisma sequebatur : ex quo sane schismate, quod intimo cum dolore commemoramus, innumerabiles ærumnæ, et miseriæ ad nobilissimam Græcorum gentem tanquam a fonte quodam promanarunt.

§ 1. — *Episcopi Rutheni statuerunt redire ad Ecclesiam Romanam anno* 1594.

Nuper vero Venerabilis frater Michael Archiepiscopus et Metropolita Kioviensis, Haliciensisque, ac totius Russiæ et cum eo plerique ejus comprovinciales Episcopi, videlicet Venerabilis frater Hypatius Protothronius Episcopus Wlodimiriensis, et Brestensis, Cyrillus Exarcha Episcopus Luceoriensis, et Ostrosiensis, Gregorius nominatus Archiepiscopus electus in Episco-

pum Polocensem, et Vitebscensem, Leontius Episcopus Pinscensis, et Juroviensis, qui paulo post ex hac vita decessit, et Dionysius Episcopus Chelmensis, et Belsensis, et deinde Jonas Archimandrita Kobrinensis electus in Episcopum Pinscensem et Juroviensem in locum demortui Leontii prædicti, hi omnes divina Spiritus Sancti luce eorum corda collustrante, cœperunt ipsi secum cogitare, et inter se multa consultatione, et prudenti adhibita conferre, et serio tractare, se, et greges quos pascerent, non esse membra corporis Christi, quod est Ecclesia, qui visibili ipsius Ecclesiæ capiti Summo Romano Pontifici non cohærerent, et propterea spiritualis vitæ influxus se non posse capere, neque crescere in charitate, cum ab eo essent disjuncti, ex quo secundum Deum pendet totum corpus compactum, et connexum per omnem juncturam subministrationis in mensuram operationis uniuscujusque membri : quin etiam se omnibus animæ periculis, et insidiis Principis tenebrarum tanquam leonis rugientis propositos esse, qui intra ovile Christi, intra arcam salutis, et intra Domum illam non essent, quæ est ædificata supra petram, quam flumina, et venti irruentes nequeunt prosternere, in qua sola domo Agnus ille ad vitæ fructum comeditur, qui tollit peccata mundi. Quamobrem pro consilio, et salutari deliberatione inter se statuerunt, ac firmiter decreverunt redire ad suam et omnium fidelium Matrem Romanam Ecclesiam, reverti ad Romanum Pontificem Christi in terris vicarium, et totius populi Christiani communem Patrem, et pastorem, longo quidem temporis intervallo post annos fere centum quinquaginta, et amplius, postea quam primum a piæ mem. Eugenio Papa IV in Generali Concilio Florentino Græci recepti et reconciliati Ecclesiæ fuerant. Hanc autem deliberationem, et decretum scripto tradiderunt, et mandarunt, cui Michael Archiepiscopus, et omnes supradicti Episcopi subscripserunt, datumque est die secunda mensis Decembris anno 1594 in quo seipsos ad Romanæ Ecclesiæ communionem, et unitatem procurandam communi veluti vinculo obstrinxerunt.

§ 2. — *Duo Episcopi electi Procuratores pro hac reconciliatione.*

Quod igitur idem Michael Archiepiscopus, et Coepiscopi ejus supradicti salutariter statuerant, sedulo exequentes, duos ex eorum numero delegerunt primarios Episcopos Venerabiles Fratres Hypatium Protothronium Episcopum Wlodimiriensem, et Brestensem, et Cyrillum Exarcham Episcopum Luceoriensem, et Ostrosiensem præstantes viros, et zelo Dei præditos, qui cum Romam advenissent, secum decretum illud detulerunt, de quo supra diximus, Michaelis Archiepiscopi et Metropolitæ, et sua, et aliorum Episcoporum, qui superius enumerati sunt, manu subscriptum. Et litteras præterea ad Nos scriptas attulerunt, datas ex regno Poloniæ et Magno Ducatu Lithuaniæ die 12 Junii anno Domini 1595, juxta kalendarium vetus, quibus infrascripti Episcopi subscripserant, Michael Archiepiscopus Metropolita Kioviensis, et Haliciensis, ac totius Russiæ, Hypatius, Protothronius Episcopus Wlodimiriensis, et Brestensis, Cyrillus Exarcha Episcopus Luceoriensis, et Ostrosiensis, Gregorius nominatus Archiepiscopus electus in Episcopum Polocensem et Vitebscensem, Leontius Episcopus Pinscensis, et Juroviensis postea defunctus, Michael Episcopus Premisliensis, et Samborensis, Gedeon Episcopus Leopoliensis, Dionysius Episcopus Chelmensis, et novissime Jonas Archimandrita Kobrinensis, electus postmodum in Episcopum Pinscensem, et Juroviensem loco prædicti Leontii Episcopi, ut præfatur defuncti.

§ 3. — *Supplicant pro receptione retentis ritibus Græcis.*

Cum igitur duo supradicti Episcopi, et oratores Hypatius, et Cyrillus benigne a Nobis in conspectum, et colloquium nostrum essent admissi, easque litteras ab ipsis quoque subscriptas Nobis reddidissent, Nostram atque Apostolicæ sedis gratiam humiliter petierunt, seque intra gremium Catholicæ Romanæ Ecclesiæ recipi et tanquam membra iterum capiti uniri supplicarunt,

salvis eorum ritibus et cæremoniis in Divinis officiis, et Sacramentorum administratione, et alias juxta unionem celebratam in Concilio Florentino inter Occidentalem, et Orientalem Græcorum Ecclesiam; vicissim obtulerunt se paratos omnes hæreses, et schismata damnare, omnesque errores detestari, quos damnat, et detestatur Sancta Catholica Romana Ecclesia, et eos præsertim quorum causa hactenus ab eadem Romana Ecclesia separati, et disjuncti fuerunt. Tum etiam Fidei catholicæ professionem rite facere ac Nobis denique uti vero Christi Vicario, et Sanctæ Apostolicæ sedi obedientiam, et subjectionem debitam præstare, et perpetuo spondere. Attulerunt iidem Episcopi præterea ad Nos litteras Charissimi in Christo filii Nostri Sigismundi Poloniæ et Sueciæ Regis, qui ut est egregie pius, et Catholicæ Religionis propagandæ cupidus, salutare hoc negotium de Ruthenis ad reconciliationem, et unitatem Catholicæ Ecclesiæ recipiendis magnopere Nobis commendavit, quod et alii fratres Nostri Catholici Episcopi Poloni fecere, hoc est dilectus filius Noster Georgius Cardinalis Razivilius Episcopus Cracoviensis, Joannes Demetrius Archiepiscopus Leopoliensis, et Bernardus Episcopus Luceoriensis.

§ 4. — *Clemens rebus in Congr. S. Officii examinatis consistorium indicit. — In quo lectis Episcoporum Ruthenorum literis.*

Nos igitur, qui per Dei gratiam nihil magis optamus, aut quærimus, quam animas Christo lucrari, eorum petitionibus, et oblationibus intellectis, et consideratis, eas etiam a Venerabilibus fratribus Nostris S. R. E. Cardinalibus Congregationi Sanctæ Romanæ, et universalis Inquisitionis præfectis diligenter considerari jussimus; cumque omnia accurate excussa, et examinata essent, et duo Episcopi supradicti Hypatius, et Cyrillus tam suo proprio, quam Michaelis Archiepiscopi, seu Metropolitani, et coepiscoporum suorum nomine quæ ad hæresum, errorum et schismatis condemnationem et detestationem pertinebant rite præstitissent: item prompti essent publice fidem

Catholicam ex formula præscripta profiteri, ac Nobis, et sedi Apostolicæ veram obedientiam exhibere, ob eas causas statuimus ad Dei gloriam Ruthenos Episcopos et nationem ad corporis Ecclesiæ, et Romanæ Ecclesiæ communionem, et unitatem admittendos, et recipiendos esse. Quod ut more magis solemni, et majori cum lætitia spirituali fieret, certo constituto die, hoc est hodierno, qui est tertius et vigesimus mensis Decembris anni præsentis 1595, sacro Sabbathi quatuor temporum, et vigiliæ natalis Domini Nostri Jesu Christi geminato jejunio, Venerabiles fratres Nostros S. R. E. Cardinales eorumque amplissimum Collegium in Nostrum Apostolicum Palatium, et in Aulam quæ dicitur Constantini, hujus rei causa congregaverimus, quibus nobiscum de more considentibus, multisque Præsulibus, Prælatis, et Aulicis honoratis viris, et familiaribus nostris præsentibus, et astantibus, duos supradictos Episcopos Ruthenos oratores introduci mandavimus, qui ad pedes humilitatis nostræ provoluti, se ad corporis Ecclesiæ Catholicæ, et Romanæ Ecclesiæ unitatem et obedientiam recipi, et admitti iterum suppliciter petierunt. Tum jussu nostro lecta est deliberatio, et decretum supradictum Michaelis Archiepiscopi Metropolitæ, et Episcoporum Ruthenorum, qui ei subscripserunt, quique supra singillatim nominati sunt, de petenda, et quibusvis impedimentis remotis firmiter efficienda cum Romana Ecclesia ejus modi reconciliatione, et membrorum ad caput suum nova unione. Lectum est autem primo loco Ruthenico sermone, ut conscriptum est, deinde lecta est versio latina ad verbum. Tum lectæ sunt etiam litteræ de eadem re ad Nos a prædictis Michaele Archiepiscopo Metropolitano, et Episcopis Ruthenis scriptæ, de quibus supra diximus et eodem plane modo primum quidem Ruthenico sermone, deinde ex latina versione ad verbum sunt lectæ, mox ab uno ex Secretariis nostris domesticis clara voce ipsis Episcopis, et oratoribus latine significari jussimus, quantam animus noster lætitiam caperet, et exultaret spiritus noster in Deo salutari nostro propter Ruthenorum hanc

saluberrimam deliberationem, quantum ipsi deberent Deo bonorum omnium auctori, qui Spiritus Sancti afflatu hanc eis mentem dedisset ut veteres errores agnoscerent, et detestarentur, et ad petram Fidei, ad Romanam Ecclesiam Caput, Matrem et Magistram omnium Ecclesiarum redirent.

§ 5. — *Uterque Episcopus Fidei professionem emittit nomine totius nationis.*

Tum illi statim Hypatius, et Cyrillus tam suo proprio nomine, quam uti Oratores, et Procuratores Michaelis Archiepiscopi, et coepiscoporum suorum supradictorum fidem Catholicam juxta formam professionis fidei orthodoxæ a Græcis faciendæ ab hac Sancta sede præscriptam integre, et de verbo ad verbum professi sunt, Nobis et Apostolicæ sedi debitam, et perpetuam obedientiam et subjectionem præstiterunt, quam Nos una cum venerabilibus fratribus Nostris S. R. E. Cardinalibus recepimus, atque hæc omnia Archiepiscopum, et Episcopos Ruthenos eorum collegas, ac Clerum et Populum rata, et grata habituros, et eamdem fidei professionem facturos, atque obedientiam præstituros, omnia denique per ipsos eorum Oratores et Procuratores, atque promissa confirmaturos, et observaturos bona fide, et corde sincero coram Deo, qui judicaturus est vivos et mortuos jurejurando promiserunt. Primus autem Hypatius Episcopus fidei orthodoxæ professionem fecit latina lingua, quod ipse latine nosset, juxta formam prædictam : legit autem eam clara voce de scripto integre in eum, qui sequitur modum.

§ 6. — *Professio Fidei Episcopi Wlodimiriensis.*

Sanctissime, ac Beatissime Pater.

Ego humilis Hypatius Pociey Dei gratia Protothronius Wlodimiriensis, et Brestensis Episcopus in Russia Nationis Russorum seu Ruthenorum, unus ex Procuratoribus Reverendorum in Christo Patrum Dominorum Prælatorum ejusdem nationis, venerabilis Michaelis Rahosa, Archiepiscopi Metropolitæ Kio-

viensis, et Halicieusis, ac totius Russiæ, et Georgii Archiepiscopi denominati electi in Episcopum Polocensem, et Vitebscensem, et Jonæ Hohol electi in Episcopum Pinscensem, et Juroviensem, et Michaelem Kopystenski Episcopi Premislensis, et Samboriensis, et Gedeonis Balaban, Episcopi Leopoliensis, et Dionysii Zbiruiski Episcopi Chelmensis, ab eis specialiter constitutus, et missus una cum Reverendo in Christo Patre Domino Cyrillo Terleczki Exarcha Episcopo Luceoriensi, et Ostrosiensi ejusdem Nationis altero ex Procuratoribus dictorum Dominorum Prælatorum, et collega meo ad ineundam et suscipiendam unionem Sanctitatis vestræ et Sanctæ Romanæ Ecclesiæ atque ad deferendam debitam obedientiam ipsorum omnium, et totius Ecclesiastici eorum status, et ovium eis commissarum nomine, huic Sanctæ Sedi Beati Petri et Sanctitati Vestræ, uti Summo Pastori Universalis Ecclesiæ ad pedes Sanctitatis Vestræ positus, ac infrascriptam Sanctæ Orthodoxæ Fidei professionem juxta formam Græcis ad unitatem dictæ S. R. E. redeuntibus præscriptam facturus, et emissurus tam Procuratorio nomine prædictorum Dominorum Archiepiscopi, et Episcoporum Ruthenorum meorum principalium, quam etiam meo proprio simul cum prædicto Domino Cyrillo Exarcha Episcopo Luceoriensi, et Ostrosiensi Procuratore, et collega meo polliceor et promitto, quod ipsi D. Archiepiscopus, et Episcopi illam ratam et gratam habebunt ac suscipient, et acceptabunt, et intra tempus competens ratificabunt, et confirmabunt, atque de novo juxta prædictam formam de verbo ad verbum facient, et emittent, et eorum manu scriptam, et sigillo obsignatam ad Sanctitatem Vestram, et hanc Sanctam Apostolicam Sedem transmittent prout sequitur.

Omittitur professio Fidei, quia reperitur impressa.

§ 7. — *Professio Fidei alterius Procuratoris scilicet Episcopi Luceoriensis.*

Tum Ruthenica lingua conscripta, et similiter ab ipso subscripta pro eo lecta est a dilecto filio Eustachio Volovitio Cano-

nico Vilnensis ecclesiæ ejusdem linguæ perito. Deinde Cyrillus Episcopus eamdem Orthodoxæ Fidei professionem fecit ad eamdem prorsus formam, prout Hypatius Episcopus fecerat Rutheuice scriptam, eo quod linguam latinam non calleret. Sed, et latine scriptam ac ab ipso subscriptam ejus nomiue legit dilectus filius Lucas Doctorius canonicus Luceoriensis, hujusmodi sub tenore, videlicet.

Sanctissime, ac Beatissime Pater.

Ego humilis Cyrillus Terleczki Dei gratia exarcha Episcopus Luceoriensis, et Ostrosiensis in Russia, nationis Russorum seu Ruthenorum, unus ex Procuratoribus Reverendorum in Christo Patrum Dominorum Prælatorum ejusdem nationis videlicet Michaelis Rahosa Archiepiscopi Metropolitæ Kioviensis, et Haliciensis ac totius Russiæ, et Gregorii Archiepiscopi denominati electi in Episcopum Polocensem et Vitebscensem et Jonæ Hohol electi in Episcopum Piuscensem et Juroviensem et Michaelis Kopystenski Episcopi Premislensis et Samboriensis, et Gedeonis Balaban, Episcopi Leopoliensis et Dionysii Zbiruiski Episcopi Chelmensis, ab eis specialiter constitutus, et missus una cum Reverendo in Christo Patre Domino Hypatio Pociey Protothronio Wlodimiriensi et Brestensi Episcopo ejusdem nationis, altero ex Procuratoribus dictorum Dominorum Prælatorum, et collega meo, ad ineundam, et suscipiendam unionem Sanctitatis vestræ, et S. R. E. atque ad deferendam debitam obedientiam ipsorum omnium, et totius Ecclesiastici eorum status, et ovium eis commissarum nomine, huic Sanctæ Sedi Beati Petri et Sanctitati Vestræ, uti Summo Pastori Universalis Ecclesiæ ad pedes ejusdem Sanctitatis Vestræ positus, ac infrascriptam Sanctæ Orthodoxæ Fidei professionem, juxta formam Græcis ad unitatem dictæ Sanctæ Romanæ Ecclesiæ redeuntibus præscriptam facturus, et emissurus, tam proprio nomine prædictorum Dominorum Archiepiscopi, et Episcoporum Ruthenorum meorum principalium, quam etiam meo proprio simul cum prædicto Domino Hypatio Protothronio Wlo-

dimiriensi et Brestensi Episcopo Procuratore, et collega meo polliceor, et promitto quod ipsi Domini Archiepiscopus, et Episcopi illam ratam, et gratam habebunt, ac suscipient, et acceptabunt, et intra tempus competens ratificabunt, et confirmabunt, atque de novo juxta prædictam formam de verbo ad verbum facient, et emittent, et eorum manu subscriptam, et sigillo obsignatam ad Sanctitatem Vestram, et hanc Sanctam Apostolicam Sedem transmittent, prout sequitur, Firma fide, etc.

Prout supra, quamvis non sit apposita cum sit impressa.

§ 8. — *Pœnitentiario majori committitur absolutio ipsorum a censuris.*

Quare Nos commisimus et mandavimus dilecto filio Nostro Julio Antonio Presbytero Cardinali Sanctæ Mariæ Transtyberim Sanctæ Severinæ Majori Pœnitentiaro nostro, ut eosdem Hypatium, et Cyrillum Episcopos, et Oratores, ac eorum comites, familiares, et domesticos tam Presbyteros, et Clericos, quam etiam laicos, et alias quascumque personas dictæ Nationis Ruthenorum Romæ præsentes a quibusvis excommunicationis, suspensionis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris, et pœnis, in quas propter præmissa, seu schisma, hæreses, et errores præfatos, quibus forsan adhæserint, quomodolibet incurrerunt, auctoritate Nostra in utroque foro absolvat in forma Ecclesiæ consueta, nec non cum eisdem Episcopis, ac eorum comitibus familiaribus et domesticis, et quibusvis aliis personis, Presbyteris, et Clericis super irregularitate per eos præmissorum occasione contracta, quodque clericali charactere, quo antea rite insigniti fuerunt, illiusque privilegiis uti, ac in omnibus etiam Sacris, et Presbyteratus Ordinibus antea rite susceptis etiam in Altaris ministerio ministrare, seu dicto charactere, qui insigniti non sunt, insigniri, et si idonei fuerint, ad omnes etiam Sacros et Presbyteratus Ordines prædictos promoveri, et quæcumque et qualiacumque Beneficia Ecclesiastica cum cura, et sine cura, etiamsi canonicatus, præbendæ, dignitates, personatus, administrationes, vel

officia existant, sive si jam obtineant, sive si eis alias in futurum canonice conferantur, recipere, et obtinere, et quoad vixerint, retinere; nec non cum eisdem Episcopis, ut Ecclesiis quibus canonice præsunt, seu præfecti fuerunt, præesse et munere consecrationis per eos antea rite suscepto uti, et ad alias similes cathedrales, vel etiam majores, etiam Metropolitanas ecclesias transferri, et illis præesse, libere et licite possint, et valeant dicta auctoritate dispenset.

§ 9. — *Et ipsis Procuratoribus datur facultas absolvendi cæteros suæ nationis.*

Ipsis vero Hypatio, et Cyrillo Episcopis, et Oratoribus facultatem et potestatem dedimus, cum in Russia fuerint, absolvendi eadem Nostra Apostolica auctoritate eodem modo ab excommunicationis, suspensionis, et interdicti, sententiis, censuris, et pænis Michaelem Archiepiscopum, et cæteros Episcopos supradictos. Ac similiter cum præfatis Archiepiscopo et Episcopis super hujusmodi irregularitate præmissorum occasione per eos fortasse contracta dispensandi. Ac insuper, ut iidem Archiepiscopus, et Episcopi supradicti sic absoluti, et cum quibus, ut præfatur fuerit dispensatum, unusquisque in propria civitate, et Diæcesi, vel in sua jurisdictione omnes, et singulos tam Presbyteros et Clericos, quam alias quascumque etiam laicas utriusque sexus personas, qui, quæve ad hujusmodi unitatem S. R. E. venerint, vel eam amplexi fuerint, in prædicta forma Ecclesiæ absolvere, nec non cum Presbyteris, et Clericis prædictis super irregularitate per eos, vel eorum aliquem occasione præmissorum quomodolibet contractam quoad Ordinum exequutionem, quam quorumcumque beneficiorum Ecclesiasticorum retentionem, vel assequutionem dispensare pariformiter eadem nostra auctoritate possint, quemadmodum etiam aliis litteris Nostris in forma Brevis latius continetur.

§ 10. — *Admissio Ruthenorum ad petitam unionem.*

Ut igitur de Ruthenorum ad Romanam Ecclesiam reditu, et reconciliatione ad posteritatis memoriam certa, et perpetua extet testificatio, hac nostra perpetua constitutione Venerabiles fratres Michaelem Archiepiscopum Metropolitam, et cæteros episcopos Ruthenos supradictos, qui decreto consenserunt, et litteris ad Nos missis subscripserunt tam præsentes, quam absentes, una cum omni eorum clero, et populo nationis Ruthenæ, seu Russæ, quæ ad temporale Dominium, et ditionem charissimi filii nostri Sigismondi Poloniæ, et Succiæ Regis pertinet, ad laudem et gloriam Sanctæ, et individuæ Trinitatis, Patris, Filii, et Spiritus Sancti, ad incrementum et exaltationem Fidei Christianæ intra gremium Ecclesiæ catholicæ, et unitatem S. R. E. uti membra nostra in Christo recipimus, unimus, adjungimus, annectimus, et incorporamus, atque ad majorem charitatis nostræ erga ipsos significationem, omnes sacros ritus, et cœremonias, quibus Rutheni Episcopi, et Clerus juxta Sanctorum Patrum Græcorum instituta in Divinis officiis et Sacrosanctæ Missæ sacrificio cæterorumque Sacramentorum administratione, aliisve sacris functionibus utuntur, dummodo veritati et doctrinæ Fidei catholicæ non adversentur, et Communionem cum Romana Ecclesia non excludant, eisdem Ruthenis Episcopis et Clero ex Apostolica benignitate permittimus, concedimus, et indulgemus.

§ 11. — *Clausula derogatoria.*

Non obstantibus Constitutionibus, et Ordinationibus Apostolicis, cæterisque contrariis quibuscumque.

§ 12. — *Pontificis precatio.*

Omnes igitur unanimes uno spiritu benedicamus Deum cæli, et Patrem misericordiarum, qui facit mirabilia magna solus a sæculo, qui corda filiorum ad patrem convertit, oves Christi

ad ovile reduxit, membra capiti iterum conglutinavit. Benedictus Deus, qui semper cogitat cogitationes pacis, et vult omnes salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire. Benedicti sint fratres nostri Michael Archiepiscopus Metropolita, et coepiscopi ejus Rutheni, qui aures suas non obturaverunt ad voces Domini, sed illi ad ostium cordis stanti, et pulsanti aperuerunt, per ipsius gratiam, qui dat velle et perficere pro bona voluntate. Det illis Deus abundantiam cælestium donorum, et conservet et corroboret in hoc sancto proposito cum omni Clero, et fideli populo, ut permaneant in charitate, et obedientia S. R. E. Matris suæ, ut agnoscant, et perpetuo confiteantur magnitudinem divinæ misericordiæ erga ipsos, et ambulant in via Domini conservantes unitatem spiritus in vinculo pacis nobiscum, ut filii nostri dilecti, quos singulari nostro cum gaudio suscepimus in Domino. Ita Christus Dominus pro sua immensa clementia Ruthenorum exemplo Græcos omnes ab Orthodoxæ Fidei tramite aberrantes, qui eos in erroribus sequuntur, permoveat, qui Ruthenis ipsis in hac reconciliatione præire debuerant, qui tamdiu duplici gravissimo jugo animæ, et corpore premuntur, quorum calamitatem dies, et noctes lugemus, et ut ipsi sectentur unitatem, et pacem, ac erroribus et tenebris rejectis amplectantur veritatem, et lucem, et revertantur ad Nos, qui intra cor nostrum in visceribus Jesu Christi eos recipere optamus, ut in omnibus glorificetur Deus, et Pater Domini nostri Jesu Christi, et fiat unum ovile, et unus Pastor. Amen.

§ 13. — *Fides transumptorum.*

Volumus autem, ut præsentium literarum transumptis etiam impressis, Notarii publici manu subscriptis, et sigillo personæ in dignitate ecclesiastica constitutæ obsignatis eadem prorsus fides in judicio, et extra illud ubique locorum habeatur, quæ iisdem præsentibus haberentur, si forent exhibitæ, vel ostensæ.

§ 14. — *Clausulæ.*

Nulli ergo omnino hominum liceat hanc paginam, etc. Nostræ receptionis, unionis, adjunctionis, annexionis, incorporationis, permissionis, concessionis, et indulti infringere, etc.

Si quis autem, etc.

Datum Romæ apud S. Petrum anno incarnationis Dominicæ 1595, Decimo Kal. Januarii Pontificatus nostri Anno IV. (23 decembr. 1595.)

BREF DE BENOIT XIV

Sur les rites orientaux.

AD MISSIONARIOS PER ORIENTEM DEPUTATOS.

BENEDICTUS PAPA XIV.

DILECTI FILI, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

§ 1. — *Duplex quæsitum Congregat. Propagandæ Fidei à Missionario propositum. — Primum, quemnam Ritum servare debeant Syriaci, et Armeni, in Latinorum Ecclesiis Sacra peragentes.*

Allatæ sunt ad Congregationem Venerabilium Fratrum Nostrorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium negotiis Propagandæ Fidei præpositorum Litteræ Sacerdotis cujusdam, Sacris Missionibus exercendis deputati in Civitate Balseræ, quam vulgo *Bassoram* vocant, quæque itinere quindecim dierum a Babylonia distat, et mercatorum negotiationibus est celeberrima; quibus Litteris exponendum censuit, plures in illa urbe commorari Catholicos Ritûs Orientalis, Armenos nempe, aut Syriacos, qui peculiari Templo carentes, ad Latinorum Missionariorum Ecclesiam se conferunt, ubi eorum Sacerdotes Missarum Sacrificia juxta peculiares ipsorum ritus offerunt, aliasque Sacras Cœremonias perficiunt; Laici autem hujusmodi Sacris intersunt, et Sacramenta ab iisdem Sacerdotibus suscipiunt. Indeque occasionem arripuit quærendi; utrum prædicti Armeni, et Syriaci, Catholicum suum Ritum observare debeant, an vero, ad tollendam varietatem in ipsa Ecclesia, in quam Latini etiam, uti diximus, conveniunt, magis consentaneum videatur, ut Armeni, et Syriaci, relicto veteri Kalendario, novum amplectantur, in iis, quæ pertinent ad statuenda tempora Paschalis Solemnitatis, et annuæ Communionis, sicuti etiam Quadragesimæ, dierumque Festorum tam mobilium, quam immobilium : atque ulterius progrediendo, quæsivit, quatenus

prædictis Balseræ Armenis, et Syriacis novum Kalendarium observandum decernatur, utrum aliis quoque Orientalibus præscribi debeat, qui peculiare quidem habent Templum, sed adeo angustum, ut Sacris Functionibus decenter obeundis impar deprehendatur, ideoque ad Ecclesiam Latinorum plerumque se conferunt.

§ 2. — *Alterum, an Missionariis concedenda sit facultas cum præfatis dispensandi super abstinentia a piscibus tempore jejunii.*

Insuper idem Missionarius prædictæ Congregationi subdidit, quod quum Catholicis Orientalibus Armenis, et Syriacis præceptum sit, diebus jejunio dicatis, a piscibus abstinere, plures inter ipsos reperiuntur, qui id minime observant, non ullo sane adducti contemptu, sed partim naturæ fragilitate pertracti, partim ex eo, quod Latinis Catholicis aliam esse consuetudinem intuentur : ideo non alienum videri, si facultas Missionariis tribuatur permittendi, non quidem universis, sed speciatim bis, aut illis, ut piscibus utantur jejunii tempore, ita tamen, ut nullum inde scandalum oriatur, et aliud pietatis opus, loco abstinentiæ a piscibus, subrogare jubeantur.

§ 3. — *Rescriptum utrique quæsito redditum, ut nihil innovetur.*

Hæc, uti diximus, a prædicto Missionario proposita sunt Congregationi de Propaganda Fide, quæ de more eadem examinanda remisit alteri Congregationi Generalis Inquisitionis. Habita vero hæc fuit coram Nobis die 13 Martii hujus anni 1755, et unanimi Cardinalium Inquisitorum consensu, responsum fuit : *nihil esse innovandum.* Id quod Nos etiam auctoritate nostra firmavimus, permoti potissimum decreto alias a primodicta Congregatione de Propaganda Fide die 31 Januarii anni 1702 edito, quod deinde confirmatum, et renovatum non semel fuit, et est hujusmodi : *Referente R. P. D. Carolo Augustino Fabrono Secretario, Sacra Congregatio mandavit præcipi, prout præsenti decreto præcipitur, omni-*

bus, et singulis Missionum Apostolicarum Præfectis, et Missionariis, ne ullus eorum in posterum, quavis occasione, aut prætextu, audeat dispensare cum Catholicis quarumcumque Nationum Orientalium, super jejuniis, orationibus, cæremoniis, et similibus, a proprio earumdem Nationum Ritu præscriptis, et a Sancta Sede Apostolica approbatis. Præterea eadem Sacra Congregatio censuit, non licuisse, nec licere præfatis Catholicis ullatenus a proprii Ritus, a Sancta Romana Ecclesia ut supra, approbati consuetudine et observantia recedere. Hujusmodi autem decretum sic confirmatum, ac renovatum, iidem Eminentissimi Patres ab omnibus et singulis prædictis Præfectis, et Missionariis omnino et absque ulla tergiversatione observari debere, mandarunt. Quod quidem decretum respicit Catholicos Orientalis Ecclesiæ, eorumque ritus ab Apostolica Sede approbatos : Orientalem autem Ecclesiam omnibus notum est quatuor Ritibus constare, Græco videlicet, Armeno, Syriaco, et Cophtico, qui sane Ritus universi sub uno nomine Ecclesiæ Græcæ, aut Orientalis intelliguntur, non secus ac sub Ecclesiæ Latinæ Romanæ nomine, Ritus Romanus, Ambrosianus, Mozarabicus, et varii peculiares Ritus Ordinum Regularium comprehenduntur.

§ 4. — *Conscribendæ Encyclicæ finis, ut Missionariis decreta Congregationum perspecta fiant, iisdemque in Orientalibus reducendis certa tradatur agendi norma.*

Adeo perspicua est decreti sententia, ut nullo Commentario indigeat. Quare nostra hæc Encyclica Epistola eo tendit, ut hujusmodi Lex omnibus cognita fiat, atque perspecta, utque deinceps executioni diligentius mandetur. Merito namque dubitari potest, quæstiones a Missionario Balseræ propositas, ex ignoratione decretorum, quæ jampridem edita sunt, promanasse. Sed quoniam ex aliis multis atque frequentibus indiciis conjicimus, Missionarios Latinos in id curam, et cogitationes intendere, ut in convertendis Orientalibus a Schismate et errore ad Unitatem,

Sanctamque Catholicam Religionem, Orientalem Ritum de medio tollant, aut saltem labefactent, Catholicosque Orientales ad Latinum Ritum amplectendum alliciant, non alia quidem de causa, nisi studio Religionis amplificandæ, et opus bonum, Deoque gratum operandi; ideo consentaneum putavimus (quoniam animum ad scribendum appulimus) hac nostra Encyclica Epistola brevius, quo fieri poterit, ea omnia complecti, quæ juxta hujus Apostolicæ Sedis sententiam, pro norma haberi debent, quoties Orientales ad Catholicam Religionem convertuntur, quæque servanda sunt cum Orientalibus Catholicis, qui versantur in Locis, ubi aut nulli degunt Latini, aut Latini Catholici simul cum ipsis Orientalibus Catholicis commorantur.

§ 5. — *Romanorum Pontificum sollicitudo in revocandis ad unitatem Orientalibus.*

Sane historiam Ecclesiasticam ne quidem primis, ut ajunt, labiis attigisse dicendus esset, qui ignoraret quantum elaboraverint Romani Pontifices, ut Orientales ad unitatem adducerent, post funestum schisma Photii, qui tempore Summi Pontificis Sancti Nicolai I, Constantinopolitanam Sedem, depulso per vim Sancto Ignatio Patriarcha legitimo, invasit. Sanctus Leo IX, Prædecessor noster, Legatos suos Constantinopolim misit, ut hujusmodi schisma, quod per duo circiter sæcula sopitum, Michael Cerularius redintegraverat, extirparet; sed illius conatus in irritum cciderunt. Urbanus deinde II Græcos ad Barense Concilium invitavit; sed exiguum fructum consecutus est, tametsi Sanctus Anselmus Cantuariensis Archiepiscopus omnem curam impenderit, ut ipsos Ecclesiæ Romanæ conciliaret, ipsisque errores, in quibus versabantur, doctrinæ suæ lumine patefecerit. In Lugduuensi Concilio, quod Beatus Gregorius X coegerat, Michael Palæologus Imperator, et Græci Episcopi, unitatem Romanæ Ecclesiæ amplexi sunt; verum mutatis animis ab illa rursum desciverunt. In Concilio autem Florentino sub Eugenio IV Summo Pontifice, ad quod Joannes Palæolo-

gus, et Joseph Patriarcha Constantinopolis, cum cæteris Orientalibus Episcopis, convenerant, Unio statuta fuit, et uniuscujusque subscriptionibus acceptata ; eodemque in Concilio, Armenorum, et Jacobitarum Ecclesiæ, ad obedientiam Sedis Apostolicæ redierunt ; deinde Eugenius Pontifex Florentia Romam profectus, Legatos etiam Regis Æthiopum excepit, ac Syros, Chaldæos, et Maronitas ad obedientiam Romanæ Sedis redegit. Sed quoniam, uti legitur in Evangelio sancti Matthæi, cap. XIII, semen, quod cecidit super petram, nullum affert fructum, quia non habet ubi radicem defigat : *Hi sunt, qui cum gaudio suscipiunt continuo verbum Dei, non habent autem in se radicem : facta autem tribulatione et persecutione propter verbum, continuo scandalizantur :* ideo vix Marcus Archiepiscopus Ephesinus, tamquam novus Photius, Unionem convellere adnixus est, et adversus ipsam cœpit vocem extollere, statim omnis optatus fructus deperiit.

§ 6. — *In unione curanda semper id actum, ut explosis erroribus Orthodoxæ Fidei oppositis, Ritus esset illæsus.*

Præterea Ecclesiasticæ historiæ ignarum se proderet, qui pariter nesciret, ita cum Orientalibus Unionem peractam, firmatamque fuisse, ut Dogma processionis Spiritus Sancti a Patre, et Filio reciperent, atque adeo licitam fuisse admitterent additionem vocis *Filioque,* Symbolo factam ; ut panem non minus fermentatum, quam azymum, Sacramenti Eucharistiæ materiam esse faterentur ; ut dogma Purgatorii, visionis beatificæ, ac Primatus Romani Pontificis amplecterentur ; uno verbo omnem curam collatam fuisse, ut errores Catholicæ Fidei adversi evellerentur ; numquam vero id actum esse, ut venerabili Orientali Ritui detrimentum ullum inferretur. Sed præsentem quoque Ecclesiæ disciplinam prorsus ignoraret, cui satis exploratum non esset, Romanos Pontifices, qui infelicibus præteritorum temporum successibus minime deterriti, de reducendis ad Unitatem Græcis semper cogitarunt, eamdem viam, quam

paulo ante indicavimus, semper institisse, et adhuc insistere; sicut ex ipsorum cum dictis, tum factis manifeste colligitur.

§ 7 — *Præclarum in id affertur S. Leonis IX factum.*

Undecimo sæculo nonnullæ Constantinopoli, Alexandriæ, et in Patriarchatu Jerosolymitano reperiebantur Latinorum Ecclesiæ, in quibus Latinus Ritus servabatur, quemadmodum Romæ non deerant Græcorum Templa, in quibus ipsi Græco Ritu sacra munera persolvebant. Michael Cerularius, impius schismatis instaurator, Latinas Ecclesias jussit obserari. Verum Sanctus Leo IX Romanus Pontifex par pari nequaquam retulit quamvis id facillime posset, neque Græcorum Templa Romæ clausit, sed aperta esse voluit. Itaque de injuria Latinis illata conquestus *in sua Epistola prima* cap. 9, ita subdidit : *Ecce in hac parte Romana Ecclesia quanto discretior, moderatior, et clementior vobis est? siquidem, cum intra et extra Romam plurima Græcorum reperiantur Monasteria, sive Ecclesiæ, nullum eorum adhuc perturbatur, vel prohibetur a paterna traditione, sive sua consuetudine; quin potius suadetur, et admonetur eam observare.*

§ 8. — *Innocentii III et Honorii III rescripta, de Græcis Ritibus retinendis.*

Initio sæculi decimi tertii, cum Latini in potestatem suam Constantinopolim redegissent, et Summus Pontificex Innocentius Tertius decrevisset Patriarcham Latinum in ea Civitate constituere, cui non solum Latini, sed etiam Græci obtemperarent; nihilominus palam declarare non prætermisit, nullum se velle Græcis Ritibus inferre detrimentum, nisi si quæ forte consuetudines inter eos receptæ, periculum animarum parerent, aut honestati Ecclesiasticæ adversarentur. Decretalis hujus Pontificis, in Concilio Lateranensi IV edita, refertur tum in tom. VII Collectionis Conciliorum Harduini, pag. 22, tum *in Cap. Licet, de Baptismo: Licet Græcos diebus nostris ad*

obedientiam Sedis Apostolicæ revertentes fovere, ac honorare velimus, mores, ac Ritus eorum, quantum cum Domino possumus, substinendo, in his tamen illis deferre nec volumus, nec debemus, quæ periculum generant animarum, et Ecclesiasticæ derogant honestati. Honorius postea III, qui Innocentio immediate successit, iisdem verbis usus est, cum literas dedit ad Regem Cypri, qui duos Episcopos in nonnullis Regni sui Civitatibus optabat, Latinum videlicet pro Latinis, qui in illis versabantur, Græcum alterum pro Græcis, qui iisdem in locis commorabantur. Atquæ hæc Honorii epistola typis impressa legitur in Annalibus Raynaldi *ad annum Christi* 1222, num. 5.

§ 9. — *Idipsum iterato constituit Innocentius IV.*

Documentis ejusmodi plurimum redundat sæculum decimum tertium. Ad hoc quippe sæculum pertinet epistola Innocentii IV ad Danielem Regem Russiæ, apud Raynaldum *ad annum* 1247, num. 29, qua ipsius Regis specialem devotionem erga Ecclesiam Catholicam commendans, concedit, ut Ritus, qui Fidei Romanæ Ecclesiæ non repugnarent, in ejusdem Regno serventur, ita scribens : *Eapropter, charissime in Christo Fili, tuis supplicationibus inclinati, Episcopis, et aliis Presbyteris de Russia, ut liceat eis more suo ex fermentato conficere, et alios eorum Ritus, qui Fidei Catholicæ, quam Ecclesia Romana tenet, non obvient, observare auctoritate præsentium indulgemus.* Huc etiam spectat ejusdem Innocentii IV epistola ad Othonem Cardinalem Tusculanum Sanctæ Sedis Legatum in Insula Cypri, cui munus demandaverat nonnullas controversias componendi, quæ Græcos inter, ac Latinos excitatæ fuerant, uti deprehenditur ex ejus Constitutione, quæ incipit : *Sub Catholicæ :* quæque *in veteri Bullario* tom. I, numero decima quarta recensetur : *Verum quia nonnulli Græcorum jamdudum ad devotionem Sedis Apostolicæ redeuntes, ei reverenter obediunt, et intendunt ; licet, et expedit, ut mores ac Ritus eo-*

rum, quantum cum Deo possumus, tolerantes, ipsos in Ecclesiæ Romanæ obedientia præservemus. Quamquam in his, quæ animarum periculum parerent, vel honestati Ecclesiasticæ derogarent, nec debeamus illis deferre aliquatenus, nec velimus. Postquam vero in eadem epistola præscripsit ea, quæ a Græcis facienda erant, tum ea enumeravit, quæ illis permittenda arbitrabatur; his verbis concludit : *Memoratis autem Archiepiscopo Nicosiensi, et ejus Suffraganeis Latinis, communiter auctoritate nostra præcipias, ut eosdem Græcos super præmissis, contra hujusmodi provisionem, et deliberationem nostram, non inquietent aliquatenus, nec molestent.* Idemque Pontifex Innocentius IV Laurentium Minoritam Pœnitentiarium suum, Apostolicum Legatum constituens, eique plenam auctoritatem tribuens in Græcos omnes, qui in Regno Cypri, in Patriarchatibus Antiocheno, et Hierosolymitano morabantur, in Jacobitas etiam, Maronitas, ac Nestorianos, hoc illi potissimum mandavit, ut Græcos universos auctoritate sua vindicaret ab omnibus molestiis, quæ ipsis a Latinis inferri possent : *Mandamus, quatenus Græcos illarum partium, quocumque nomine censeantur, auctoritate Apostolica protegens, turbari eos violentiis, vel quibuscumque molestiis non permittas, injurias quaslibet et offensas a Latinis illatas eisdem, plenarie faciens emendari, et Latinis ipsis districte præcipiens, ut a similibus de cætero penitus conquiescant.* Hæc sunt Innocentii verba ad prædictum Legatum Apostolicum, quæ a Raynaldo *ad annum Christi* 1247, *n.* 30, recensentur.

§ 10. — *Hujusque proximus Successor Alexander IV.*

Alexander IV in locum Innocentii Pontificis immediate suffectus, cum irritam cessisse Prædecessoris sui voluntatem animadvertisset, cumque turbas, ac dissensiones Græcos inter ac Latinos Episcopos in Regno Cypri adhuc vigere percepisset, Latinis Episcopis indixit, ut Græcos Ecclesiasticos suas ad Synodos accerserent; eos autem Decretis Synodalibus

subjectos declarans, sequentem conditionem adjecit : *Recipere, et observare Synodalia statuta, quæ tamen Græcorum Ritibus Fidei Catholicæ non adversis, et a Romana Ecclesia toleratis, non obvient.* Hujusmodi laudabili exemplo inhærens Elias Archiepiscopus Nicosiensis *anno* 1340 Decretis suis synodalibus hanc declarationem inseruit : *Per hoc autem non intendimus inhibere Græcis Episcopis, et eorum subditis, quin Ritus suos, Fidei Catholicæ non adversos, sequantur, juxta compositionem a felicis recordationis Domino Alexandro Romano Pontifice in Regno Cypri inter Latinos, et Græcos editam, et observatam.* Hæc omnia perspici possunt in Labbeana Collectione, Venetæ editionis, tom. XIV, pag. 279 et tom. XV, pag. 775.

§ 11. — *Unio Græcorum in Lugdunensi Concilio stipulata sub conditione ne quid Græcus Ritus immutaretur.*

Finem sæculo decimo tertio imponit memorata Græcorum, Latinorumque Unio statuta in Generali Concilio Lugdunensi sub beato Gregorio X Summo Pontifice, qui ad Michaelem Palæologum Fidei Confessionem, unionisque Decretum a Concilio firmatum, et a Legatis Orientalibus juratum misit, ut ipse quoque Imperator, ac reliqui Græci Episcopi eisdem subscriberent. Peracta fuerunt omnia ab Imperatore, et Orientalibus, adjecta tamen hac conditione, quæ ipsorum litteris continetur, ab Harduino relatis in sua Collectione, tom. VIII, pag. 698. *Sed rogamus Magnitudinem Vestram, etc., quod permaneamus in Ritibus nostris, quibus utebamur ante Schisma, qui scilicet Ritus non sunt contrarii contra supradictam Fidem, nec contra Divina præcepta.* Quamvis autem responsum Gregorii Pontificis ad has Orientalium litteras interierit, quum tamen ipse Unionem ab iis acceptatam atque subscriptam satis firmam reputaverit, merito inde colligitur, prædictam conditionem ab ipso receptam, probatamque fuisse. Et sane Nicolaus III Gregorii Successor, per suos Legatos, quos

Constantinopolim misit, his verbis animum suum patefecit, uti habetur apud Raynaldum *ad annum Christi* 1278. *De cæteris autem Græcorum Ritibus, eadem Romana Ecclesia intendit Græcos, quantum cum Deo poterit, favorabiliter prosequi, et ipsos in illis Ritibus, de quibus Sedi Apostolicæ visum fuerit, quod per eos Catholicæ Fidei non lædatur integritas, nec sacris statutis Canonum derogetur, perseverare permittit.*

§ 12. — *Similiter res gesta est in Concilio Florentino, probante Eugenio IV Pontifice.*

Quod attinet ad sæculum decimum quintum, sat esse potest indicata superius Unio in Concilio Florentino statuta, cui ab Eugenio Pontifice probatæ, Joannes Palæologus subscripsit, hac lege : *ne ex Ritibus nostræ Ecclesiæ aliquid immutetur :* uti videre est tom. IX. Collectionis Harduini, p. 395. Verum, cum Nobis in animo non sit singula percensere, quæ a Romanis Pontificibus, sequentibus deinde sæculis gesta sunt, præcipua quædam attingemus, ex quibus manifesto deprehendatur, ipsos quidem omni conatu, studioque egisse, ut insidentes Orientalium animis errores ab iis evellerent, sed simul etiam manifestis argumentis id ostendisse, sartos tectosque se velle Ritus, quibus eorum majores ante Schisma, approbante Sede Apostolica, usi fuerant; nec unquam ab Orientalibus postulasse, ut si Catholici esse vellent, Latinum Ritum amplecterentur.

§ 13. — *Subsequentium Pontificum Leonis X, Clementis VII et Pii IV cura servandi Græci Ritus.*

In Græcorum Enchiridio edito Beneventi, duæ Summorum Pontificum Leonis X, et Clementis VII habentur Constitutiones, quibus vehementer increpantur Latini illi, qui in Græcis reprehendebant observantiam eorum, quæ in Florentino Concilio eisdem permissa fuerant; præsertim quod Sacrificium offerrent in fermentato, uxorem ducerent, antequam sacris Ordinibus initiarentur, eamque post susceptos Ordines sacros

retinerent, quodque Eucharistiam sub utraque specie etiam Pueris exhiberent. Pius IV in Constitutione : *Romanus pontifex :* quæ numero est 75, tom. II, *veteris Bullarii,* dum Græcos in Latinorum Diœcesibus commorantes, Latinis Episcopis subjectos fore decernit, ita subdit : *Per hoc tamen non intendimus, quod ipsi Græci ab eorum Græcanico Ritu detrahantur, vel alias desuper quoquo modo per locorum Ordinarios, aut alios, impediantur.*

§ 14. — *Gregorius XIII in Collegiis pro Græcis, Maronitis, et Armenis in Urbe erectis, Ritum Orientalem servari voluit. — Rutheni ad unitatem Catholicam redeuntes eumdem Orientalem Ritum sibi illæsum stipulantur. — Eamdem conditionem semper ratam firmamque fore edicit Paulus V.*

Annales Gregorii XIII, a Patre Maphæio conscripti, et Romæ impressi anno 1742, complura referunt, quæ idem Pontifex gessit, licet exitu parum felici, ut Cophtos, Armenosque ad Catholicam Fidem reduceret. Sed ad rem nostram potissimum faciunt ea, quæ leguntur in ipsius Constitutione 63, *in novo Bullario,* tom. IV, part. 3, et in duabus aliis, videlicet 157 et 173, *in eodem Bullario,* tom. IV, par. 4, de fundatione trium Collegiorum in Urbe ab eodem Pontifice institutorum pro Græcis, Maronitis, et Armenis, in quibus Alumnos dictarum Nationum educari voluit, ita tamen, ut semper in suis Ritibus Orientalibus perseverarent. Celeberrima fuit Unio Ruthenorum cum Apostolica Sede tempore fel. record. Clementis Papæ VIII peracta, cujus monumenta relata leguntur in Annalibus Venerabilis Cardinalis Baronii, Romanæ editionis anni 1596, tom. VII, ubi, pag. 682, exhibetur Decretum ab Archiepiscopis, et Episcopis Ruthenis pro ineunda Unione confectum, cum hac conditione : *Salvis tamen, et in integrum observatis cæremoniis, et Ritibus cultus Divini peragendi, et Sanctorum Sacramentorum, juxta consuetudinem Ecclesiæ Orientalis; correctis tantummodo iis articulis, qui ipsam*

Unionem impedirent; ut more antiquo fierent omnia, sicut olim Unione durante fuerunt. Sed cum paulo post ad pacem turbandam rumor percrebuisset, sublatos esse in Unione Ritus universos, quibus Rutheni antiquitus usi fuerant in Divina Psalmodia, in Missæ Sacrificio, in Sacramentis administrandis, aliisque Sacris Cœremoniis; Paulus V. Litteris Apostolicis in forma Brevis datis anno 1615, quæ in eodem Græcorum Enchiridio impressæ sunt, voluntatem suam his verbis solemniter declaravit : *Dummodo veritati, et doctrinæ Fidei Catholicæ non adversentur, et communionem cum Romana Ecclesia non excludant, per Unionem præmissam tollere, aut extinguere, Ecclesiæ Romanæ intentionem, mentem, et voluntatem non fuisse, nec esse; nec id dici vel censeri potuisse, nec posse; quin imo dictos Ritus eisdem Ruthenis Episcopis, et Clero, ex Apostolica benignitate permissos, concessos, et indultos esse.*

§ 15. — *Clariora Summorum Pontificum facta, quibus evincitur, fuisse eos de Orientali Ritu servando vehementer sollicitos.*

Aptissime hic recenseri possent Ecclesiæ, quas diversis temporibus posteriores Romani Pontifices Græcis, Maronitis, Armenis, Cophtis, Melchitis in Urbe addixerunt, quæque etiamnum extant, et patent, ut sacras functiones in ipsis, juxta Ritum suum, singuli expleant. Opportune hic quoque referri posset, quemadmodum Clemens Papa VIII in sua Constitutione 34, § 7, *veteris Bullarii*, Græcum Episcopum Romæ constituit, ut Italo-Græcis Latinas Diœceses incolentibus Ordines juxta Græcorum Ritum conferret; deinde vero alium a Clemente XII proximo Prædecessore nostro, in sua Constitutione incipien. *Pastoralis*, fuisse superadditum Græcum Episcopum, qui fixam in Bisinianensi Diœcesi Sedem habet, ut Italo-Græcis Ordines conferat; ne qui longius ab Urbe distant, longum iter aggredi cogantur, ut Ordines ab Episcopo Græco Romæ degente, juxta allatam Clementis VIII Consti-

tutione, suscipiant; ac ne ipsis quidem Episcopis Catholicis Maronitarum, Cophturum, et Melchitarum, qui aliquando Romæ versantur, denegari facultatem conferendi Ordines juxta Ritum suum, nationis suæ hominibus, dummodo idonei reperiantur. Ad rem pariter hic addi posset, quoties aliqua de disciplina Orientalium, vel Italo-Græcorum excitata est controversia, Apostolicam Sedem nihil prætermisisse, ut si quæ emendatione digna visa sunt, emendaret, edicendo statim, velle se, ut cæteris in rebus omnibus Orientalis Ritus inviolatus, firmusque maneret; aut aperte declarando, quæ pro Italo-Græcis inter nos degentibus, et Latinorum Episcoporum jurisdictioni subjectis statuebantur, ita accipi oportere, ut eos dumtaxat afficiant, neutiquam vero protendantur ad Græcos Orientales, qui a nobis longe dissiti, Græcis Episcopis suis Catholicis subsunt.

§ 16. — *Immo ne passos quidem esse, ut ab aliis quidquam eidem Ritui detraheretur.*

Deprehenditur id ex confirmatione Synodi Provincialis Ruthenorum coactæ in urbe Zamosciæ anno 1720, ad quam examinandam Nos quoque, quippe qui tunc munere Secretarii Congregationis Concilii fungebamur, acciti fuimus a fel. record. Benedicto XIII, qui licet obsecundandum putasset insinuationibus Patrum ejusdem Concilii, a quibus nonnulli Ritus inter Græcos vigentes, suis Decretis vel temperati fuerant, vel sublati; prædictam Synodum confirmavit quidem suis Apostolicis Litteris in forma Brevis, datis anno 1724, hac tamen addita declaratione : *Ita tamen, quod per nostram prædictæ Synodi confirmationem nihil derogatum esse censeatur Constitutionibus Romanorum Pontificum Prædecessorum nostrorum, et Decretis Conciliorum Generalium, emanatis super Ritibus Græcorum, quæ, non obstante hujusmodi confirmatione, semper in suo robore permanere debent* Idem quoque colligitur ex pluribus nostris Constitutionibus, quæ in nostro Bul-

lario continentur, de Ritibus Cophtorum, Melchitarum, Maronitarum, Rhutenorum, et Italo-Græcorum generatim, atque etiam speciatim de Ritibus Cleri Collegiatæ Ecclesiæ Messanensis Sanctæ Mariæ *de Grafeo* nuncupatæ, ac postremo de Græco Ritu in Ordine Sancti Basilii servando. Siquidem in Constitutione 87, *ejusdem Bullarii*, tom I, de Græcorum Melchitarum Ritibus hæc leguntur; *De Ritibus igitur, et moribus Ecclesiæ Græcæ illud in primis generatim statuendum decrevimus, nemini licuisse, aut licere, quovis titulo, et colore, et quacunque auctoritate, aut dignitate, etiamsi Patriarchali, aut Episcopali præfulgeat quidquam innovare aut aliquid introducere, quod integram, exactamque eorumdem observantiam imminuat.* In præcedenti vero Constitutione 57, quæ incipit: *Etsi Pastoralis* § 9, *num.* 1, hæc de Italo-Græcis præscribuntur: *Quoniam Orientalis Ecclesiæ Ritus, utpote non minima ex parte a Sanctis Patribus profecti, vel a Majoribus traditi, sic animis Græcorum, aliorumque insederunt, ut Prædecessores nostri Romani Pontifices satius consultiusque duxerint Ritus hujusmodi, qua in parte nec Fidei Catholicæ adversantur, nec periculum generant animarum, aut Ecclesiasticæ derogant honestati, approbare, seu permittere, quam illos ad Romanarum cæremoniarum normam reducere, etc.* Et § 9, n. 24, hæc leguntur: *His insuper, quæ superius in quacumque parte Italo-Græcis concessimus, indulsimus, declaravimus, præcepimus, ordinavimus, et interdiximus, seu prohibuimus, Græcorum in Oriente, sub propriis Catholicis Episcopis, Archiepiscopis, vel Patriarchis commorantium, et aliarum Christianarum Nationum quorumcumque Rituum a Sancta Sede approbatorum, seu permissorum, juribus qualibuscumque, si quæ illis de jure, vel ex consuetudine, vel alias quomodolibet legitime competant, aut Apostolicis Constitutionibus vel Conciliorum Generalium, aut particularium, seu Congregationum Venerabilium Fratrum nostrorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium Decretis,*

quæ super Ritibus Græcorum, seu aliorum Orientalium emanarunt, ullo pacto præjudicatum, vel præjudicium ullum illatum esse, non intendimus.

§ 17. — *Hæreses tamen unitatem proscindentes, summopere aversati, certas formulas Professionis Fidei Græcis, et Orientalibus statuerunt.*

Verum his, aliisque pluribus prætermissis, libere asseremus, Romanos Pontifices assiduam, atque indefessam curam impendisse, ut hæreses, a quibus Schisma inter Occidentalem, atque Orientalem Ecclesiam dimanavit, profligarent; ac propterea earum detestationem, sive abjurationem expoposcisse ab iis Orientalibus, qui ad Ecclesiæ unitatem redire postulant, aut de quibus explorandum est, utrum vere ad unitatem Apostolicæ Sedis pertineant. Duæ sunt formulæ professionis Fidei, quarum prima Græcis præscripta a Summo Pontifice Gregorio XIII, tom. II, *veteris Bullarii Romani trigesima tertia* recensetur; alteram vero pro Orientalibus statuit Urbanus VIII. Ambæ Typis Congregationis de Propaganda Fide editæ fuerunt, prima quidem anno 1623; altera anno 1642. Cum autem deinde anno 1665 Patriarcha Antiochenus, Syriacus Hierapolis, necnon Archiepiscopus Syrorum in eadem urbe Hierapolis commorantium, suæ Fidei professionem ad Urbem transmisissent, eaque data fuisset examinanda Patri Laurentio de Lauræa Ordinis Minorum Sancti Francisci Conventualium, tunc temporis Sancti Officii Consultori, et deinde S. R. E. Cardinali; is die 28 Aprilis ejusdem anni suffragium suum scripto exaratum protulit, quod etiam subinde fuit a Congregatione probatum, illudque his verbis concluditur : *Omnes sunt admittendæ, sed significandum est iis, ad quos spectat, ut in posterum curent, emitti Professionem Fidei alias a felicis recordationis Urbano VIII Orientalibus præscriptam, quia illa continet multarum hæresum detestationem, et alia pro iis regionibus necessaria.*

§ 18. — *Curaruntque eorum Missalia expurgata recudi, Euchologium emendari, servato cæteroquin semper Græco Ritu.*

Cumque inimicus homo, ut superseminaret zizania, eo nequitiæ nonnullorum animos impulisset, ut Missalibus, Breviariis, ac Ritualibus admiscerent errores, quibus Ecclesiastici, cæterique de Clero inficerentur, opportuno consilio, et post accuratum examen, Romani Pontifices Typis Congregationis de Propaganda Fide, Missale Cophticum, ac Maronitarum, sicut etiam Illyrica, aliaque hujusmodi Missalia recudenda curarunt. Neque silentio præterire possumus, quantum curæ, ac laboris collatum fuerit in emendando Græcorum Euchologio, quod e Typographia ejusdem Congregationis superioribus mensibus prodiit absolutum. Hujus Operis examen magno quidem studio sub Urbano VIII Pontifice cœptum fuit, at post non multum temporis intermissum; instauratum autem novissime sub Clemente XII, proximo Prædecessore nostro : ast Deus Optimus Maximus eo Nos gaudio perfudit, ut post innumeras vigilias, labores, ac discussiones, Pontificatus Nostri tempore, a Cardinalibus, Præsulibus, Theologis, ac Viris Orientalium Linguarum peritissimis peractas, quin nobis ipsi pepercerimus, investigando nimirum, perlegendo, et expendendo quæcumque inspicienda, legenda, et examinanda erant, gravissimum hujusmodi opus absolutum intueremur; ea semper adhibita accurata, ac quodammodo scrupulosa circumspectione, nequid minimum læderetur Græcus Ritus, sed illibatus omnino retineretur, et integer, quamvis cæteroquin superioribus temporibus inter nostros Theologos non defuerint, qui Orientalium Liturgiarum, Rituumque, qui ante Schisma in Orientali Ecclesia obtinuerant, penitus ignari, improbarent quidquid adversabatur Occidentalis Ecclesiæ Ritui, quem tantummodo probe noverant. Utque uno verbo complectamur omnia, in reditu Græcorum, Schismaticorumque Orientalium ad Catholicam Religionem curando, id unum Romanis Pontificibus maxime

curæ fuit, ut ex illorum animis radicitus evellerent Arii, Macedonii, Nestorii, Eutychetis, Dioscori, Monothelitarum, aliorumque errores, in quos infeliciter proruerant; salvis tamen, et intactis Ritibus, ac disciplina, quam ante Schisma servabant, et profitebantur, quæque venerandis ipsorum antiquis Liturgiis, ac Ritualibus innititur; quin unquam iidem Romani Pontifices poposcerint, ut ad Catholicam Fidem redeuntes, suum Ritum dimittere, et Latinum amplecti deberent; id namque Ecclesiæ Orientalis, et Græcorum, ac Orientalium Rituum omnimodam secum ferret internecionem, quod porro non modo numquam tentatum, imo vero semper fuit, et est ab hujus Sanctæ Sedis consilio quammaxime alienum.

§ 19. — *Missionariorum quale sit munus, et quam methodum in eo utiliter obeundo sectari debeant.*

Ex his, quæ huc usque latiori calamo relata sunt, plura facile inferri possunt. Primum quidem, conatus omnes, omnemque diligentiam in id unum impendendam esse ab eo Missionario, qui Orientales Schismaticos, et Græcos, ad unitatem, Deo juvante, redigere contendit, ut scilicet ab illorum animis errores depellat Catholicæ Fidei adversantes, quos Majores eorum amplexi sunt, ut causam aliquam prætenderent, qua se ab Ecclesiæ unitate segregarent, subtraherentque ab obedientia ac obsequio, Romano Pontifici, tamquam ejusdem Ecclesiæ Capiti exhibendis. Quod vero spectat ad argumenta, quibus Missionarius uti debet; quum Orientales propriis veteribus Patribus magnopere adhæreant, peracta jam res est operosa sedulitate diligentissimi Leonis Allatii, aliorumque clariorum Theologorum, qui perspicue demonstrarunt, convenire maxime inter sese veteres, spectabilioresque Græcorum, nostrosque Ecclesiæ Occidentalis Patres, in iis omnibus, quæ ad Dogma pertinent, et ad confutationem errorum, quibus Orientales, et Græci nunc temporis misere implicantur. Quapropter horum Librorum studium maximam indubie afferet utilitatem. Conati

sunt sane Lutherani præterito sæculo, Orientales, et Græcos in errores suos pertrahere. Idem quoque tentarunt Calvinistæ infensissimi hostes præsentiæ realis Christi in Sacramento Eucharistiæ, et transubstantiationis panis, ac vini in ejusdem Corpus, et Sanguinem ; et in partes suas Patriarcham Cyrillum, ut aiunt, adduxerunt. Attamen, cum Græci, licet Schismatici, animadvertissent, novis Lutheranorum erroribus adversari suorum veterum Patrum auctoritates, præsertim Sanctorum Cyrilli, Joannis Chrysostomi, Gregorii Nysseni, Joannis Damasceni, tum authentica argumenta, quæ ex ipsorum Lyturgiis depromuntur, ad realem præsentiam, et transubstantiationem asserendam, se decipi minime passi sunt, nec ullo modo a Catholica veritate recedere voluerunt. Constat id omne ex Schelestrato in Dissertatione : *De perpetua consensione Orientalis Ecclesiæ contra Lutheranos :* sub titulo : *De transubstantiatione*, *p.* 717, *tom.* II, *Actorum Ecclesiæ Orientalis.* Iidemque duabus in Synodis Patriarcham Cyrillum, seu edita sub ejus nomine Calviniana dogmata, unanimes damnarunt, uti videre est apud Christianum Lupum *part.* 5, ad Concilia Generalia, et Provincialia; ac potissimum in Dissertatione : *De quibusdam locis cap.* 9, *in fine.* Ex quo primum haud levis spes affulget, fore, ut ipsorum oculis subjectæ auctoritates veterum Patrum, quæ novis eorumdem erroribus adversantur, Catholico autem nostro Dogmati favent quammaxime, facilem viam ad reditum sternant, eosque ad veram conversionem impellant. Deinde alterum quoque potest inferri, nimirum, non modo opus non esse, ad Orientales et Græcos in viam unitatis revocandos, ut lædantur ipsorum Ritus, aut corrumpantur; quandoquidem id semper alienum fuit ab instituto Sedis Apostolicæ, quæ in hac ipsa Sacrorum Rituum materia, zizania a tritico, quoties oportuit, secernere novit; verum etiam conatus hujusmodi plurimum optatissimæ unioni adversari, uti recte perpendit Thomas a Jesu : *De conversione omnium gentium procuranda lib.* 7, *cap.* 2. *Ostendendum etiam, Eccle-*

siam Romanam probare, ac indulgere, ut quævis Ecclesia propriis adhæreat Ritibus, et Cæremoniis; quippe cum Schismatici propriorum Rituum tenacissimi sint. Ne ipsos eorum perdendorum ingruens aliqua suspicio ab Ecclesia Romana alienet, et avertat, opportune laborandum, ut se in propriis Cæremoniis insectandis conservandos esse persuadeantur. Demum ex iis, quæ supra præjecimus, illud tertio infertur, cavendum omnino esse Missionario, qui Orientalem schismaticum reducere cupit, ne eumdem ad Latinum amplectendum Ritum inducere contendat : munus namque hoc unum Missionario demandatur, revocandi Orientalem ad Catholicam Fidem, non vero ipsum ad Latinum Ritum inducendi.

§ 20. — *Latinis non licet ad Græcum Ritum transire, neque Græcis Latinum Ritum semel amplexis, ad illum reverti, nisi Apostolica intercedat dispensatio.*

Peracta in Florentino Concilio Unione, quam superius memoravimus, quidam ex Latinis Catholicis, in Græcia commorantes, arbitrati sunt, fas sibi esse a Latino Ritu ad Græcum transire, allecti fortasse ea libertate, quam noverant Græcis præservatam, retinendi post Ordinem Sacrum uxores quas duxerant, antequam eumdem Sacrum Ordinem suscepissent. Verum Nicolaus V Pontifex Maximus opportunum huic corruptelæ remedium afferre non prætermisit, uti colligitur ex ejus Constitut. *tom.* III, *part.* 3, *Bullarii* recenter Romæ editi *pag.* 64. *Pervenit ad aures nostras, quod in Locis, quæ Catholicis in Græcia subjecta sunt, multi Catholici, Unionis prætextu, ad Græcos impudenter transeunt Ritus. Mirati admodum sumus, mirarique non desistimus, nescientes, quid sit, quod eos a consuetudine, ac Ritibus, in quibus nati, enutritique sunt, in alienigenarum Ritus transposuit : nam, etsi laudabiles Orientalis Ecclesiæ Ritus sint, non licet tamen Ecclesiarum Ritus permiscere, neque id unquam Sacrosancta Synodus Florentina permisit.* Cum Latinus Ritus is sit, quo

utitur Sancta Romana Ecclesia, quæ Mater est et Magistra aliarum Ecclesiarum, reliquis omnibus Ritibus præferri debet: Ex quo porro sequitur, haud licere a Latino Ritu ad Græcum transire; nec illis, qui semel a Ritu Græco, vel Orientali, ad Latinum transierunt, integrum esse ad pristinum Græcum Ritum reverti, quemadmodum patet ex nostra Constitutione: *Etsi Pastoralis* 57, § 2, *num.* 13, *Bullarii nostri tom.* I, nisi forte peculiares quædam intercederent circumstantiæ, quæ impertiendam hac super re dispensationem suaderent; sicuti superioribus temporibus aliquando, et nunc etiam accidit in Collegio Maronitarum hujus nostræ Urbis, in quo, cum quandoque reperiatur aliquis Societatis Jesu Sacerdos, qui Societatem ingrediens, dispensationem obtinuit transeundi ad Latinum Ritum, nonnunquam cum eo dispensatur, ut in Ecclesia memorati Collegii Missam celebret Ritu Syriaco, et Chaldaico, Divinumque Officium juxta eumdem Ritum persolvat, nempe, ut Alumnos in eodem Collegio degentes Ritum ipsum edoceat. Id liquido apparet ex pluribus Decretis Congregationis Sancti Officii, uno videlicet dato die 30 Decembris anno 1716, altero die 14 decembris anno 1740, nec non ex alio recentiori, quod Nos die 19 Augusti 1752 jussimus expediri.

§ 21. — *Græcis itidem interdictus ad Latinum Ritum transitus, sed non æque; is autem non a Missionariis, sed ab Apostolica Sede probandus. — Et quid de Italo-Græcis.*

Hæc transitum de Latino ad Græcum Ritum spectant. Nunc autem verba facientes de transitu ab Orientali, et Græco ad Latinum Ritum, libere affirmari potest, transitum hujusmodi, non æque, ac primum, interdici; sed tamen nequaquam licere Missionario, Græcum et Orientalem, ad Catholicæ Ecclesiæ unitatem reverti exoptantem, inducere, ut proprium Ritum dimittat, cum ex hac agendi methodo, gravissima detrimenta, sicuti paulo ante innuimus, promanare possint. Melchitæ Catholici libenter olim a Græco Ritu ad Latinum transibant, sed

vetitum id ipsis fuit, monitique Missionarii, ne illis suaderent hujusmodi transitum; cujus permissio est privativo Apostolicæ Sedis judicio reservata, uti manifestum fit ex nostra Constitutione : *Demandatam* 85, § 35, *Bullarii tom.* I. *Præterea omnibus, et singulis Melchitis Catholicis, Græcum Ritum servantibus, ad Latinum Ritum transire deinceps expresse vetamus. Missionariis vero omnibus districte mandamus, sub pœnis etiam infra exprimendis, aliisque arbitrio nostro decernendis, ne cuiquam ex illis hujusmodi transitum a Græco ad Latinum Ritum suadere præsumant, aut etiam cupientibus, inconsulta Apostolica Sede, permittant.* Consentanea sunt Decreta Urbani VIII Prædecessoris nostri quoad Ritum Græco-Ruthenum, edita in Congregatione Propagandæ Fidei coram ipso babita die 7 Februarii, ac die 7 Julii anno 1624. Quamvis autem æquum videri posset liberam Italo-Græcis relinquere facultatem transeundi, si liberet, a Græco Ritu ad Latinum, cum ipsi inter nos versentur, et Latino Episcopo subjiciantur; tamen constitutum est, ut Sedis Apostolicæ auctoritas ad id omnino requiratur, si de Ecclesiasticis tam Sæcularibus, quam Regularibus agatur : Si vero Laici, et Sæculares transitum hujusmodi postulaverint, Episcopi sufficiat licentia, quam ob justas, ac legitimas causas, certis quibusdam personis moderate impertiri quidem potest, nunquam vero integræ Universitati : In hac enim facti specie Apostolicæ Sedis auctoritate opus est, uti videre est in sæpe memorata nostra Constitutione : *Etsi Pastoralis* : 17, § 2, *num.* 14, *Bullarii nostri tom.* I.

§ 22. — *Objectio ex eo desumpta, quod aliqui Latinorum Ritus Orientalibus permittantur. — Duplex statuitur Græcorum et Orientalium Classis. Nonnulli suis Ritibus ita adhærent ut Latinos damnent, atque improbent. Exemplis res illustratur.*

Quod si defendi vellet, Orientales, et Græcos hæresim abjurantes, et ad unitatem redeuntes, allici jure posse, ac urgeri

ad Ritus suos deserendos, Ritumque Latinum omnino amplectendum, eo quod alias probatum fuerit, atque nunc etiam probetur, Orientales, et Græcos Latinum aliquem Ritum sectari; opportuna haud desideratur responsio. Orientales siquidem et Græci duas veluti Classes constituunt. Prima est illorum, qui nequaquam contenti iis rebus, quæ ab Apostolica Sede ipsis ad Unionem conservandam permittuntur, extra honestatis limites impudenter feruntur, jactantes, quæcumque a se fiunt, ea jure optimo fieri, Latinosque decipi, qui eadem non peragunt. Exemplo sit azymum : Græci, et Orientales, ut Catholici sint, fateri debent, tam azymum, quam fermentatum panem, materiam esse aptam Sacramenti Eucharistiæ, et queunlibet Ecclesiæ suæ Ritum sectari oportere; adeo ut quicumque improbat Ecclesiæ Latinæ Ritum, quæ in Eucharistiæ consecratione utitur azymo, a veritate recedat, et in errorem prolabatur. Hilarion Monachus in Dialectica sua Oratione, quam Leo Allatius e Græco sermone Latinam reddidit *tom.* I, *Græciæ Orthodoxæ*, edito Typis Congregationis de Propaganda Fide 1652, *p.* 762, hæc advertit : *Et hæc scripsi vobis, Græci amicissimi, non panem vestrum, quem adorans æque ac nostra azyma revereor, incusans, sed exponens, neque probe, neque ut Christianum addecet, vos gerere, dum Latinorum azyma dicto factoque læditis, injuriaque afficitis; in utrisque enim, ut dictum est, verus Christus continetur.* Exemplum est itidem ex libertate, Orientali et Græciæ Ecclesiæ relicta, ut qui in ea Sacris Ordinibus, atque etiam Sacerdotio sunt insigniti, uxores, quas ante Sacrum Ordinem duxerunt, retinere valeant, uti patet *ex Can. Aliter. dist.* 31, *et cap. Cum olim, de Clericis Conjugatis.* Romani siquidem Pontifices perpendentes id nequaquam adversari Divino, aut naturali juri, sed tantum Ecclesiasticis sanctionibus, opportunum censuerunt consuetudinem hanc inter Græcos, et Orientales vigentem ferre, ne, auctoritate Apostolica ad eam evellendam interposita, illis occasio ab unitate recedendi præberetur; quod recte

expendit Arcudius *in sua Concordia, lib. 7, cap.* 33. Attamen, quis crederet? non defuerunt, neque desunt ex Græcis, et Orientalibus, qui Latinam Ecclesiam injuria arguunt, tanquam matrimonio infensam, propterea quod exemplum Apostolorum sequuta, in suis Subdiaconis, Diaconis, ac Presbyteris cœlibatum servaverit, ac servet. Legi potest Hincmarus Rhemensis *tom.* II, *suorum Operum epist.* 51. Tertium denique exemplum suppeditant nonnulli ex Cophtis, quorum Ritus præscribit, ut post Baptismi sacramentum illico adjungatur Confirmatio : qui mos non obtinet in Occidentali Ecclesia, quæ plerumque talem in confirmandis ætatem exposcit, ut quid bonum, quidve malum sit, possint dignoscere. Romana Ecclesia veteri Cophtorum consuetudini non adversatur. Verum (quis crederet ?) extant ex ipsis nonnulli, qui Baptismum a Latinis collatum ideo perhorrescunt, quod post Baptisma, Confirmationis etiam Sacramentum non fuerit ministratum. Quamobrem in nostra Constitutione 129, quæ incipit : *Eo quamvis tempore : Bullarii nostri tom.* I, merito a nobis arguuntur, atque damnantur : *Sicuti lenitati, et patientiæ Sedis Apostolicæ consonum videri potest, quod Cophti in suo jamdiu recepto, et ab eadem Sede tolerato usu perseverent, ita ferendum non est, quod Baptismum Ritu Latino, et seorsim a Confirmatione collatum, acerbo, alienoque animo perhorrescant.*

§ 23. — *Altera Classis eorum, qui cum propriis Latinum aliquem Ritum conjungunt. Afferuntur exempla.*

Alteram Classem constituunt Orientales illi, et Græci, qui retinentes majori ex parte Ritus suos, et insimul Occidentalium, ac Latinorum Ritus venerantes, ex his nonnullos sequuntur, ex veteri consuetudine suis Episcopis perspecta, et approbata, atque insuper ab Apostolica Sede expresse, vel tacite confirmata. In hanc Classem referri possunt Armeni, ac Maronitæ, qui fermentatum deseruerunt, et Eucharistiam, sicuti Latini, in azymo conficiunt, uti testatur Abrahamus Echel-

lensis *in suo Eutychio vindicato pag.* 477, quam quidem Armenorum disciplinam nonnulli tribuunt Sancto Gregorio Illuminatori, primo Armeniæ Episcopo, qui initio sæculi quarti, sub Tiridate rege, martyrii coronam est consecutus; alii vero Sancto Silvestro Pontifici, aut Sancto Gregorio Magno eamdem referunt acceptam, in Conventionibus cum Armenorum natione initis, quæ indicantur a Summo Pontifice Gregorio IX, in suis Epistolis ad Regem Armeniæ, relatis a Raynaldo *ad annum Christi* 1139, *num.* 82. Eam certe disciplinam ab Ecclesia Romana Armenis traditam, testatur eorumdem Armenorum Sisensis Patriarcha Gregorius, in epistola ad Haytonem patrem Leonis Regis Armeniæ Cœnobitam, *apud Clementem Galanum, in Conciliatione Ecclesiæ Armenæ cum Romana tom.* I, *pag.* 449, sic scribens : *Quocirca nos a S. Romana Ecclesia, aquæ commixtionem* (cum vino in calice) *modo recipimus, sicut ab eadem acceptum habemus Azymum, Mitram Episcopalem, et modum signandi Crucem.* Vetustissima pariter, et immemorabilis est apud Maronitas azymi consuetudo, uti constat ex Morini *Præfatione ad Maronitarum Ordinationes; et ex Bibliotheca Orientali Assemani senioris, tom.* I, *pag.* 410, atque ex Synodo Nationali in Monte Libano congregata anno 1736, et a Nobis in nostra Constitutione : *Singularis :* 31, *Bullarii nostri tom.* I, confirmata, in cujus *cap.* 12, *de Sacramento Eucharistiæ*, cum de azymo agitur, hæc leguntur : *Qui mos, et in Ecclesia nostra, et apud Armenos quoque in Oriente, ab immemorabili tempore obtinuit, et authentica etiam hujus rei documenta proferre possumus.* Hoc Armenorum, et Maronitarum exemplo, Bessarion Cardinalis, cui primum Abbatia Cryptæ Ferratæ sita in Diœcesi Tusculana fuerat commendata, id obtinuit, ut Græci Monachi in illa degentes in azymo consecrarent, quemadmodum legere est in nostra Constitutione 33. *Inter multa :* § *Ut autem : Bullarii nostri tom.* II. Idem semper servatum fuit, hodieque servatur in Ecclesia Collegiata S. Mariæ *de Grafeo* nuncupata, sita in Mes-

sanensi Diœcesi, licet ipsius Clerus Ritum Græcum retineat, uti videri potest in nostra Constitutione 81, quæ incipit : *Romana Ecclesia*, § 1, *Bullarii nostri tom.* I, quamvis, generatim loquendo, Presbyteri Italo-Græci servent in Italia, Insulisque adjacentibus suam disciplinam, ac Ritum conficiendi in fermentato Eucharistiam : moneanturque impensius Sacerdotes Latini, vel Græci Ritus, ne Eucharistiam consecrare, ac distribuere juxta proprium cujusque Ritum prætermittant, uti declaratur in nostra Constitutione, quæ incipit : *Etsi pastoralis*, 57, § 1, *num.* 2, *ac* § 6, *num.* 10 *et seq. Bull. nostri, tom.* I.

§ 24. — *Ritus ministrandi Eucharistiam Infantibus, illico post Baptismum, quando obtinuerit, et quare obsoleverit.*

Quibusdam Ecclesiæ sæculis is usus obtinuit, ut post Baptismi Sacramentum Eucharistia pueris traderetur, haud quidem ex ea persuasione, quod esset ad æternam puerorum salutem necessaria; sed ex mero ritu, et consuetudine tunc temporis vigente, quemadmodum sapienter animadverterunt Tridentini Concilii Patres, *Sess.* 21, *cap.* 4. Inter errores Armenorum a Summo Pontifice Benedicto XII damnatos, quinquagesimus octavus apud Raynaldum ad *annum Christi* 1341, § 66, recensetur ille, quo asserebant, ad æternam puerorum salutem, et Baptismi iis collati validitatem, præter Confirmationis sacramentum, Eucharistiam etiam iisdem esse administrandam. In Occidentali Ecclesia, quadringentis, et amplius abhinc annis, Eucharistia pueris post Baptismum non administratur. Verum negari nequit, in Libris Ritualibus Orientalium, commemorari Ritum Communionis post Baptismum pueris administrandæ. Assemanus junior, *lib.* II *Codicis Liturgici, pag.* 149, refert ordinem ministrandi Baptismi apud Melchitas; *pag.* quoque 309, ordinem exscribit Baptismi Syrorum, editum a Philoxeno Mabugensi, Episcopo Monophysita; *pag.* 306, alium affert desumptum a veteri Rituali Severi Patriarchæ An-

tiocheni Monophysitarum antesignani : *et lib.* III *ejusdem Codicis, pag.* 95, *et pag.* 130, binos alios ordines commemorat, servatos inter Armenos, et Cophtos in ministrando Baptismo; quibus omnibus præcipitur, ut pueris post Baptismum Eucharistia ministretur. Hujusmodi consuetudinem apud nonnullos Græcos ad sua usque tempora obtinuisse ait Sanctus Thomas 3 *part. qu.* 80, *art. ad tertium.* Arcudius, vero *lib.* III, *de Sacramento Eucharistiæ, cap.* II, hanc esse Græcorum disciplinam scribit; sed aliqui ex ipsis paulatim eam deseruerunt, propter incommoda, quæ in præbenda pueris post Baptismum Eucharistia identidem intercedebant. In actis Synodi sub Sergio Patriarcha Antiocheno Maronitarum, habitæ in Monte Libano die 18 Septembris anno 1596, cui præfuit Pater Hieronymus Dandinus Societatis Jesu, nuncius Summi Pontificis Clementis VIII, hæc verba leguntur *can.* 7 : *Quoniam parvulis sine indecentia maxima, venerabilisque Sacramenti injuria, vix potest Sacra Christi Communio dari, caveant in posterum Sacerdotes universi, ne quemquam ante rationis usum ad eam admittant.* Consentiunt Patres Concilii Zamosciæ habiti anno 1720, § 3, *de Eucharistia.* Idemque firmatum legitur in Actis Libanensis Concilii, quod habitum fuit anno 1736, *cap.* 12, *de Sanctissimo Eucharistiæ Sacramento num.* 13, cujus hæc sunt verba : *In antiquis quidem nostris Ritualibus, sicut et in Ordine vetere Romano, et in Eucologiis Græcis, Baptismatis Ministro diserte præcipitur, ut infantes mox a Baptismate, Chrismate delibutos, pascat Eucharistiæ sacramento; nihilominus tum ob debitam huic Augustissimo Sacramento reverentiam, tum quia idem non est infantibus ac pueris ad salutem necessarium, præcipimus, ut infantibus quidem, dum baptizantur, Eucharistia nullo pacto, neque sub specie Sanguinis, porrigatur.* Quod ipsum statutum fuit in Constitutione pro Italo-Græcis, incipiente : *Etsi Pastoralis :* 57, § 2, *num.* 7, *Bull. nostri tom.* I.

§ 25. — *Vetustior recentiorque traditur Ecclesiæ Græcæ disciplina, quoad Communionem sub utraque specie.*

De usu administrandæ Eucharistiæ sub utraque specie etiam Laicis, quoad Orientalem, et Græcam disciplinam, fuse disserunt Arcudius *in Concordia Occidentali, et Orientali in Sacramentorum administratione*, lib. III, cap. IV, et Leo Allatius *in prima adnotatione de Ecclesiæ Occidentalis, atque Orientalis consensione* pag. 1614, *et seq.* In Græcorum Collegio, quod Romæ, uti diximus, erectum fuit a Gregorio XIII, ea indicta lege, ut Græcus in eo Ritus servetur, quemadmodum præfatus Leo Allatius testatur *in suo Tractatu de ætate, et Interstitiis*, pag. 21, juxta ipsius Collegii Constitutiones a Summo Pontifice Urbano VIII confirmatas, debent Alumni quolibet octiduo animi sordes Pœnitentiæ Sacramento eluere, et Sacram Eucharistiam sumere quintadecima quaque die, nec non festis diebus solemnibus, et singulis Adventus, et Quadragesimæ Dominicis, Latino Ritu servato; in festis vero solemnioribus, videlicet diebus Paschatis, Pentecostes, et Nativitatis Domini, jubentur, Eucharistiam sub utraque specie Ritu Græco suscipere, hoc est in fermentato, Sanguine intincto, ad quam rem perficiendam Sacerdos utitur parvo cochleari, quod infert in os suscipientis Eucharistiam : Idemque Ritus servatur cum reliquis Græcis omnibus, qui prædictis diebus ad solemne Missæ Sacrificium conveniunt, aut qui aliis per annum diebus in Ecclesia Græci Collegii sibi Eucharistiam Ritu Græco administrari deposcunt. Verum Italo-Græcis in memorata Constitutione : *Etsi Pastoralis*, 57, § 6, *num.* 15, Eucharistia sub utraque specie permittitur in illis dumtaxat locis, in quibus Ritus hujusmodi Communionis retentus viget; sed in aliis locis, ubi idem Ritus obsolevit, Eucharistia sub utraque specie prohibetur. Ab hac disciplina, seu ritu sumendæ Eucharistiæ sub utraque specie, licet in universa Orientali Ecclesia recepto, nonnulli Græci, et Orientales paulatim recesserunt. Lucas Holstenius, vir sane clari



nominis, in Epistola ad Bertoldum Nimisium, quæ typis impressa affertur in Opusculis Græcis, ac Latinis Leonis Allatii, pag. 436, refert, se præbuisse Eucharistiam in Vaticana Basilica Presbytero Abyssino, qui cum aliis communicaturus, ad sacram Mensam accesserat; cumque eum sub unica specie panis Eucharistiæ participem fecisset, ab ipso deinde, atque etiam ab aliis Æthiopicæ Ecclesiæ hominibus, sciscitatum fuisse, an, juxta Patriæ suæ Ritum, Eucharistiam sub unica specie panis sumere consuevissent, tam in solemni Lyturgia, quam in quotidiana Eucharistiæ participatione, nec non cum ad eos extremo morbo laborantes eadem in Viaticum afferebatur; testaturque, fuisse sibi ab ipsis responsum, Sacram Synaxin sub unica specie panis sibi semper administrari, hancque esse veterem disciplinam in Æthiopica Ecclesia obtinentem. Inter quæsita Summo Pontifici Gregorio XIII proposita a Patriarcha Maronitarum, sequens recensetur : *Nos Missam celebramus in solo azymo : Laici vero nostri sub utraque specie communicant;* cui Pontifex his verbis respondit : *Si volunt in azymo consecrare, non videntur prohibendi : Laici vero a Comunione sub utraque specie pedetentim arcendi sunt ; totus enim Christus sub una specie continetur, et in usu Calicis magnum est periculum effusionis :* uti legere est in laudato Opere Thomæ a Jesu, *de Conversione omnium gentium,* pag. 486, *et seq.* Patres etiam Concilii Libanensis habiti anno 1736, part. II, cap. XII, *num.* 21, hujusmodi consilio inhærentes, ita statuerunt : *Deinde ejusdem Sanctæ Romanæ Ecclesiæ institutis inhærentes, præcipimus, et stricte mandamus, ne cui Laico, vel Clerico in minoribus Ordinibus constituto, Communio sub utraque specie tradatur, sed sub una tantum, panis nimirum :* Solis Diaconis permittentes, ut in solemni Missa Eucharistiam sub utraque specie a Sacerdote accipiant, hoc est sub specie panis primum, deinde sub specie vini, semoto tamen, quem superius commemoravimus, cochlearis usu : *At vero Diaconis, ut Hostiam Sanguine intinctam a Sacerdotibus, in solemni præsertim Missa, accipere*

possint et valeant, concedimus, modo absit cochlearis usus, quem omnino abrogandum esse statuimus.

§ 26. — *Ritusque affundendi aquam tepidam in calicem post consecrationem, et ante consummationem.*

Postremo, ab Eucharistiæ Sacramento minime recedentes, hic verba faciemus de alio Orientali, et Græco Ritu, quo nimirum Sacerdos post consecrationem, et ante consummationem, paululum aquæ tepidæ in calicem fundit. Matthæus Blastares *in Syntagmate Alphabetico,* cap. VIII, tom. II, *Synodicon Græcorum,* pag. 153, hujusmodi Ritum commemorat, ejusque significationem affert. Eutymius Tyri ac Sidonis Archiepiscopus anno 1716 Summo Pontifici Clementi XI nonnulla quæsita proposuit, quorum alterum erat, utrum Melchitis Syriæ, ac Palestinæ interdicere deberet, aquam tepidam Divino Sanguini post Consecrationem affundere; cui redditum fuit responsum, adjecta accurata, et luculenta instructione ab eodem Pontifice approbata, ejusque jussu transmissa ad Superiores Missionum Terræ Sanctæ, Damasci, Tyri, ac Sidonis; injunctumque prædicto Archiepiscopo, ne id fieri interdiceret, cum de veteri Ritu ageretur, Sedi Apostolicæ perspecto, et Græcis Sacerdotibus etiam Romæ permisso; per quem innuitur Fidei ardor, qui maximus erga tantum Mysterium debet conflagrare. Simile responsum die 31 Martii anno 1729 jussu Benedicti Papæ XIII datum fuit Cyrillo Græcorum Patriarchæ Antiocheno. Idem Ritus Italo-Græcis permittitur in citata Constitutione 57 : *Etsi Pastoralis,* § 6, num. 2. *Bullarii nostri,* tom. I. Cumque subinde in Congregationibus, quæ pro correctione Librorum Ecclesiasticorum Ecclesiæ Orientalis habitæ fuerunt, ad accuratiorem quamque diligentiam adhibendam, diu multumque disputatum fuisset, utrum interdiceudus esset Ritus infundendi in calicem aquam tepidam post Consecrationem, cum potissimum Humbertus Cardinalis Sylvæ Candidæ superioribus temporibus plurimum adversus eumdem Ritum declamasset, responsum

fuit die 1 Maji anno 1746, *nihil esse innovandum*, quod rescriptum a Nobis deinde confirmatum fuit; rationibus enim a prædicto Cardinali allatis nil ponderis inesse compertum fuit. Attamen Patres Concilii coacti in urbe Zamosciæ anno 1720, graves ob causas, inhibuerunt Ruthenis Sacerdotibus, ne aquam tepidam post Consecrationem in calicem funderent, uti legi potest, § 4, de celebratione Missarum : *Inhibet, gravem ob causam, et abrogat toleratam in Orientali Ecclesia consuetudinem, ad consecratas calicis species aquam tepidam affundendi, post Consecrationem, ante Communionem.*

§ 27. — *Allata huc usque exempla, ad propositam superius objectionem probandam, inepta demonstrantur. — Triplex præcipuum Sedis Apostolicæ munus, admittendi Græcos Ritus in Latinam Ecclesiam, interdicendi noxios in Græca, et eidem permittendi innoxios.*

His sane, et aliis hujusmodi exemplis, quæ facile cumulari possent, inniti valent, qui erga transitum a Ritu Orientali et Græco, ad Occidentalem et Latinum sunt propensiores, vel certe quidem putant se jure optimo agere, dum Schismaticum Orientalem ad Ecclesiæ unitatem convertentes, satagunt abducere ab aliquo Ritu, quem servare consueverat, priusquam nobis consentiret, quique a reliquis omnibus Orientalibus et Græcis, ex veteri disciplina, firmiter retinetur et observatur. Verum, neque superius allata exempla, nec cætera, quæ in medium proferri possent, quidquam illorum opinioni suffragantur; tum quia in transitu a Ritu Orientali et Græco, ad Occidentalem et Latinum, tollitur omnino quidquid ab ipso Græco Ritu præscribitur, et nostro Ritui non conformatur; quod non contingit in iis exemplis, quæ paulo superius allata sunt, quibus nempe, si aliqua peculiaris solemnitas Græci Ritus tollitur, Ritus tamen ipse, ac reliqua omnia eodem Ritu præscripta intacta servantur; tum quia partem etiam aliquam demere ex aliquo Ritu salvis reliquis ejusdem Ritus partibus, non est privati viri, sed auctoritas publica intercedat necesse est, videlicet

Supremi Capitis universalis Ecclesiæ, qualis plane est Romanus Pontifex. Sedes namque Apostolica ea est, quæ præcipuo quodam jure, quoties ipsi consentaneum visum fuit, ab Orientali Ecclesia Ritum aliquem desumpsit, et in Occidentalem traduxit; aut permisit, Ritum aliquem Græcum in aliqua Latina Ecclesia usurpari. Eademque Apostolica Sedes, quoties deprehendit, periculosum vel indecorum aliquem Ritum in Orientalem Ecclesiam irrepsisse, illum damnavit, improbavit, ejusque usum ipsi prohibuit. Ipsa denique Apostolica Sedes, postquam vidit Orientalem, vel Græcam aliquam gentem in aliquo Latino Ritu usurpando, ac defendendo, vehementer obfirmatam, ac potissimum, quando Ritus ipse ab antiquo tempore invectus fuit, ab omnibus communiter receptus, atque expresse, vel tacite ab Episcopis probatus, Ritum ipsum tolerando, et sic approbando, firmavit.

§ 28. — *Exempla Græcorum Rituum, quos Sedes Apostolica a Græca in universam Ecclesiam transtulit, vel in aliqua Ecclesia Latina usurpari permisit.*

In Latina, et Græca Lyturgia recitatur Symbolum, ejusque recitatio in Missæ Sacrificio in Ecclesia Orientali primum instituta, deinde in Occidentalem traducta est, uti colligitur ex tertio Toletano Concilio habito anno 589, can. 2, tom. v. Collectionis Labbeanæ, pag. 1009, cujus hæc sunt verba : *Ut per omnes Ecclesias Hispaniæ vel Gallæciæ, secundum formam Orientalium Ecclesiarum, Concilii Constantinopolitani, hoc est centum quinquaginta Episcoporum, Symbolum Fidei recitetur, ut, priusquam Dominica dicatur Oratio, voce clara a populo decantetur.* Quare cum Patres Toletani Concilii, disciplinam statuentes recitandi Symbolum in Sacrificio Missæ, se ad Ritum Orientalium Ecclesiarum retulerint; id satis est ad agnoscendum, hujusmodi disciplinam in Oriente primo institutam, inde in Occidentem promanasse; sicut advertunt Cardinalis Bona *Rerum Lyturgic.*, lib. II, cap. VIII, num. 2, et Georgius *de lyturgia Romani Pontificis*, tom. II, cap. XX, num. 2,

pag. 176. Sed rem propositam persequendo, Amalarius *in l. de Divinis Officiis*, cap. 14, postquam innixus auctoritate Sancti Paulini in Epistola *ad Severum*, retulit, sola Feria sexta majoris Hebdomadæ in Ecclesia Hierosolymitana exponi consuevisse populo adorandam Crucem ipsam, in qua Christus pependit, huic Græcæ consuetudini tribuit Ritum adorationis Sanctæ Crucis, quæ in Officio prædictæ Feriæ sextæ in unaquaque Latina Ecclesia ad hanc usque diem peragitur. Trisagium *Sanctus Deus, Sanctus Fortis, Sanctus Immortalis, miserere nobis,* pia est, et frequentissima Oratio in Græcorum Lyturgia, uti recte advertit Goarius in notis ad Euchologium in Missam Sancti Joannis Chrysostomi, pag. 109. Ejus Orationis origo repetitur ex miraculo, quod medio sæculo quinto contigit in Regia Urbe Constantinopolitana; cum enim Theodosius Imperator, Patriarcha Proclus, et universus populus in aperto ad Deum preces effunderent, ut ab imminenti liberarentur excidio, quod ipsis ab ingentibus terræ motibus impendebat, puer repente in Cælum rapi visus est, qui deinde in terram demissus, retulit se audivisse Angelos prædictum Trisagium canentes; quare, cum jussu Procli Patriarchæ, universus populus illud devote cecinisset, terra ab horrendis, quibus concutiebatur, motibus, conquievit, uti narrat Nicephorus, lib. XIV, cap. XLVI, recteque prosequitur Summus Pontifex Felix III, in epistola tertia ad Petrum Fullonem, quæ habetur. tom. IV, Labbeanæ Collectionis. Idem vero Trisagium in Ecclesia Occidentali Feria Sexta majoris Hebdomadæ Græce, et Latine canitur, quemadmodum apposite animadvertit Cardinalis Bona *Rerum Lyturgicar.*, lib. II, cap. X, num. 5. Aquæ benedictio in pervigilio Epiphaniæ ex Ritu est Græcæ Ecclesiæ proprio, uti fuse ostendit Goarius in Euchologio, sive Rituali Græcorum, et nunc etiam prædicta die Romæ in Græcorum Ecclesia peragitur hæc functio, de qua in allata superius Constitutione nostra 57, § 5, num. 13, mentio habetur, simulque permittitur, ut Fideles eadem aqua benedicta aspergantur. De transitu Ritus hujusmodi ab Orien-

tali in aliquas Occidentales Ecclesias videri possunt, quæ congessit eruditus Martene, tom. IV *de antiqua Ecclesiæ disciplina in Divinis celebrandis Officiis*, cap. IV, num. 2, et quæ afferuntur in Dissertatione Patris Sebastiani Pauli Congregationis Matris Dei, edita Neapoli anno 1719, cui titulus est : *De ritu Ecclesiæ Neritinæ exorcizandi aquam in Epiphania*, ubi propterea, part. III, pag. 177 *et seq.*, opportune monet Episcopos, in quorum Diœceses longo abhinc tempore nonnulli Ritus ab Ecclesia Græca manantes irrepserunt, ut illos de medio tollere tantopere non contendant, ne turbæ excitentur, et ne videantur improbare rationem agendi Sedis Apostolicæ, quæ Ritus illos irrepsisse cum optime noverit, eosdem tamen servari et frequentari permisit; affertque etiam, pag. 203, epistolam Cardinalis Sanctorii, Sanctæ Severinæ nuncupati, scriptam anno 1580 ad Fornarium Episcopum Neritinum, de hoc ipso argumento, et de aquæ benedictione in Epiphania, quæ in illa Diœcesi peragitur. Græcus pariter est Ritus spoliandi, ac lavandi Altare Feria quinta in Cœna Domini. Hujusce Ritus monumentum aliquod reperire est sæculo quinto; de eo namque meminit in suo Typico, sive Ordine recitandi Officium Ecclesiasticum per totum annum, S. Sabas, qui, teste Leone Allatio, *de Libris Ecclesiæ Græcæ dissert.*, I, pag. 9, obiit anno 451. Si certo affirmari posset Ordinem Romanum ab Hittorpio editum, Sancti Gelasii Pontificis jussu compositum fuisse, Ritus lavandi Altaria Feria quinta in Cœna Domini, prædictæ Græcorum consuetudini fuisset quasi coævus in Latina Ecclesia, cum Sanctus Gelasius Pontifex obierit anno 496. At, cum incertum sit, utrum Romanus Ordo ab Hittorpio vulgatus, tantæ antiquitatis merito præstet, et cum, eo seposito, Sanctus Isidorus Hispalensis Episcopus inter Latinos primus extiterit, qui de hoc Ritu verba fecerit; idemque S. Isidorus anno 636, sit vita functus; satis id est, ut ab Oriente in Occidentem fluxisse asseratur Ritus prædictus, qui in hunc usque diem in nonnullis Latinis Ecclesiis retinetur, probantibus Romanis Pontificibus; ac po-

tissimum in Vaticana Basilica, magna cum Solemnitate, Feria quinta in Cœna Domini quotannis peragitur. Suaresius Episcopus Vasionensis, et Vicarius ejusdem Basilicæ, et Joannes Chrysostomus Battellus Archiepiscopus Amasenus, qui in minoribus inter Beneficiatos ejusdem Basilicæ recensebantur, duas elucubratissimas Dissertationes ediderunt, quibus prædictum Ritum illustrarunt. Quæ cum ita sint, exemplis, et factis aperte evincitur id, quod paulo ante diximus, Sedem videlicet Apostolicam non omisisse, quoties id rationi consentaneum putavit, aut adsciscere in universam Latinam Ecclesiam Ritus, qui ad Græcam Ecclesiam pertinebant, aut permittere, ut peculiares quidam Ritus, qui ab Ecclesia Græca manarunt, in nonnullis Latinis Ecclesiis observarentur.

§ 29. — *Exempla Rituum, quos justis de causis a Græca Ecclesia proscripsit Apostolica Sedes.*

Jam paulo superius de Trisagio sermonem fecimus, deque admirabili modo, quo cantus ejusdem in Sacras Lyturgias Ecclesiæ Græcæ inductus fuit : Cum tamen Petrus Fullo, cognomento Gnaphæus, fautor hæresis Apollinaristarum, qui Theopaschitæ appellantur, ausus fuisset Trisagio hæc verba superaddere : *Qui crucifixus es pro nobis :* sicuti fuse commemorat Theodorus Lector, lib. 1 *Collectanear.;* et cum nonnullæ Orientis Ecclesiæ, ac potissimum Syrorum, et Armenorum, opera cujusdam Jacobi Syri, teste Nicephoro, lib. XVIII, cap. 52, additamentum hujusmodi recepissent; haud prætermiserunt Romani Pontifices, pro ea, quam in similibus adhibere consueverunt, vigili cura et sollicitudine, inolescenti errori se opponere factamque Trisagio additionem interdicere; rejicientes interpretationem, qua, Trisagium ipsum referendo ad solam Filii personam, non vero ad tres Divinas personas, omnem erroris suspicionem adimi jactabatur; tum quia periculum semper supererat adhærendi dogmati hæretico; tum quia humanæ mentis præsumptio ad solum Christum referre minime poterat Hym-

num ab Angelis in honorem Sanctissimæ Trinitatis decantatum, sicuti Lupus recte expendit *in notis ad Can.* 81, *Trullanum*, ubi, postquam retulerat, a Felice III, et Romana Synodo damnatam fuisse additionem Trisagio factam, ita subdit : *Hymnum soli divinæ Trinitati a Sanctis semper Angelis adcantatum, Ecclesiæ ab ipso Deo ac eisdem sanctis Angelis in puero laudato traditum, malorum Regiæ Urbi impendentium depulsione confirmatum, ac in eodem sensu et ratione comprobatum a plena Synodo Chalcedonensi, constanter asseverant* (loquitur de Episcopis tum in prædicto Concilio congregatis, tum de aliis additamentum Trisagio factum respuentibus) *humana præsumptione non potuisse ad solum Christum detorqueri.* S. Gregorius VII eodem Religionis studio ipsam additionem improbavit in sua epistola prima lib. VIII, scripta ad Archiepiscopum, sive Patriarcham Armenorum. Idem præstitit Gregorius XIII in nonnullis suis epistolis datis in forma Brevis ad Patriarcham Maronitarum die 14 Februarii anno 1577. In Congregatione autem Propagandæ Fidei, habita die 30 Januarii anno 1635, cum examini subjecta fuisset Armenorum Lyturgia, atque inter cætera accuratiori disquisitione fuisset expensum, utrum additio inducta Trisagio tolerari posset, ob indicatam causam, quod illa ad solam Filii personam relationem habere posse videretur, responsum fuit, id non esse permittendum, additionemque omnino expungendam. Summus Pontifex Gelasius in sua epistola nona ad Episcopos Lucaniæ cap. XXVI, pravam consuetudinem jam invectam improbavit, juxta quam, mulieres Sacerdoti Missam celebranti inserviebant; cumque idem abusus ad Græcos transiisset, Innocentius IV, in epistola,quam ad Episcopum Tusculanum dedit, eumdem severissime proscripsit : *Mulieres autem servire ad Altare non audeant, sed ab illius ministerio repellantur omnino* : Iisdem verbis a Nobis quoque prohibetur in nostra sæpius citata Constitutione : *Etsi Pastoralis*, § 6, num. 21, tom. I, *Bullarii Nostri.* Feria quinta Majoris Hebdomadæ, ad recolendam Dominicæ Cœnæ memoriam, sacr

peragitur functio, in qua consecratur panis, qui per integrum annum asservatur, ut illo reficiantur lethali morbo laborantes, qui Sacram Synaxim in Viaticum sibi deposcunt, et aliquando etiam eidem pani consecrato exigua pars vini consecrati affunditur. Ritus hujusmodi a Leone Allatio describitur in suo Tractatu *de Communione Orientalium sub specie unica* num. 7. Summus Pontifex Innocentius IV in laudata epistola ad Episcopum Tusculanum, Ritum illum Græcis interdixit, hisce verbis : *Eucharistiam in die Cœnæ Domini consecratam, usque ad annum, prætextu infirmorum, ut videlicet de illa ipsos communicent, non reservent :* addiditque, ut paratam semper Eucharistiam haberent pro Infirmis, sed illam qualibet decima quinta die renovarent. *Arcudius in Tractat. de Concordia Ecclesiæ Occidentalis, et Orientalis,* lib. v, cap. LV et LVI, absurditates, quæ ex eo Ritu promanabant, indicare haud prætermisit, deprecans Romanos Pontifices, ut illum penitus abrogarent. Præstitit id Clemens VIII in sua Instructione, idemque et Nos præstitimus in nostra Constitutione : *Etsi Pastoralis* 57, § 6, num. 3 et seq. In Concilio Zamosciæ, a duabus Congregationibus, Concilii videlicet, ac Propagandæ Fidei examinato, § 3, *de Eucharistia,* legitur statutum, ut si alicubi adhuc vigeret Ritus consecrandi Eucharistiam Feria quinta in Cœna Domini, eam suffundendi aliqua gutta Sanguinis, servandique pro infirmis in annum integrum, in posterum omnino prætermittatur; sed Parochi Eucharistiam pro Infirmis servent, ipsam qualibet octava, aut decimaquinta die renovantes. Eamdem viam insititerunt Patres Concilii Libanensis a Nobis confirmati, sicuti patet ex cap. XII *de Sacramento Eucharistiæ* num. 24. Quibus sane exemplis manifesto comprobatur, quod Sedes Apostolica numquam omiserit Græcis interdicere Ritus aliquos, licet apud eos jampridem obtinerent, quoties eosdem perniciosos et malos esse, aut evadere posse deprehendit.

§ 30. — *Hac ipsa tamen in re, Apostolica Sedes, pro circumstantiarum varietate, epichejam adhibuit.*

De Processione Spiritus Sancti a Patre, ac Filio, quemadmodum superius indicavimus, præcipue disputatum est, quoties de unione Græcæ, et Orientalis Ecclesiæ cum Latina, et Occidentali actum fuit. Hujus articuli examen trinam veluti faciem præsetulit, atque adeo ad hæc tria capita redactum est. Primum, an processio Spiritus Sancti a Patre et Filio esset Fidei Dogma : et quoad primum hoc caput, firmissime responsum semper fuit, non esse ullo modo dubitandum, quin processio Spiritus Sancti a Patre et Filio inter Fidei Dogmata adnumeretur; neque Catholicum revera esse, qui illud non recipit, ac profitetur. Alterum, an, posito hoc esse unum ex Fidei Dogmatibus, licuerit in Symbolo Missæ superaddere verbum *Filioque,* quamvis neque in Nicæna, neque in Constantinopolitana Synodo illud reperiretur, cum potissimum ab Œcumenica Synodo Ephesina decretum fuerit, ne quid Nicæno Symbolo adderetur : *Statuit Sancta Synodus, alteram Fidem nemini licere proferre, aut conscribere, aut componere, præter definitam a Sanctis Patribus, qui in Nicæa cum Spiritu Sancto congregati fuerunt.* Quod autem ad alterum oc caput attinet, firmatum fuit, non modo licuisse, sed et valde conveniens fuisse, ut hujusmodi additio fieret Nicæno Symbolo; eo quod Ephesinum Concilium solummodo inhibuerit additiones Fidei oppositas, aut temerarias, et a communi consuetudine devias; non vero orthodoxas, et quibus aliquis Fidei articulus in eodem Symbolo implicite contentus, explicatius declararetur. Tertium denique, utrum, posita pro indubio Fidei dogmate Processione Spiritus Sancti a Patre, et Filio, agnitaque insuper in Ecclesia potestate addendi Symbolo vocem *Filioque;* permitti posset, ut Orientales, et Græci in Sacrificio Missæ Symbolum recitarent ad eum modum, quo prius, et ante Schisma consueverant, quod perinde est ac di-

10.

cere, prætermissa voce, *Filioque*. Quod autem pertinet ad postremum hoc caput, non eadem semper fuit Sedis Apostolicæ disciplina; quandoque enim Orientalibus et Græcis, Symbolum absque voce *Filioque* recitare permisit; tunc nimirum, cum certo constiterat, priora duo capita, seu articulos ab illis recipi, noveratque omnino fore, ut, si iisdem denegaretur id quod tanto studio deposcebant, exoptatæ Unioni aditus intercluderetur : Nonnunquam vero Symbolum cum additione *Filioque*, ab Orientalibus, et Græcis recitari omnino voluit; cum scilicet merito suspicari potuit, eosdem ideo nolle Symbolum cum additamento recitare, quod adhærerent errori opinantium, ac asserentium, Spiritum Sanctum a Patre, et Filio non procedere, vel ab Ecclesia additionem illam, *Filioque* Symbolo fieri non potuisse. Duo Summi Pontifices, nempe Beatus Gregorius X in Lugdunensi Concilio, et Eugenius IV in Florentino, primam agendi rationem, ob indicatas causas, cum Græcis adhibuerunt, uti constat ex tom. VII. Collectionis Conciliorum Harduini, pag. 698, D. et tom. IX, ejusdem Collectionis, pag. 395, D. Alteram vero rationem, ex causis itidem supra allatis, amplexus est, servavitque Summus Pontifex Nicolaus III, cum deprehendit, Michaelem Imperatorem ex bona fide non agere, neque iis stare, quæ pollicitus fuerat in tractanda Unione, quam cum Pontifice Gregorio X Prædecessore suo absolverat, atque firmaverat. Hujus rei documentum e Vaticano Archivo desumptum in Raynaldi Annalibus impressum est *ad annum Christi* 1278, § 7. Eamdem viam instituerunt Martinus IV, et Nicolaus IV. Et quamvis de Pontificibus istis, quod ad hanc rem pertinet, Scriptores diversa tradiderint, Pachymeres tamen, qui tunc temporis Constantinopolitanam historiam posterorum memoriæ commendabat, lib. VI, cap. 14, aperte testatur, eos Prædecessorum suorum epichejam non fuisse secutos, sed voluisse, ut ab Orientalibus, et Græcis Symbolum cum additione *Filioque* recitaretur, ut injecta sibi de Orthodoxa illorum Fide dubitatio tolleretur, *ad certum experi-*

mentum capiendum Fidei, et Sententiæ Græcorum; ejus vero pignus idoneum fore, si et ipsi Symbolum, sicut Latini, pronunciarent. Idem pontifex Eugenius, qui in Florentino Concilio Orientalibus concesserat, ut sine ea voce, *Filioque*, Symbolum recitarent, cum deinde Armenos in unitatem Sanctæ Ecclesiæ reciperet, eisdem præcepit, ut Symbolo prædicta additione adaucto uterentur, uti videre est in Collectione Conciliorum Harduini, tom. IX, pag. 435, B. eo quod fortasse Armenos non æque ac Græcos, ejusmodi additamento repugnantes deprehenderat. Callistus itidem III Romanus Pontifex, cum Fratrem Simonem ex Ordine Prædicatorum munere Inquisitoris decoratum in Cretam ablegaret, quam in Insulam se receperant plures Græci aufugientes ab urbe Constantinopolitana, cujus ante biennium Turcæ potiti fuerant, jussit ipsum vigilem adhibere curam, ut iidem Græci Symbolum cum additione *Filioque* recitarent, sicuti narrat Gregorius Trapezuntius *in sua epistola ad Cretens.*, tom. I, *Græciæ Orthodoxæ, apud Allatium*, pag. 537, quod confirmatur etiam *ab Echard.*, tom. 1, *Scriptorum Ordinis Sancti Dominici*, pag. 762, fortasse enim Pontifex suspicabatur, ne prædicti Græci, quippe qui ex Urbe Constantinopoli advenerant, in eo Fidei dogmate minus firmi essent. In duabus formulis Professionis Fidei, quas jam superius commemoravimus, quarum alteram Gregorius XIII Græcis, alteram Urbanus VIII Orientalibus præscripsit, nihil aliud continetur, quam quod in Florentino Concilio fuit constitutum. In duabus Constitutionibus, altera videlicet Clemen. VIII, quæ est 34, *veteris Romani Bullarii*, tom. 3, § 6, nostra altera incipiente : *Etsi Pastoralis*, § 1, *Bullarii nostri*, tom. 1, utraque edita pro Latinis Episcopis, in quorum Diœcesibus versantur Græci, aut Albanenses Græcum Ritum servantes, dummodo hi Spiritum Sanctum a Patre et Filio procedere fateantur, et agnoscant Ecclesiæ fuisse potestatem addendi Symbolo vocem *Filioque*, minime jubentur Symbolum cum hac additione recitare; nisi forte, ea prætermissa, scandalum immineret; aut

certo aliquo in loco peculiaris consuetudo jam invaluisset recitandi Symbolum cum additione *Filioque;* aut deinde necessarium putaretur, ut Symbolum ab illis cum prædicta additione recitaretur, ad eliciendam indubiam rectæ ipsorum Fidei probationem. Recte autem non modo Patres Concilii Zamosciæ, tit. 1, *de Fide Catholica*, sed etiam Patres Libanensis Concilii, part. I, *eodem* tit. num. 12, ad omnem scrupulum submovendum, provide statuerunt, ut Sacerdotes omnes eorum legibus subjecti, Symbolum, juxta consuetudinem Romanæ Ecclesiæ, cum particula *Filioque* usurpent.

§ 31. — *Tertium denique munus permittendi in Græca Ecclesia certos quosdam innoxios Ritus, quomodo executa sit Apostolica Sedes.*

Ex his, quæ huc usque dicta sunt, plene concluditur, Sedem Apostolicam hac ipsa in re quandoque, ex peculiaribus circumstantiis, perspectaque sibi gentis alicujus indole, consensisse, ut certus adhiberetur modus, quem tamen ab aliis, ob diversas circumstantias, diversumque locorum ac populorum gentium, nullatenus usurpari permisit. Quamobrem, ut oneri suscepto satis faciamus, nihil aliud superest, quam ut ostendamus, aliquando eamdem Sedem Apostolicam, dum novit gentem aliquam Orientalium, et Græcorum, in aliquo Latino Ritu adhibendo tenaciorem esse, illius usum ei benigne permisisse; præsertim si hujusmodi Ritus usurpandi consuetudo a vetustioribus temporibus inolevit, et Episcopi non modo eidem nunquam adversati sunt, sed aut tacite, aut expresse eamdem comprobarunt. Verum, cum hac ipsa de re perspicua exempla jam fuerint superius allata; dum verba fecimus de ea classe Orientalium, et Græcorum, qui Ritus suos majori ex parte retinentes, atque Latinos æque, ac Orientales Ritus venerantes, aliquem ex nostris Ritibus amplexi sunt, ab inutili idcirco repetitione abstinebimus, ea hic revocantes, quæ superius in his ipsis litteris plene fuerunt exposita. Duo solum exempla ex Maronitis desumpta, subnectemus iis, quæ jam adduximus. Non-

nullis ab hinc sæculis Maronitæ Pontificales ac Sacerdotales vestes adhibent ejusdem plane formæ, quam Latinus Ritus præscribit, quemadmodum in citato sæpius Libanensi Concilio habito anno 1736, legitur cap. XII, de Sacramento Eucharistiæ num. 7. Summus enim Pontifex Innocentius III, epistola ad Hieremiam Patriarcham anno 1215 data, quæ incipit : *Quia Divinæ Sapientiæ bonitas :* illos adhortatus est, ut se Latinæ Ecclesiæ in Pontificalibus ornamentis conformarent. Quam ob causam tum idem Pontifex, tum ejus Successores ad illos sacra Indumenta, Calices, ac Pateuas dono miserunt, uti narrat Petrus Patriarcha in duabus epistolis ad Leonem Decimum datis, relatisque tom. XIV Collectionis Conciliorum Labbeanæ, pag. 346 *et seq.* Nuper autem in præcitato Libanensi Concilio, cap. XIII, unanimi consensu, nostraque subsequuta approbatione, iidem Maronitæ, quoad Præsanctificatorum Missam, Latinum Ritum amplexi sunt, illam tamtummodo Feria Sexta in Parasceve celebrantes, relicta, justis gravibusque de causis, disciplina Græcorum, qui diebus Quadragesimalis jejunii, nonnisi Missam Præsanctificatorum celebrant, excepto Sabbato, die Dominico, et Festo Annunciationis Beatæ Virginis, si forte in Quadragesimam incidat, juxta præscriptum in *Trullano Can.* 52. Hisce siquidem diebus, Sacerdos Panem consecratum in tot particulas dividit, quot dies subsequuntur, quibus Missa Præsanctificatorum celebratur; quibus nimirum vescitur Pane Eucharistico, quem antea consecravit, asservans in Ciborio reliquas consecratas particulas, ut sequentibus diebus, quibus Missam Præsanctificatorum celebrabit, iisdem vescatur, atque aliis etiam, qui adstant, petuntque, distribuat; uti fuse commemorat Leo Allatius in Prolegomen, ad Gabrielem Naudæum *de Missa Præsanctificatorum*, pag. 1531, n. 1.

§ 32. — *Amplior assumpti probatio suscipitur.*

Huic nostræ Epistolæ finis hic imponendus alicui forte videri poterit, cum in ea, et allatum jam fuerit Responsum redditum

quæsitis a Sacerdote Missionario Balseræ propositis, nimirum, *Nihil esse innovandum*, et indicatæ itidem fuerint firmissimæ regulæ, quas sequantur Missionarii, qui Orientales a Schismate et erroribus ad Unitatem, Sanctamque Catholicam Fidem revocare satagunt; neque enim ex jure Canonum, et Apostolicarum Constitutionum se gerit, qui in convertendis Orientalibus Ritum quoque Orientalem, et Græcum, in iis, quæ ab Apostolica Sede tolerantur atque admittuntur, de medio auferre contendit; aut id agit, ut, qui convertuntur, ritum, quem hactenus servaverunt, dimittant, et Latinum amplectantur. Nihilominus, antequam finis huic epistolæ imponatur, nimis congruit, ut nonnulla insuper attingantur, quæ propius pertinent ad quæstiones a prædicto Missionario propositas, quibus jam responsum fuit, *nihil esse innovandum.*

§ 23. — *Ritus commixtio non inducitur, ex quo Græcus, Armenus, vel Maronita Sacerdos celebret in Latina Ecclesia juxta Ritum suum.*

Porro, si in Urbe Balseræ degunt Catholici Ritus Orientalis, Armeni, aut Syriaci, ipsique peculiari Ecclesia carentes, ad Missionariorum Latinorum Ecclesiam conveniunt, ubi Sacerdotes Orientalis Ritus Rem Divinam, reliquasque peragunt suis Ritibus cœremonias, Laici autem Missæ Sacrificio intersunt, et Sacramenta suscipiunt, non magnopere adlaborandum est, ut defendatur, nihil esse innovandum, uti rescriptum fuit; quodque antea obtinuit, idipsum et in posterum servari oportere, permittendo videlicet prædictis Sacerdotibus, et Laicis, ut in Latina Ecclesia ea facere pergant, quæ hanc usque diem peregerunt. Nam jure Canonico illud quidem statutum habetur, Ritum Orientalem, et Græcum cum Latino haud esse miscendum, uti videre est ex integra Decretali Cælestini III, apud Gonzales cap. *Cum secundum; de temporibus Ordinationum;* atque in Decretali Innocentii III, cap. *Quanto; de consuetudine*, cap. *Quoniam, de officio Judic. Ordinar.*, et in Decretali Honorii III, cap. *Litteras; de celebrat. Missar.*; at nullo jure

affirmari potest, Ritus commixtionem Apostolica aliqua Constitutione vetitam, induci ex eo tantum, quod Armenus, Maronita aut Græcus juxta Ritum suum in Latina Ecclesia, vel Missæ Sacrificium, vel alias cœremonias cum populo sui Ritus exerceat, aut versa vice Latinus in Orientalium Ecclesia idem præstet, dum præsertim legitima aliqua subest causa, de qua iu præsenti facti specie nullo modo dubitari potest, cum Orientales illi in Civitate Balseræ peculiari careant Ecclesia, ita ut, si ipsis Latinorum Ecclesia non pateret, loco plane omni destituerentur, in quo Missæ Sacrificium offerre possent, et cum Populo sui Ritus ea exercere, quæ peragenda sunt, ad illos in sancta unione retinendos, ac confovendos.

§ 34. — *At contra si Latinus in fermentato, Græcus in azymo, vel alternuter nunc in azymo, nunc autem in fermentato consecrarent.*

Vetita sane Ritus admixtio esset, si Latinus in fermentato consecraret, et Eucharistiam in fermentato consecratam Latinis administraret. Idemque dicendum esset, si Orientales, qui azymi consuetudinem haud amplexi sunt in azymo Rem Divinam facerent, et genti suæ Sacram Eucharistiam in azymo distribuerent. Curare siquidem debent sollicite Ordinarii quoque Latini, quibus Italo-Græci subjiciuntur, *ut Latini semper in azymo, Græci autem, ubi propriam Parochiam habent, in fermentato communicent;* uti præcipitur in Constitutione nostra : *Etsi Pastoralis* : 57, num. 6, num. 14, *Bullarii nostri*, tom. I. Vetita quoque Ritus permixtio esset, si Latinus Sacerdos, modo juxta Latinum, modum juxta Græcum Ritum, aut Sacerdos Græcus modo Græco, modo Latino Ritu Missam celebraret. Id enim interdicitur in Constitutione S. Pii V, quæ incipit : *Providentia*, quæque est 21, tom. IV, part. II, *Bull. novi* Romæ impressi; ubi facultates omnes, quæ præcedentibus temporibus nonnullis Presbyteris super hoc concessæ fuerant, omnino revocautur. Huic Constitutioni S. Pii V, congruit quoque præindicata nostra § 7,

num. 10. Quod si Presbyteris Societatis Jesu, qui Collegiis Nationum Orientalium Romæ erectis præsunt, et qui prædictæ Societatis institutum amplectentes a Græco Ritu ad Latinum transierant, indultum fuit, uti supra indicavimus, ut aliquando Missæ Sacrificium Græco, et Orientali Ritu celebrent; hoc idem factum est, sicuti præmonuimus, ut Alumni, qui Græcorum, et Maronitarum Ritum profiteri debent, Missam prædicto Ritu celebrare addiscant, et juxta eumdem, Divina Officia toto vitæ suæ curriculo persolvere : verum circumstantiæ peculiares hujusce plane singularis casus satis evincunt, non posse illum in exemplum afferri ad similia indulta obtinenda : quod adeo verum est, ut, quamvis Cardinalis Leopoldus Kollonitz Clementi XI Prædecessori nostro exposuerit, valde profuturum Catholicæ Religioni, si Latinis Missionariis permitteretur, ut in Hungaria Græco Ritu celebrarent, quoties ita necessitas postulare videretur, relicta tamen ipsis libertate, ut ad Latinum Ritum redirent; idem tamen Pontifex perpendens animo debere unumquemque, juxta Canonicas Sanctiones, in suo Ritu permanere, neque licere Sacerdoti, modo Latino, modo Græco Ritu celebrare, facultatem, quæ a prædicto Cardinali petebatur, impertiri recusaverit; uti patet ex ejus Epistola in forma Brevis, quam ad eumdem Cardinalem dedit 9 Maji anno 1705, et quæ continetur, tom. I. *Epistolar. et Brev. selectior. ejusdem Pontificis typis editor.*, pag. 205.

§ 35. — *Prior assertio confirmatur exemplis Græcorum qui Romæ et Venetiis diu in Latinis Ecclesiis proprio servato Ritu, sacra peregerunt.*

Hæc et alia plura exempla, quæ facile possent cumulari, pertinent ad Ritus permixtionem ab Ecclesiæ legibus vetitam : Verum, uti jam diximus, interdicta Ritus permixtio appellari nunquam poterit, si ob legitimam aliquam causam Sacerdos Orientalis Ritus ab Apostolica Sede probati, in Latinorum Ecclesiam admittatur, ut ibi Missam, cæterasque functiones celebret, et Sacramenta populo Nationis suæ administret. Id palam

Romæ fieri intuemur, ubi Sacerdotibus Armenis, Cophtis, Melchitis, et Græcis patent ad Missam celebrandam Templa nostra, ut illorum pietati satisfiat; quamvis suas peculiares Ecclesias habeant, ubi Rem Divinam facere possent : dummodo tamen sacra Indumenta, et cætera, quæ ad Missæ celebrationem juxta ipsorum Ritum necessaria sunt, secum afferant, eosque comitetur Nationis suæ Minister, qui eisdem celebrantibus inserviat, et a Custodibus, et Sacrario Præfectis opportune caveatur, ne ob rei novitatem in adstantibus turbæ ac tumultus excitentur; quemadmodum in Edicto, quod pro Ecclesiasticis et Laicis Orientalibus Romæ degentibus die 13 Februarii anno 1743 per Ven. Fratrem nostrum Joannem Antonium tunc Tituli SS. Silvestri, et Martini in Montibus Presbyterum, nunc Episcopum Tusculanum, Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalem Guadagni nuncupatum, nostrum in Urbe, ejusque districtu Vicarium Generalem, jussu nostro promulgatum fuit, plenius continetur. Verum ad rem hanc nostram plurimum facere videtur, quod mox indicabimus. Medio circiter sæculo decimo quinto, uti notum est, Mahumetes II, Constantinopolim vi oppugnatam cepit, nonnullique ex Græcis, qui Schismaticorum errores aversati, communionem cum Latina Ecclesia, servaverant, Venetias se contulerunt, ibique mansere. Quam in Urbem cum Isidorus Cardinalis natione Græcus pervenisset, detulit ad Senatum Romani Pontificis desideria, ut hujuscemodi Græci Ritus hominibus Templum aliquod assignaretur, in quo functiones suas exercerent. Excitata Senatus pietas profugæ genti Ecclesiam S. Blasii concessit, ubi spatio plurium annorum Græci quidem in certo ejusdem Ecclesiæ Sacello Divina Officia Ritu Græco, in reliquis vero Sacellis, Latini Ritu Latino peregerunt, sicuti Flaminius Cornelius Scriptor clari nominis testatur in *Decad.* 14, *Venetarum Ecclesiarum*, pag. 359 : *Gemini itaque Ritus Officia per aliquot annos in una Ecclesia, licet in diversis Sacellis peracta fuerunt :* quod eo usque obtinuit, donec aucto Græcorum numero, prædictæ Ecclesiæ S. Blasii La-

tinis Græcisque communi, aliud subrogatum fuit Templum, quod Græcorum proprium esset, ac privativum.

§ 36. — *Et Latinorum qui in Ruthenas Ecclesias a Ruthenis comiter excepti fuerunt.*

Hæc ad Græcos pertinent, qui celebraturi in Latinas Ecclesias recipiuntur. Verum, ut eo clarius ostendatur, nullam exinde sequi Ritus permixtionem ab Ecclesiæ Legibus proscriptam, non abs re erit verba facere de Latinis quoque, qui ad Sacrificium Missæ offerendum, et Divina Officia persolvenda in Græcorum Ecclesiis, ex justa aliqua causa admittuntur. Quod quidem non modo propositam sententiam confirmabit, sed etiam plurimum conferet ad demonstrandum, quam necessaria sit mutua inter Catholicos, licet diversi Ritus, animorum conjunctio ac benevolentia. In Russia Alba Rutheni Catholici, quos Unitos vocant, plures habent Ecclesias, paucas vero Latini, et quod magis est, longe dissitas a pagis Latinorum qui inter Ruthenos versantur. Latini quandoque diutius Sacrificio Latinæ Missæ carebant, eo quod suis negotiis detenti, nequibant tam longum iter aggredi, ut ad Latinas Ecclesias se conferrent : Neque Latini Presbyteri facile poterant ad paucas illas Latinorum Ecclesias, quæ in Russia Alba reperiuntur, accedere, ut Missam celebrarent, propterea quod Ecclesiæ ipsæ ab illorum domicilio nimis longo intervallo sejungerentur. Itaque, ne Latini Missa Latino Ritu celebrata tamdiu carerent, unum illud supererat, ut Latini Sacerdotes, in Latinorum commodum, Latinas Missas in Ruthenis Ecclesiis celebrarent. Verum hac ipsa in re, ea occurrebat difficultas, quod Altaria Græcorum sacro Lapide careant, cum ipsi celebrent super Antimensiis, quæ sunt Lintea quædam ab Episcopo consecrata, quorum angulis Sanctorum Reliquiæ includuntur; quamobrem Latini Sacerdotes Sacrum Lapidem secum deferre cogebantur, haud levi intercedente incommodo, ac discrimine, ne in itinere frangeretur. His omnibus incommodis tandem opportunum remedium, opitulante Deo,

inventum, adhibitumque fuit : Siquidem, consentientibus etiam ipsis Ruthenis, indultum fuit Latinis Presbyteris, ut Missam Latino Ritu celebrarent in Ruthenis Ecclesiis, et super illorum Antimensiis : idque eo vel expeditius visum est, quod Rutheni Sacerdotes, accedentes quandoque ad Latinas Ecclesias Missam inibi celebraturi, super nostris sacris Lapidibus Sacrificium conficiebant. Id omne cognosci potest ex Constitutione nostra : *Imposito Nobis*, quæ quadragesima tertia est, Bullarii nostri, tom. III.

§ 37. — *Juxta Græcam disciplinam in unaquaque Ecclesia unum extitit Altare, et ad hoc unica Missa in die celebrata.*

Præclarum pariter est ad rem nostram id, quod mox subjicimus. Discrepant inter se eruditi viri, extiterit ne, juxta veterem disciplinam, in Basilicis Ecclesiæ Occidentalis unum, an plura Altaria. Primum quidem affirmat *Schelestrat.*, part. I, *Actor. Ecclesiæ Orientalis*, cap. 2, *de Missa privata in Ecclesia Latina :* sed contra Cardinalis Bona *Rerum Lyturgicar.*, lib. I, cap. 14, num. 3, innixus auctoritate Walfridi, cap. 4, plura Altaria fuisse in Romana Basilica Sancti Petri demonstrat. Verum, si de Templis, atque Basilicis Orientalibus, et Græcis sermo sit, perspicuum videtur, nonnisi unum Altare in ipsis extitisse, atque nunc etiam temporis, plerumque existere ; uti colligitur ex lineari descriptione hujusmodi Templorum, quam Du Cangius *in Constantinopoli Christiana*, Beveregius in notis *ad Pandectas Canonum*, et Goarius *in Euchologium Græcorum* attulerunt. Cumque in Templo S. Athanasii, quod Romæ a Græcis obtinetur, plura extarent Altaria, Leo Allatius in epistola ad Joannem Morinum scripta *de Templis Græcorum recentiorum*, num. 2, asserere non dubitavit, in prædicta Ecclesia nihil Græcæ formæ reperiri, præter *Bema*, idest Sepimentum, quod Aram majorem a reliquis Ecclesiæ partibus secernit. Ad illud autem Altare, ad quod Sacerdos Missam celebravit, nequit alius Sacerdos eodem die iterum Missæ Sacrificium offerre.

De hac Græcorum disciplina verba faciunt Dionysius Barsalibæus Jacobita, Amidæ Episcopus, *in Explanatione Missæ*, et Cyriacus Jacobitarum Patriarcha apud Gregorium Barhebræum item Jacobitam *in suo Directorio*, quos citat Assemanus, tom. II, *Biblioth. Oriental.*, pag. 184, *ac* tom. III, part. I, pag. 248. De hac eadem disciplina Cardinalis Bona *citat.*, cap. XIV, num. 3, ita scriptum reliquit : *Unicum Altare in suis Ecclesiis habent, nec fas esse putant inter septa ejusdem Templi Sacrum eadem die iterare.* Euthimius Tyri ac Sidonis Archiepiscopus, et Cyrillus Patriarcha Antiochenus Græcorum, in Pontificatu Clementis XI, Benedicti XIII, et Clementis XII, pluries sciscitati sunt, an vigentem relinquere deberent prædictam disciplinam vetantem ne secundum Missæ Sacrificium eodem die, eodemque in Altari offeratur. At illis semper responsum fuit, nihil esse innovandum, sed veterem Ritum omnino retinendum. Quoniam vero error in vulgus manaverat, ideo non offerri secundum Missæ Sacrificium eadem die, idemque ad Altare, in quo alius Sacerdos celebraverat, quia Sacerdos, qui posterior celebraret, iisdemque sacris indumentis, quibus primus, uteretur, jejunium frangeret; idcirco in nostra Epistola Encyclica ad Patriarcham Antiochenum Græcorum Melchitarum et ad Episcopos Catholicos eidem subjectos conscripta, iisdem præcepimus, ut omni studio curarent errorem illum populo adimere; ita tamen, ut integram servarent disciplinam, juxta quam ad Altare, ubi Sacerdos celebravit, alius Sacerdos eadem die offerre prohibetur, uti videri potest in Constitutione nostra, quæ incipit, *Demandatam* : 87, *Bullarii nostri*, tom. I.

§ 38. — *Sacerdotes autem cum Episcopo, vel alio Sacerdote, primi Celebrantis personam gerente, concelebrant nunc quoque in Ecclesia Græca, licet in latina is usus fere omnino obsoleverit.*

Denique, communis olim fuit Occidentali æque, ac Orientali Ecclesiæ Ritus, ut Presbyteri una cum Episcopo Missæ Sacrifi-

cium offerrent : hujus rei docnmenta congesta fuerunt a Christiano Lupo *in Appendice ad Synodum Chalcedonensem*, tom. I, *ad Concilia Generalia, et Provincialia, primæ editionis*, pag. 994, dum hæc verba Bassiani interpretatur : *Mecum Missas celebrabat, mecum communicabat*, et a Georgio, tom. II, *Lyturgiæ Pontificiæ*, pag. 1 *et seq.*, *ac* tom. III, pag. 1, *et seq.* Concelebrandi Ritus nunc temporis in Occidentali Ecclesia obsolevit, præterqnam in Ordinatione Sacerdotum, quam peragit Episcopus, et in Consecratione Episcoporum, quæ ab Episcopo cum duobus aliis Episcopis assistentibus perficitur. Sed in Orientali Ecclesia viguit, vigetque adhuc frequentior usus concelebrationis Presbyterorum cum Episcopo, aut cum alio Sacerdote, qui primi Celebrantis personam sustinet, isque usus refertur ad Constitutiones, quæ Apostolicæ nuncupantur, lib. VIII, et ad Canonem octavum, ex iis, qui Apostolici dicuntur. Porro ubicunque ea consuetudo inter Græcos, et Orientales viget, non modo approbatur, sed etiam custodiri præcipitur, uti constat ex eadem Constitutione nostra superius allegata, *Demandatam*, § 9.

§ 39. — *Non tamen inde usus privatæ Missæ excluditur a Græca Ecclesia, cum ideo Paracclesiæ fuerint constitutæ.*

Ex Græco et Orientali hoc Ritu, quem hucusque commemoravimus, nonnulli occasionem arripuernnt revocandi in dubium, an privatis Missis, quæ ab uno Sacerdote celebrantur, in Orientali et Græca Ecclesia locus esse possit, cum in Græcis Templis unicum, uti prædiximus, Altare existat, unicum ad illud Missæ Sacrificium offeratur, et Sacerdotes cnm Episcopo concelebrent, aut cum Sacerdote, qui primi Presbyteri munere fungitur. Non neglexerunt quidem Lutherani Confessionem Augustanam, in qua privatæ Missæ tolluntnr, ad Hieremiam Constantinopolitannm Patriarcham mittere, eumque ad eamdem amplectendam allicere; cum tamen privatæ Missæ usus ac disciplina in Orientali Ecclesia desnmatur ac vindicetur *ex Ca-*

none 31 Concilii Trullani, et ex Notis, quas in ipsum composuit Theodorus Balsamon, ideo et Ritus frequentis concelebrationis Sacerdotum cum Episcopo, et intacta pariter privatarum Missarum consuetudo in Orientali Ecclesia permansit. Quare in irritum cesserunt conatus Lutheranorum; quibus responsum fuit, damnari quidem ab Orientalibus, sicut ab Occidentalibus, pravum illorum usum, qui improba consequendæ eleemosynæ cupiditate, ad Altare impelluntur, non vero illorum, qui, qua decet pietate ac religione, privatas Missas celebrant, ut Deo Sacrificium offerant acceptabile. Hæc patent *ex Actis Ecclesiæ Orientalis contra Lutheranos,* auctore Schelestrato, cap. I, *de Missis privatis in Ecclesia Græca, circa finem.* In commodum autem Sacerdotum, qui privatum Missæ Sacrificium offerre cupiunt, salva semper consuetudine, ut ad unum Altare unum tantummodo Sacrificium in dies singulos offeratur, Græci constituere cœperunt *Paracclesias,* de quibus verba facit Leo Allatius *in citata Epistola ad Joannem Morinum.* Paracclesiæ vero nil aliud sunt, quam Oratoria quædam Ecclesiæ contigua, in quibus erectum adest Altare, ubi Sacerdotes Missam celebrant, quam in Ecclesia celebrare nequeunt, eo quod ad Altare in ea extructum alius Sacerdos jam celebraverit.

§ 40. — *Nec Latini Sacerdotes ab illis exclusi; cum ideo secundum Altare in commodum Latinorum Sacerdotum in Græcis Ecclesiis fuerit erectum.*

Alii vero ab hac Orientalium, et Græcorum disciplina merito timendum censuerunt, ne Latini Sacerdotes ab offerendo Missæ Sacrificio in Græcis Ecclesiis perpetuo excluderentur, eo quod, uti supra dictum est, in illis unicum Altare existat, ubi eodem die unus tantum Sacerdos potest celebrare; neque Latini Presbyteri celebrare possint *in Paracclesiis,* utpote pro Græcis tantummodo constitutis. Verum, ad hunc ipsum timorem auferendum, in Græcis Ecclesiis hoc tempore erectum plerumque cernitur secundum Altare, in quo Divinum Sacrificium

a Latinis Sacerdotibus offeratur. Tres Græcorum Templorum formas expressit Goarius *in Euchologium Græcorum*, quarum tertia secundum Altare exhibet Latinis Presbyteris positum, sicut ipse Goarius *loco citato* perpendit, et prosequitur Schelestrat. *loco superius allato*, pag. 887. In Ecclesiis Nationis Maronitarum, et Græcorum, Romæ existentibus, præter Aram majorem, alia occurrunt Altaria, in quibus a Latinis Sacerdotibus Missa celebratur; et in nostra Constitutione : *Etsi Pastoralis :* 57, § 6, num. 8 et 9, *nostri Bullarii*, tom. I, qua Italo-Græcis tutissima traditur agendi norma, prohibentur Latini Sacerdotes in Græcorum Templis super Ara majori celebrare, nisi omnimoda necessitas id postulet, et Parochi Græci consensus intercedat; ibique insuper Græcis conceditur, ut suis in Templis, præter Altare majus, alia quoque altaria possint erigere, in quibus Latini Sacerdotes, si velint, Missæ Sacrificium celebrare valeant.

§ 41. — *Concluditur, valde congruere, ut Græcis Latinæ pateant Ecclesiæ modusque traditur, quo id absque dissidiis fiat.*

Ex his, quæ huc usque dicta sunt, videtur jam perspicue demonstratum, sicuti antea, ita et in posterum permitti debere Catholicis Armenis, et Syriacis, qui Balseræ Latinis commixti commorantur, propriaque carent Ecclesia, ut in Latinam conveniant, et in ea juxta Ritum quisque suum sacras functiones peragant; idque eo magis, quia non solum nulla exinde oritur Ritus permixtio per Apostolicas Constitutiones damnata, sed urbanitatis officia exercentur, vel potius præcepta implentur æquitativi cujusdam juris, exposcentis, ut non habenti opportunum locum ad ea peragenda, quæ jure aliquo præstare jubetur, locus ipse libenti animo concedatur. Quamobrem nil aliud superest, quam præcipere, ut omnia ad debitæ charitatis leges exigantur, ut Sacellum Orientalibus assignetur, aut pars aliqua Ecclesiæ, in qua suis functionibus obeundis incumbant; et quanta fieri potest, cura impendatur, ut aliis horis Latini, aliis Orientales

suas peragant functiones. Si enim aliter fieri contingat, proxima suberit causa dissensionum, quæ binos Prædecessores nostros Leonem X, et Clementem VII tantopere vexarunt; tum scilicet, quum contra pacta conventa in Florentino Concilio sub Eugenio IV, ne Græcis ulla molestia in suis Ritibus ac cœremoniis observandis inferretur, relatum est ad prædictos Pontifices, quod nonnulli ex Latinis Græcorum Ecclesias adibant, et ad illorum Altare Missam Latino Ritu celebrabant, eo consilio, ut Græcis Sacerdotibus impedimentum crearent, ne Sacrificium Ritu suo offerre, suasque functiones peragere possent; adeo ut Græci nonnunquam, ipsis diebus festis, Missæ Sacrificio carerent : *Nescitur, quo Spiritu ducti* (de Latinis Presbyteris sermo est) *interdum Altaria dictarum Parochialium Ecclesiarum præoccupant, et ibi, contra voluntatem eorumdem Græcorum, Missas, et forsan alia Divina Officia celebrant; adeo quod dicti Græci sæpenumero sine auditione Missarum, cum magna animorum molestia, festivis et aliis diebus, quibus Missas audire consueverunt, remaneant.* Pontificias hasce querelas refert monumentum, quod incipit, *Provisionis nostræ,* extatque in Enchiridio Græcorum impresso Beneventi anno 1717, pag. 86. Non est profecto, cur illis nostras addamus conquestiones, quæ tamen nec leviores essent, neque opportunis remediis destitutæ, si unquam ad Nos deferretur, Balseræ a Latinis nostris prohiberi Orientales, ne in Latinis Ecclesiis possint functiones suas peragere.

§ 42.— *Quæstio proponitur, quo Kalendario uti debeant Græci in Latinis Ecclesiis celebrantes, in definiendo Paschali die.*

Primæ huic altera succedit quæstio, eosdem attingens Armenos, et Syros, qua disquiritur, an iidem, ad statuendum tempus Paschatis, aliorumque ei respondentium Festorum, possint veteri Kalendario uti, vel potius novum emendatumque sequi debeant, cum in Latinis Ecclesiis Sacra conficiunt; et quatenus iisdem licitus dicatur veteris Kalendarii usus, an hu-

jusmodi definitio afficiat illos quoque Orientales, qui, suam quidem habent Ecclesiam, sed adeo angustam, atque exiguam, ut, cum omnes in illam convenire non possint, eorum plerique Latinas Ecclesias adire compellantur.

§ 43.— *Emendatio Kalendarii qua cura sub Gregorio XIII peracta fuerit.*

Neminem latent, quæ a Sanctis Romanis Pontificibus Pio, et Victore, atque etiam a Nicæna Synodo, de recta Paschatis celebratione sancita fuerunt. Omnes pariter norunt Romano Pontifici a Concilio Tridentino reservatam fuisse provinciam correctionis Kalendarii, ac demum Gregorio XIII Pontifice fuisse rem hanc numeris suis omnibns absolutam. Quamobrem Bucherius *in Commentario de doctrina temporum*, in Præfatione ad Lectorem, ita scripsit : *Computi Paschalis in futurum certitudini, jubente Gregorio XIII Pontifice, noster abunde providit Clavius.* Is fuit e Societate Jesu Sacerdos Matheseos peritissimus, qui in Kalendarii correctione egregiam Pontifici navavit operam. Exhibiti itidem Pontifici fuerunt calculi cujusdam Aloysii Lilii, qui plures annos in illis componendis insumserat. Perpensis denique libratisque omnibus in pluribus Congregationibus, adstantibus, adhibitisque in consilium peritissimis quibusque Viris, prodiit anno 1582 Constitutio præscribens Kalendarii normam, quæ incipit : *Inter gravissimas, in ordine 74, in veteri Bullario,* tom. II.

§ 44. — *Ejusdem Kalendarii indictio, an Orientales obstrinxerit, quæstio non levis.*

Veteri igitur Kalendario hac Pontificia Constitutione abrogato, Patriarchis, Primatibus, Archiepiscopis, Episcopis, Abbatibns, aliisque Prælatis imperatum fuit, ut novo, emendatoque Kalendario uterentur, quemadmodum in eadem Constitutione legere est, fusiusque eruitur ex ejusdem Pontificis Annalibus Romæ impressis *anno* 1742, tom. II, pag. 271. Vernm, cum in Consti-

tutione nullum de Orientalibus factum fuerit verbum, exurgit hinc quæstio, num eadem Orientales afficiat; quæ quidem quæstio non a Doctoribus modo instituitur, ut videre est apud Azorium *Institut. Moral.* tom. I, lib. v, cap. II, quæst. VII, apud Baldellum *in sua Theologia Morali*, tom. I, lib. 5, disput. 41; sed etiam proposita discussaque fuit in præstantium Virorum conventu habito die 4 Julii anno 1631, in ædibus Cardinalis Pamphilii, qui ad Summum Pontificatum evectus, Innocentii X nomen assumpsit. Hæc autem tunc prodiit resolutio : *Subditi quatuor Patriarcharum Orientis non ligantur novis Pontificiis Constitutionibus, nisi in tribus casibus : primo, in materia Dogmatum Fidei; secundo, si Papa explicite in suis Constitutionibus faciat mentionem, et disponat de prædictis; tertio, si implicite in iisdem Constitutionibus de eis disponat, ut in casibus appellationum ad futurum Concilium :* Refertur hæc resolutio tum a Verricello *de Apostolicis Missionibus*, lib. III, quæst. 83, num. 4, tum a Nobis in nostro Opere *de Canonizatione Sanct.*, lib. II, cap. 38, num. 15.

§ 45. — *Illud certum, Italo-Græcis indictum fuisse Kalendarium, sed ita, ut et leniter cum iis sit actum.*

Hanc quæstionem Nos missam facimus, cum de illa disputare nulla nunc necessitas urgeat; satis enim Nobis erit indicare, quid ad rem hanc nostram gesserit Sedes Apostolica, quandoquidem ipsa præcedentia facta evincunt, consultissimum esse responsum quæsito redditum, nimirum : *Nihil esse innovandum.* Italo-Græcis, qui inter nos vivunt, et regimini subjiciuntur Latinorum Episcoporum, in quorum Diœcesibus constitutum habent domicilium, ab Apostolica Sede mandatum fuit, ut se ad novum Kalendarium conformarent, uti percipi potest in citata Constitutione nostra : *Etsi Pastoralis*, 57, § 9, num. 3, *et seq. Bullarii nostri*, tom. I. Et Clerus quidem Ecclesiæ Collegiatæ S. Mariæ *de Grapheo* Civitatis Messanensis, qui Græcum Ritum retinet, accuratissime novum Kalendarium

servat, uti videre est in altera Constitutione nostra : *Romana Ecclesia, quæ est* 81, § 1, *eodem tom. nostri Bullarii :* attamen non illud ita severe fuit indictum, quin nonnunquam, gravioribus id requirentibus causis, Epichejæ locus sit relictus. Renuebant Armeni Catholici Liburni degentes, sese Kalendario Gregoriano subjicere, precesque Innocentio XII obtulerunt, ut eos veteri Kalendario uti permitteret. Etenim in Congregatione S. Officii Feria 4, die 20 Junii 1674, Decretum hujusmodi emanaverat : *Nuntii Apostolici Florentiæ relatis iterum litteris datis die* 10 *Aprilis, circa petitiones ei factas ab Armenis, orandi in Missa pro Patriarcha Armenorum, et circa celebrationem Paschatis, et aliorum Festorum, secundum eorum Ritum, idest secundum calculationem antiquam, quæ erat ante correctionem Kalendarii, et circa celebrationem Paschatis, etc. Necnon relata scriptura remissa a Sacra Congregatione de Propaganda Fide circa modum orandi in Missa pro Patriarcha Armeno : Rescribatur Nuntio, quoad permissionem orandi in Lyturgia pro Patriarcha Armenorum; quod Sacra Congregatio stetit in Decretis emanatis die* 7 *Junii* 1673, *videlicet* NON POSSE : *et omnino prohibeatur. Quo vero ad celebrationem Paschatis, etc., et aliorum Festorum, etc., steterunt pariter in Decretis, videlicet, quod in celebratione Paschatis, et aliorum Festorum Armeni Liburni existentes, omnino servare debeant Kalendarium Gregorianum.* Quum igitur huic Decreto obtemperare Armeni prædicti renuerent, hujus rei cognitio delegata fuit particulari Congregationi Cardinalium doctrina præstantium, quos inter fuere Card. Joannes Franciscus Albanus, qui Summum deinde Pontificatum obtinuit, et Cardinalis Henricus Norisius præclari nominis inter Litteratos Viros. Porro ipsa Congregatio habita die 23 Septembris anno 1699, hujusmodi edidit Decretum, a prædicto Pontifice eadem ipsa die confirmatum : *Re mature tractata, et perpensis omnibus facti circumstantiis, censuerunt, secundum ea, quæ proponuntur, conniveri posse cum*

Armenis Catholicis Liburni commorantibus, et qui peculiarem obtinent Ecclesiam, *circa usum Kalendarii veteris, donec ipsi ad omnimodam Kalendarii Gregoriani observantiam disponantur, et interim ad Sedis Apostolicæ beneplacitum; hac insuper conditione adjecta, quod diebus festis de præcepto juxta Kalendarium Gregorianum occurrentibus, ab operibus servilibus abstinere, et Sacrum audire omnino teneantur.*

§ 46. — *Græcis vero Orientalibus propositum quidem fuit, sed non nisi volentibus injunctum.*

Si vero de Græcis Orientalibus sermo sit, constat quidem, aliquando propositum ipsis fuisse, ut novo emendato Kalendario uterentur; sed tamen nullum exitum habuit. Inter articulos, et conditiones Ruthenis propositas in Unione sub Clemente VIII tractata et absoluta, ea quoque de Kalendario recipiendo inserta fnit, cui redditum responsum : *Kalendarium novum, si secundum antiquum fieri possit, suscipiemus :* uti legere est in Opere Thomæ a Jesu, pag. 329, et licet responsum illud ambiguitatem quamdam præseferret, tamen ea de re nihil ulterins actum fuisse deprehendimus, neque hoc super articulo judicium ullum protulit Theologus, qui ad rem examinandam fuerat deputatus, quemadmodum patet ex eodem Opere, pag. 335 et seq. Aliquando tamen ipsimet Orientales sponte sua novum Kalendarium susceperunt, uti cognoscere licet ex sæpius citata Synodo Provinciali Maronitarnm habita anno 1736 : *Tam in jejuniis, quam in Festis anni diebus, sive mobilibus, sive immobilibus, Romanum Kalendarium a Gregorio XIII Summo Pontifice de nostra Natione optime merito, emendatum, in omnibus Ecclesiis nostris observari districte mandamus, ejusque Kalendarii rationem et usum, quemadmodum et cantum Ecclesiasticum, in unaquaque Ecclesia a Magistris pueros edocere præcipimus :* Sed quoties Orientales minime consenserunt, justusque adfuit timor, ne tumultus, dissensionesque excitarentur, si novi Kalendarii ipsis injungeretur usus, tulit Apostolica Sedes,

ut Orientales et Græci, in remotis Regionibus degentes, veterem suam disciplinam retinerent, videlicet antiquum servarent Kalendarium, occasionem opportuniorem expectans, inducendi usum novi emendatique Kalendarii. Qua in re consona quoque sunt Decreta Congregationum de Propaganda Fide, et Sacræ Inquisitionis; quemadmodum, quoad primam, deprehenditur ex Decretis editis die 22 Augusti 1625 et die 30 Aprilis 1631; quoad secundam vero, ex Decretis dierum 18 Julii 1613 ac 14 decembris 1616. Imo res eo quandoque processit, ut Missionariis quoque veteris Kalendarii usus fuerit permissus, dum moram traherent in Regionibus, in quibus veteris Kalendarii usus solummodo obtinebat; veluti cognoscere est ex nonnullis Decretis a Congregatione de Propaganda Fide 16 Aprilis 1703, et die 16 Decembris 1704 evulgatis.

§ 47. — *Syri, Armenique cum jejunant, a piscibus abstinere debent. — Veterem jejunii disciplinam iisdem relaxari, nunquam passa est Apostolica Sedes. — Ideoque, rejecta tamquam minus legitima, causa ad facultatem dispensandi obtinendam allata, jejunii lex servari præcipitur.*

Reliquum est, ut de postremo quæsito, de jejunio scilicet, verba fiant. Syri, Armenique Catholici, juxta ipsorum Ritum, ab esu piscium jejunii tempore abstinent; verum, cum Latinos iis vesci conspiciant, et cæteroquin impossibile, vel saltem difficillimum asseratur, eos temperare posse a piscibus, quibus Latinos vesci intuentur; ideo tamquam rationi consentaneum proponitur, ut Missionariis facultas tribuatur cum iis dispensandi; caute tamen, omnique secluso scandalo, et pio aliquo opere in locum abstinentiæ a piscibus subrogato. Aptissimus hic fieret locus disserendi de vetustate jejunii apud Orientales, ejusque lege, licet severiori, exactissime tamen semper servata; sed ne longiores simus, quam par est, id unum dicimus, Apostolicam Sedem toties Patriarchis obstitisse, quoties veterem rigorem jejunii suis subditis præscripti relaxare voluerunt. Petrus Maronitarum Patriarcha Archiepiscopis, et Episcopis

sibi subjectis, carnibus vesci Laicorum more indulsit, licet juxta veterem disciplinam carnibus abstinerent; universo autem populo Quadragesimæ tempore pisces edere, vinumque bibere permisit, quamvis id illis esset prohibitum. Sed Pontifex Paulus V datis ad Patriarcham Petri successorem Litteris Apostolicis in forma Brevis die 9 Martii 1610, jussit, ut abrogatis iis, quæ Petrus Patriarcha concesserat, res in pristinum statum restituerentur. In Pontificatu nostro ad examen revocata est nimia facilitas atque indulgentia Euthymii Archiepiscopi Tyri et Sidonis, et Cyrilli Patriarchæ Antiocheni, erga Græcos Melchitas; fuitque improbata, ut patet Constitutione nostra : *Demandatam* 87, § 6, *Bullarii nostri tom. I. Nos hujusmodi innovationem, et abstinentiarum relaxationem, et coarctationem, in nimium detrimentum veteris Græcarum Ecclesiarum disciplinæ vergere judicantes, licet alioquin, deficiente auctoritate Apostolicæ Sedis, nullius roboris esse dignoscantur, eas tamen auctoritate nostra expresse revocamus, et nullum effectum in posterum habere, neque ullatenus executioni mandari, sed omnia in pristinum restitui debere jubemus, atque insuper in toto tractu Patriarchatus Antiocheni laudabilem consuetudinem a Majoribus derivatam, abstinendi etiam qualibet Feria quarta, et sexta per annum ab esu piscium, quæ ab aliis quoque finitimis populis ejusdem Græci Ritus exacte custoditur, indistincte servari præcipimus.* Incongruum vero est asserere, ideo dispensationem concedendam esse, vel potius generalem dispensandi facultatem, quod nempe Orientales aspicientes Latinos vesci piscibus tempore jejunii, exinde facile adducantur, ut et ipsi non quidem ex aliquo contemptu, sed naturæ fragilitate victi, piscibus jejunii diebus utantur; hoc namque argumento, si quid illud valeret, in primis omnimoda induceretur Rituum confusio; deinde, si illius ratio haberetur, illud etiam consequeretur, ut Latini inspicientes Græcos peculiaribus quibusdam vivere institutis, quæ Latinis minime permittuntur, imo inhibentur, dispensationem petere possent, ut sibi liceret

ea facere, quæ a Græcis fieri intuentur; profitentes se Latinum quidem Ritum suscipere, sed ob naturæ fragilitatem eum diutius servare non posse.

§ 48. — *Dat.* 26 *julii* 1755. *Pont. XV.*

Hæc sunt, quæ duximus exponenda in hac Encyclica nostra Epistola, non solum ad patefacienda fundamenta, quibus innituntur responsiones redditæ Missionario, qui quæstiones sub initium exscriptas proposuit; sed etiam, ut omnibus perspecta fiat benevolentia, qua Sedes Apostolica Catholicos Orientales complectitur, dum præcipit, ut omnino serventur veteres ipsorum Ritus, qui neque Catholicæ Religioni, neque honestati adversantur; nec a Schismaticis ad Catholicam unitatem redeuntibus exposcit, ut Ritus suos deserant, sed ut Hæreses solum ejurent, atque execrentur : exoptans vehementur, ut diversæ eorum Nationes conserventur, non destruanter, omnesque (ut multa paucis complectamur) Catholici sint, non ut omnes Latini fiant. Finem denique huic nostræ Epistolæ imponimus, Apostolicam Benedictionem cuicumque eam legenti impertientes.

Datum apud S. Mariam Majorem die 26 Julii 1755 Pontificatus Nostri Anno Decimo quinto.

TABLE DES MATIÈRES.

On trouve à la même Librairie.

La Question religieuse en Orient. — Réfutation d'un écrit intitulé : *Parole de l'orthodoxie catholique au catholicisme romain.* 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.

Discours de l'origine des Russiens et de leur miraculeuse conversion, par le cardinal Baronius, traduict en françois par Marie Lescarbot. *Nouvelle édition*, revue et corrigée par le prince Augustin Galitzin. 1 vol. in-16. 4 fr.

Relation de l'ambassade du comte de Carlisle vers sa Sérénissime Majesté Alexey Michaïlovitz, publiée par le prince Augustin Galitzin. 1 vol. in-16.

Le prince Galitzin se propose de publier dans le même format les ouvrages suivants, qui sont sous presse et qui paraîtront à la même librairie : La Relation des particularités de la rebellion de Stenko-Razin, 1 vol. — Les Commentaires de Sigismund Herberstein. — La Moscovie d'Antoine Possevin.

Un missionnaire russe en Amérique. — Défense des principes catholiques, adressée à un ministre protestant, par Dmitri Galitzin, missionnaire apostolique ; traduit de l'anglais par le prince Augustin Galitzin 1 vol in-18. 2 fr. 50 c.

Poésies françaises à l'usage des colléges, distribuées et annotées par le R. P. Arsène Cahour, de la Compagnie de Jésus. 3 vol. in-8.

Chefs-d'œuvre d'éloquence française, accompagnés de notes historiques, morales et littéraires, et d'un Tableau chronologique du mouvement de l'art oratoire en France à son époque classique, par le R. P. Arsène Cahour. Un fort et beau vol. in-8. 5 fr.

Discours pour le couronnement de Notre-Dame-du-Puy, par le P. Nampon, de la Compagnie de Jésus. Se vend au profit de la statue de Notre-Dame-de-France. In-8. 1 fr. 25 c.

Discours prononcé à Notre-Dame-des-Victoires devant S. Ém. le cardinal légat, le dimanche 22 juin 1856, par le P. Lavigne, de la Compagnie de Jésus. Se vend au profit des inondés. 60 c.

De la connaissance de Dieu, par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception. *Seconde édition*. 2 vol. in-8. 12 fr.

— Le même, 2 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Logique, par le même 2 vol. in-8. 12 fr.

Étude sur l'Art de parler en public, par M. l'abbé Bautain, vicaire-général, promoteur du Diocèse de Paris, etc. 1 vol. in-12. 2 fr 50 c.

Le Conteur russe, histoires et nouvelles traduites des meilleurs auteurs, par M. P. Douhaire. 1 joli vol. in-12. 3 fr.

La Charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Église. Ouvrage couronné par l'Académie française, par M. le comte Franz de Champagny. 1 vol. in 18 anglais. 3 fr.

La parole de Pie IX, ou la Douleur, la joie et l'espérance de l'Église Conférences prêchées en 1854, par le R. P. Deschamps, de la Congrégation du Saint-Rédempteur. 1 vol. in-18. 2 fr

Des Études classiques dans la société chrétienne, par le R. P. Ch. Daniel. S. J. 1 vol. in-8. 5 fr.

Imprimerie de W. Remquet et Cie, rue Garancière, 5.

